

JEAN-LOUIS BOURDON
QUE LE JOUR AILLE AU DIABLE

Roman

Mentions légales
Jean Louis Bourdon
jeanlouisbourdon10@gmail.com

Gérard et Gillou, deux inséparables, unis comme les doigts de la main, survivent à Saint-Germain-des-Prés. Ils zonent, presque clochards, en pleine marge. Ils vagabondent la nuit, dorment ici ou là, ont chacun leur lubie et ne cessent de tomber amoureux.

D'où des rencontres, des dragues et des aventures sentimentales qui tournent court. D'où des repas volés, des bouteilles sifflées, des coups pendables. Paris devient une jungle, un garde-manger, la providence des paumés. Dans une faune de soiffards, de brutes, de petits malfrats, ce duo a quelque chose de lumineux : l'amitié les grandit toujours, les sauve presque.

Pieds Nickelés assez tendres, Gérard et Gillou ont des excuses : la vie ne leur a pas fait de cadeaux. S'ils suivent ensemble leur mauvaise pente, c'est avec grâce et drôlerie. Malgré les coups du malheur, ils mettent, autant que leurs ancêtres picaresques, les rieurs de leur côté. On a envie de les aimer.

A Ida et Louis Bourdon

A l'angle de la rue des Ciseaux et de la rue du Four se tient le Bouquet. J'aime cet endroit, je viens souvent traîner ici mon estomac quand il crie, presque toujours je trouve une bonne âme pour le faire taire. Derrière le bar, Mme Ivette, femme d'une cinquantaine d'années, s'active de la voix sur le pauvre Fernando qui donne l'impression d'être au bout du rouleau. Ici, pute, voyou, gigolo, clodo, et autres artistes de la nuit, se fondent dans un même tonneau, paradis de l'alcool et aussi de la came, et, même si Mme Ivette n'apprécie guère la seconde pratique, elle n'y peut rien et n'en dit rien, tout se passe sous le comptoir ou dans les chiottes. Au bar on ne boit pas toujours, parfois on dort, alors Fernando passe le coup de balai avant de recommencer indéfiniment. Ce soir-là on était dans les premiers jours de septembre, il y avait Gillou mon meilleur ami et Caroline ma femme, enfin, ma femme, c'est beaucoup dire, je n'avais que dix-sept ans et demi et elle en avait seize. Vers onze heures j'ai quitté Gillou pour raccompagner Caroline chez elle et je lui ai fait promettre de m'attendre, il a acquiescé, Caroline l'a embrassé quatre fois, il a commandé une autre bière et nous sommes sortis. Pendant les dix minutes de trajet du Bouquet à chez elle, Caroline ne m'a pas adressé la parole, je sentais sa main morte dans la

mienne, elle regardait droit devant elle et durant un instant il m'a semblé qu'elle pensait à un autre. Cette fille me retournait les sangs. Je l'aimais comme un dingue depuis deux mois et pourtant nous n'avions encore jamais couché ensemble, en fait on n'avait même jamais vraiment flirté. Ce soir-là, j'avais l'impression que beaucoup de choses allaient changer et, malgré les premiers froids j'avais chaud, j'étais excité comme une puce, on a remonté le boulevard Saint-Germain jusqu'à la rue du Bac, elle habitait là, au 18. Devant le porche, nous nous sommes fait face durant de longues secondes, je la dévorais des yeux, il me semblait sentir le goût de sa peau, le goût de sa chair laiteuse dans ma bouche tant je la regardais avec envie. Ses yeux étaient immobiles. J'ai passé ma main devant son visage.

— Eh, chérie, t'es avec moi ou quoi ? J'aimerais que tu reviennes sur terre, mon cœur. Là, elle s'est tournée vers moi :

— Qu'est-ce qu'y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien, j'ai seulement envie de me serrer contre toi pour te sentir un peu.

— Moi j'ai pas envie, dit-elle en me repoussant franchement de la main.

— Je voudrais entrer.

Elle se retourne, et appuie sur le bouton du porche et me fait :

— Bonne nuit, Gérard.

Son « bonne nuit Gérard » m'avait transpercé le cœur, comme la sensation qu'elle venait de m'achever. Elle en avait de l'effronterie à me traiter comme ça, moi qui inlassablement depuis deux mois l'entourais de

gentillesse et d'amour, moi qui rêvais d'elle jour et nuit, qui la baladais enrobée de tendresse dans la moindre de mes conversations, même que j'en irritais le monde entier de ma Caroline. Gillou m'en avait fait plusieurs fois la réflexion, j'en avais même parlé une fois à une dame pipi en attendant qu'une chiotte se libère : « Elle a bien de la chance, cette petite Caroline », qu'elle avait dit.

J'en arrivais au moins une fois par jour à voir son visage au fond de ma tasse à café. Un coup j'avais même réussi à la dessiner de mémoire, Gillou en avait été surpris, ce n'était pas mal comme preuve d'amour pour quelqu'un qui n'avait jamais réussi un dessin de sa vie, ouais, elle en avait de la chance, mais ça la faisait pas sauter au plafond. « Bonne nuit Gérard », je t'en foutrais, moi, des « bonne nuit Gérard », elle se foutait pas mal de savoir où j'allais passer la nuit, du moment qu'elle dormirait, elle, dans les jupes de sa mère ; franchement excédé, je l'ai chopée par le bras au moment où elle allait disparaître dans l'entrée :

— Caroline, si je ne te connaissais pas bien, je pourrais penser que tu me prends pour un con.

A ce moment, j'ai senti ses yeux percer ma crédulité.

— Lâche-moi, s'il te plaît, je n'ai pas envie de discuter.

— Ah oui ? Ça tombe mal, parce que moi j'aimerais bien une petite explication.

Elle s'est plantée bien en face de moi :

— Sois gentil, Gérard, pas ce soir, je veux rentrer chez moi, je suis fatiguée.

— Fatiguée ? Parce que moi tu trouves que je ne suis pas fatigué, peut-être ? Eh bien si, je suis fatigué ! Pauvre

connasse ! Je suis épuisé d'attendre après toi, je suis crevé de guetter tes moindres gestes dans l'espoir d'y trouver un peu d'amour, c'est bête vois-tu, mais des fois j'aurais envie que tu me grattes le dos, que tu me fasses des petits bisous sur la langue, je sais pas, moi, des trucs dans ce genre-là, c'est pas grand-chose mais ça fait toujours plaisir.

— S'il te plaît, je veux rentrer.

Alors je l'attrape par le col de son blouson, je suis pas à prendre avec des pincettes, je fait :

— Mais peut-être que je m'y suis mal pris, peut-être que c'était pas la manière douce qu'il fallait entre nous, peut-être que t'as envie que je te saute comme une pouliche, c'est ça ?

On s'est regardés pendant un bon moment, le vent sifflait sous le porche. Je me sentais devenir vraiment idiot. J'y avais été un peu fort, on est restés encore quelques secondes à se regarder et elle a dit :

— Je suis amoureuse de Gillou.

A ces mots, je l'a lâche tout doucement et mes yeux descendent le long de son blouson pour s'arrêter sur la boucle de son ceinturon, elle venait de me donner le coup de grâce.

En m'éloignant, j'ai senti un peu plus le froid pénétrer ma chair, j'ai fait un détour pour revenir au Bouquet, je voulais marcher, histoire de vider ma tête de ce qu'elle venait d'entendre. Je me sentais bizarre, je n'avais pas de colère en moi, seulement une grande fatigue et un gros coup de blues, un brin plutôt humilié aussi. Ce n'était pas la première fois qu'une de mes femmes tombait amoureuse de Gillou, je peux même dire que

j'étais blindé, mais jamais ça n'avait altéré notre amitié, vu que Gillou n'était pas de ces types qui marchaient sur les plates-bandes des copains, n'empêche, tout ça était démoralisant et, malgré qu'il soit mon frère pour la vie, il m'arrivait parfois de me retenir pour ne pas lui en vouloir.

Gillou n'était pas ce qu'on pouvait appeler un beau mec. A vingt-quatre ans il en paraissait trente, il était petit, plutôt trapu, légèrement voûté, avec des yeux de renard et un teint mat, une peau presque tannée qui lui conférait une allure d'homme des bois. Il dormait peu, buvait énormément, ne mangeait pratiquement rien, mais les filles tombaient devant lui comme des verres de bière dans son gosier, pourtant je ne l'avais jamais vu vraiment draguer ; en fait son succès avec les femmes lui venait d'une espèce d'indifférence naturelle qu'il leur portait, ça je l'avais souvent remarqué, et ce procédé s'adaptait assez mal à mon tempérament. Je l'avais essayé deux, trois fois, mais ça s'était toujours terminé de la même manière, en fiasco, pas une de ces filles ne m'avait regardé comme un Casanova ! Pour dire la vérité, elles ne m'avaient pas vu du tout. Écœurantes de vulgarité, ces gonzesses !

Plusieurs fois Gillou avait tenté de me présenter des copines à lui, histoire de calmer ma soif d'affection, un vrai bide. Les trois quarts d'entre elles s'étaient toujours tirées à toutes jambes, quand au quart restant elles ne s'étaient guère éternisées.

Tout en marchant, je me suis donné quelques baffes, histoire de m'apprendre à vivre et de me remettre les idées en place ; « Voilà celle là tu l'a pas volé ! » je me faisais

honte, Caroline m'avait fait mal, et une fois de plus je me retrouvais le bec dans l'eau. Je ne devais pas être très intéressant comme type pour me faire traîner dans la boue de la sorte, un raté le Gérard, une pauvre cloche, voilà où j'en étais, un pauvre type qui n'inspirait aux femmes que du mépris. A quelques centaines de mètres du Bouquet, je me suis repris et, histoire de ne pas me balancer sous une bagnole, j'ai envoyé Caroline au diable, « J'ai pas besoin de toi petite ! Et plus, de toute façon tu as les pieds plat ! »

A l'angle de la rue Bonaparte et de la rue des Ciseaux, je me suis mis à chanter, doucement d'abord, puis plus fort, tout en riant, je riaais en chantant, je voulais être heureux, je me suis forcé deux, trois fois à éclater de rire. En me voyant, une femme qui venait dans ma direction a fait demi-tour, à un moment j'ai failli m'étrangler. Ce n'était pas facile d'être heureux.

Alors que j'allais entrer au Bouquet, une foule entière m'est tombée dessus, j'ai même pris une bouteille sur la tête ; là, j'ai compris que je débarquais en pleine bagarre générale. Le cul sur le bitume, j'essayais de reprendre mes esprits, pas simple, des types me piétinaient ; à un moment j'ai aperçu Gillou dans la mêlée, il était ivre et semblait s'en donner à cœur joie, Mme Ivette aussi, la patronne, c'est elle qui semblait m'avoir à moitié assommer, elle tapait sur les gens avec vigueur avant de les pousser dehors. Quand tout le monde fut sur le trottoir, Mme Ivette referma la porte du bistro, elle brandissait encore le poing. La foule sur le trottoir se dispersa assez vite, seuls quelques types, dont Gillou, continuaient à se battre. Le temps que je me relève et le

combat avait cessé. Trois mecs et une fille me sont passés devant le nez à toute vitesse, d'autres ont suivi. Gillou réajustait sa veste et s'essuyait le front en regrettant visiblement que Mme Ivette ait fermé la boutique. Il saignait légèrement du nez, en me voyant il se mit à rire, les badauds s'éloignaient déjà tranquillement, certains ne se retournaient même plus ; alors que je m'approchais de Gillou pour lui demander ce qui s'était passé, une voiture nous fonça dessus, on eut juste le temps de faire un bond de côté pour lui échapper, l'engin redressa sa course au dernier moment pour ne pas finir dans le café, le chauffeur kamikaze amocha plusieurs véhicules. Ces types étaient complètement dingues. Instinctivement j'ai demandé à Mme Ivette, que je voyais derrière la porte vitrée, de nous laisser entrer :

— Ouvrez deux minutes Madame Ivette, qu'on prenne un petit remontant, histoire de récupérer un peu.

Mme Ivette ouvrit la porte et s'adressa à Gillou :

— C'était qui, ces types ? Des copains à vous ?

— Jamais vu, a fait Gillou.

— Alors pourquoi la fille qui était avec eux est venue vous embrasser ?

Gillou prit une mine étonnée :

— Aucune idée !

— Vous vous foutez pas de moi, des fois ? dit Mme Ivette. Moi, quand j'embrasse les gens, je sais pourquoi ! Et je sais qui ils sont, et en général c'est valable pour tout le monde.

— Peut-être une lointaine cousine, a répondu Gillou.

— Une cousine ! Je vous en foudrais d'une cousine !! Voyez les dégâts qu'ils m'ont faits !

Elle se tourna vers le bar en prenant une mine éplorée :

— Regardez-moi tout ce bordel ! Pourquoi vous avez mis une claque à ce géant, hein ? Vous pouvez me répondre, c'était qui ce type ?

Gillou se gratta la tête quelques secondes comme un gamin qui venait de fauter :

— Son mec probablement.

Mme Ivette se redressa, indignée :

— Et c'est une raison pour lui mettre une tarte ?

— Il m'a insulté et j'aime pas qu'on m'insulte quand on n'a pas de raison. C'est quand même pas de ma faute si elle vient m'embrasser et bavarder avec moi, et puis le type a dit qu'il aimait pas mon nez mais que je pouvais toujours m'en servir pour ramasser les papiers et les feuilles mortes dans les parcs.

— C'est vrai. J'ai tout entendu, dit Fernando le barman, qui venait de passer la tête par-dessus l'épaule de Mme Ivette.

— Faut pas m'en vouloir, madame Ivette, mais j'ai pas pu résister à la tentation.

— Vous auriez été mieux inspiré de rester tranquille.

A peine Mme Ivette avait-elle fini sa phrase que la voiture réapparaissait en trombe, ses pneus criaient et fumaient de rage, le véhicule fou méprisait tout sur son passage et semblait cette fois vouloir entrer dans le bistro. D'un bond nous nous sommes retrouvés à l'intérieur, Gillou venait de reconnaître le géant et un de ses copains qui était au volant. Après avoir percuté d'autres voitures en stationnement, le véhicule tout cabossé revint en sens interdit, monta de nouveau sur le trottoir et défonça une des deux grandes vitres de la

porte. Mme Ivette hurlait, elle saisit un balai et donna des coups sur la tôle tordue du capot, le moteur vrombissait, le monstre à quatre roues, trop large pour passer par l'encadrement de la porte, semblait vouloir tout défoncer. Fernando s'était retranché derrière le bar. La deuxième grande vitre de la porte explosa à son tour. Gillou ceintura Mme Ivette qui, vociférant tout ce qu'elle pouvait, essayait de grimper sur le capot de l'auto, il l'écarta du monstre métallique pour la traîner jusqu'au bar. En remerciement, Mme Ivette lui décocha quelques bons coups de balai à la volée, elle bavait de rage : en trente ans de métier, c'était bien la première fois qu'on lui cassait son bistro, elle en avait vu des bagarres et du désordre, presque tous les jours, mais à ce point, ça dépassait les bornes.

Le monstre donna encore quelques ruades avant de faire marche arrière et de disparaître dans la nuit. C'était terminé, la cavalcade était finie, un silence relatif baignait de nouveau l'endroit, quelques badauds ahuris et craintifs chuchotaient sur le trottoir d'en face. Mme Ivette lâcha son balai et, avant d'aller au sous-sol, demanda à Fernando de lui servir un petit remontant. Alors que Gillou jetait un œil dehors, je commandai deux bières, Fernando hésita et finit par s'exécuter. Gillou avait mal à la tête, Mme Ivette ne l'avait pas ménagé, moi c'était au ventre surtout que j'avais mal et ça, je le devais à Caroline, à cette petite idiote qui ne savait pas ce qu'elle perdait. Elle allait en faire une mine lorsqu'elle remettrait les pieds au Bouquet et qu'elle verrait une beauté pendue à mon cou, parce que, une belle fille, je n'allais pas tarder à en rencontrer une, c'était certain, un

beau garçon comme moi, émotif et tout, me suffisait d'en trouver une intelligente, ça devait bien exister quelque part quand même !

Mme Ivette réapparue en rouspétant, ça ne lui plaisait pas que Fernando nous ait servi à boire.

— C'est plus un café ici, Fernando, mets-toi bien ça dans la tête, c'est devenu un champ de bataille, un vrai dépotoir, t'entends, imbécile ! y a plus de bistro, fermé pour travaux !

Elle n'était pas à prendre avec des pincettes, pas besoin d'être voyant pour s'en rendre compte. A un moment, alors qu'on finissait notre bière, Mme Ivette dit qu'elle avait appelé la police, Gillou failli s'étrangler, il me mis un coup de coude .

— Combien on te doit, Fernando ? j'ai demandé.

— C'est la maison qui arrose, a dit Mme Ivette, allez ouste ! Faut encore que j'appelle quelqu'un pour me bloquer cette porte.

C'est quand nous sommes sortis que la voiture est revenue, tapie dans l'ombre de la ruelle d'en face comme un fauve à l'affût, elle guettait sa proie, tout juste le temps de replonger ventre à terre dans le bistro. Mme Ivette nous jeta un regard affolé, Fernando se baissa instinctivement derrière son comptoir. Cette fois, le monstre rugissant nous avait manqués de peu. Ces types commençaient à nous gonfler. Au moment où la voiture revint pour une deuxième charge au ras de l'entrée, Gillou prit une lourde table de salle placée près de la porte et la lança de toutes ses forces dans le pare-brise. Comme fou, le véhicule repartit en zigzag dans la rue et au même instant trois hommes firent feu sur lui avant

qu'il ne disparaisse sur le boulevard Saint-Germain. Les trois types en question étaient des flics en civil, des flics de Saint-Sulpice. Je les connaissais bien, Gillou aussi. Ils nous avaient déjà emmenés un bon paquet de fois au commissariat pour des contrôles d'identité qui n'en finissaient plus. Le gros surtout, je l'avais fait courir plus d'un coup celui-là, on l'avait surnommé Choucroute, ça lui allait comme un gant. Nous sommes partis avant que les flics nous voient, en laissant Mme Ivette pleurer sur son bistro défoncé.

La Caroline me revenait par ruades dans la tête, c'était pénible, alors je me concentrais et m'efforçais de lui donner en pensée des coups de pied aux fesses, j'essayais de me convaincre que cette fille avait tous les défauts du monde, qu'elle était nulle, sans cœur, méchante et laide. Je serrais les poings, crispais ma mâchoire pour faire entrer tout ça dans mon pauvre crâne..... « Et sa peau ? Quoi sa peau ? Tu ne trouves pas qu'elle sent le petit salé aux lentilles, sa peau ? Horreur de ça !! Je n'avais jamais remarqué que sa peau sentait le petit salé aux lentilles ! Eh bien si, pourtant, en y réfléchissant bien, mais toi tu ne remarques jamais rien, mon pauvre Gérard, t'es toujours dans les vapes, t'en touches pas une, toujours à côté de tes pompes ! Tout le monde a pu se rendre compte de ça, tout le monde sauf toi ! Tu n'es pas une lumière mon salaud, ça, ça n'a échappé à personne, sauf à toi. »

La nuit était froide, je sentais encore le coup de bouteille de Mme Ivette. Un bel hématome garnissait aussi la pommette droite de Gillou, il se plaignait aussi de son poignet. Nous avons marché dans la nuit à la recherche d'une tanière, comme presque tous les soirs. Je n'ai pas dit à Gillou ce que m'avait avoué Caroline à son propos, ça me nouait les tripes, et même si Gillou n'y était pour rien, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à tout ça, ce qu'elle lui trouvait, qu'est-ce qu'il avait de plus que moi, en quoi nous étions différents.

Après un moment, je me suis efforcé de sortir tout ça de ma tête, Gillou était mon ami, mon frère, le seul type vraiment chouette avec moi depuis que j'avais mis le nez dans la rue et c'était ça qui comptait, le reste pouvait bien aller se faire pendre.

Arrivés rue de Verneuil, nous avons trouvé notre bonheur, surtout Gillou, il avait du mal à marcher, ses pieds après un certain nombre de kilomètres enflaient comme les joues d'un trompettiste, c'était mortel à voir, mais pas autant que lorsqu'il se déchaussait ; à moins de vouloir mourir d'asphyxie, valait mieux ne pas dormir près de lui, le mieux était encore de se sauver à toutes jambes. Le palace qu'on venait de dénicher était ouvert, c'était une camionnette en stationnement remplie de cartons et de mousse, de quoi se faire une nuit de titans. Il était bien deux heures du mat', j'ai dit à Gillou que j'allais lui chercher un robinet dans une cour voisine, histoire qu'il se lave les pinceaux, il a râlé :

— Pas envie d'attraper la crève comme la dernière fois.

— Et moi, j'ai pas envie de mourir, pas tant que j'aurai pas vu la mer, je vais te dégouter un robinet pas trop loin.

Gillou s'assis dans la camionnette en maudissant la terre entière. J'ai repéré de la flotte à trois porches de là, dans une cour en travaux, nous y sommes retournés ensemble, il râlait toujours, je l'ai aidé à retirer ses pompes tout en essayant de tenir mon nez le plus éloigné possible. Il a viré ses chaussettes et s'est lavé les pieds. L'eau était très froide, ça n'arrangea pas son humeur.

— Demain, on te trouvera une autre paire de chaussettes. Gillou me jeta un regard sévère, soupira mais ne dit rien. Il revint pieds nus jusqu'à la camionnette. J'avais mis ses

chaussures dans deux sacs en plastique que j'avais ramassés près d'une poubelle, bien noués le sac, pour que l'odeur ne sorte pas. A peine allongé, Gillou se mit à ronfler comme une bête. Je le poussai deux ou trois fois pour le faire cesser, en vain. Au bout d'un moment, la fatigue aidant, le sommeil m'emporta à mon tour et Caroline hanta mes rêves.

Quelques heures plus tard, je me suis fait l'effet d'un steak sautant dans une poêle, j'ai ouvert mes yeux le plus possible, j'avais l'impression que la terre tremblait sous mon corps. C'est en regardant par la fenêtre que j'ai compris ce qui se passait. J'ai senti des frissons m'envahir et me monter jusqu'aux joues. Nous étions en train de rouler, la camionnette faisait un bordel du tonnerre, les amortisseurs avaient dû rendre l'âme depuis belle lurette ; d'ailleurs, y avait pas que les amortisseurs, ça tremblaient de partout dans un boucan du diable. nous étions sur le périphérique. Prudemment je me relevé tout à fait et je regardais par le petit carreau qui donnait dans la cabine du chauffeur. Un type d'une cinquantaine d'années, maigre, aux oreilles décollées, conduisait en fumant une clop de maïs. Je m'accroupi et je secouais Gillou, sans résultat ; quand Gillou ronflait, rien ne pouvait le réveiller, pas même la guerre. Je l'ai secoué plus sèchement tout en lui pinçant le nez ou en lui tordant les oreilles, il a râlé deux ou trois fois avant d'ouvrir enfin les yeux.

— Réveil toi ! On est dans la merde !

Il me dévisagea un instant sans comprendre, je lui montré la fenêtre.

— On s'en va en vacances, on est sur le périph'.

Il se redressa d'un bond.

— Manquait plus que ça !

A son tour il jeta un œil dans la cabine du chauffeur avant de se retourner vers moi, il était encore dans le cirage, ça se voyait sur sa figure ; il poussa un soupir et dit :

— Qu'est-ce qu'on fait à ton avis ? On le prévient ou on attend qu'il s'arrête ?

— Je sais pas, si on tape au carreau et qu'il pique une crise cardiaque en nous voyant, on va se manger à cou sûr un platane.

— Et s'il va en province ? dit Gillou.

On s'est rassis pour réfléchir.

— Y a pas de raison qu'il aille en province, il finira bien par sortir à une porte et au premier feu on sautera du bahut.

— Et s'il allait vraiment en province ?

Là, nous nous sommes dévisagés et nous n'avons pas pu nous empêcher de rire.

La camionnette filait sous les lampadaires à une allure honorable, du cent, cent vingt peut-être, ce n'était pas le moment de descendre. J'ai demandé à Gillou ce qu'il lui restait comme argent, il n'avait plus grand-chose, tout juste de quoi nous payer un petit déjeuner, moi je n'avais plus un rond, il était temps de trouver une solution. Gillou remettait ses chaussures, ses pieds le faisaient moins souffrir. Je lui raconté mon histoire de la veille avec Caroline, sans lui dévoiler ce qu'elle avait dit à son sujet. J'ai simplement prétendu que je l'avais plaquée, comme ça, une envie soudaine d'aller voir ailleurs, de changer de femme. Il m'a regardé en coin. Je pense qu'il

ne m'a pas cru, il n'a rien dit. Je n'ai pas insisté.

A un moment le bahut sorti du périph' et se mis à ralentir sérieusement. Instinctivement, on se rapprocha de la porte histoire de se préparer à sauter en marche à la première occasion. Mais, au lieu de rentrer dans Paris, le type pris une espèce de bretelle menant à une route à trois voies, la vitesse augmenta nettement, le bruit aussi évidemment.

— On va en banlieue ! cria Gillou à mon oreille.

J'acquiescé vaguement en me grattant le menton, le bruit était tel qu'on entendaient rien. on sentait la route défiler sous nos fesses, les lampadaires avaient disparu, nous étions dans la nuit, éclairés de temps en temps par les phares des voitures qui nous doubaient. Je me redressé pour regarder discrètement dans la cabine de pilotage. Après quelques minutes j'aperçu un panneau sur le bord de la route, il indiquait Lille à cent-soixante kilomètres. Nous étions donc sur l'autoroute du Nord.

Je m'accroupi quelques secondes avant de me rasseoir, à ma grande surprise, je constatais que Gillou s'était rendormi. Je le réveillai pas, et m'allongé à mon tour. Je contemplé le ciel noir à travers le carreau de la porte de derrière. Je le fixé comme pour y voir quelque chose apparaître, un signe, une forme, après un bon moment j'ai cru voir Caroline danser dans le ciel, c'était certain, je la voyais vraiment, elle me suivait, elle suivait la camionnette du haut du ciel en volant comme un ange, elle était belle, très belle, si belle que je n'ai pas pu empêcher les larmes de me noyer les yeux, et puis je me suis redressé, furax, ce n'était pas moi qu'elle suivait, c'était Gillou. La petite garce, elle me persécutait jusque

sur l'autoroute du Nord, je me suis mis à genoux et je l'ai priée de partir, de me laisser tranquille. « Épargne-moi s'il te plaît, si tu ne veux pas de moi, aie au moins la décence de ne pas t'en prendre à mon meilleur ami, en plus il dort, et puis de toute façon, des filles comme toi, ma pauvre Caroline, mets-toi bien dans la tête qu'il en trouverait tous les jours s'il voulait, alors laisse-nous, s'il te plaît, et surtout fous-moi la paix. »

À ce moment, Gillou se tourna vers moi et dit :

— Qu'est-ce qu'y se passe ? Pourquoi est-ce que t'es à genoux ?

— Je fais des exercices, dors !!

Gillou m'observa curieusement quelques secondes avant de se rallonger. Après un moment, j'ai fait de même. Je ne regardé plus le ciel, j'étais patraque, je respiré profondément, histoire de calmer mon poulx. Ce n'était pas la première fois que j'avais cette sensation désagréable au fond de moi et, à en croire cette chienne de vie, ça ne serait sans doute pas la dernière. Le bruit du moteur était lancinant, les vibrations aussi, j'en avais marre de ce bahut, j'avais envie d'un bon café pour me réchauffer la carcasse ; lui, Gillou, il s'en foutait pas mal de rouler sur l'autoroute du Nord à cinq ou six heures du matin, il aurait roupillé dans une benne à ordures les doigts dans le nez, mais moi ça ne me plaisait pas ce voyage. Toujours est-il que, pour tuer le temps, moi aussi je suis retourné dans les bras de Morphé. Nous nous sommes réveillés dans une ville quand le chauffeur a donné un grand coup de patin, en un dixième de seconde j'ai ouvert la porte de derrière et j'ai tiré Gillou qui s'est mis à brailler.

— Lâche ma jambe ! Je vais me casser la gueule.

— Grouille-toi, le type va repartir.

Je n'avais pas fini ma phrase que la camionnette démarrait en trombe avec Gillou à l'intérieur.

— Saute ! j'ai crié.

— Je descends au prochain feu ! a répondu Gillou.

Alors je me suis mis à courir après la camionnette dans le jour naissant, en vain, il n'y avait plus de feux à l'horizon, le bahut disparu dans la ville, je m'arrêtais de courir, j'étais crevé, mon souffle faisait de la fumée dans l'air froid du petit matin, j'ai marché un bon moment dans la direction que la camionnette avait prise, mais rien, pas plus de camionnette que de Gillou, rien que des gens qui me regardaient bizarrement ; j'ai demandé à un type :

— Vous n'auriez pas vu mon frère, des fois ? Il est pas très grand, brun, avec une veste marron tirant sur le noir, et quand il marche il a toujours l'air fatigué, toujours l'air de venir d'ailleurs.

— Pas vu, a dit le type, qui avait l'air pressé.

— Une dernière chose, monsieur, on est où, ici ? Dans quelle ville ?

Il m'a dévisagé :

— Vous vous foutez pas un peu du monde, des fois ? Je vais travailler, moi, monsieur, j'ai pas le temps d'écouter vos conneries !

— Et alors ? j'ai crié au type qui s'éloignait d'un pas autoritaire. Vous vous prenez pour qui pour me parler comme ça, pour le centre de la terre ou quoi ? Vous avez de la chance de savoir dans quel monde vous vivez ! Ça, chapeau ! Vous êtes un sacré petit veinard, et à deux

doigts de la retraite, avec ça !

J'ai crié plus fort :

— Et d'abord, vous faites quoi pour faire avancer le monde, hein ? Rien ! que dalle ! Ça lui fait une belle jambe à l'humanité de savoir où vous habitez, pauvre planqué, va !

J'ai continué ma route en parlant tout seul, je radotais, j'ai doublé une vieille femme couverte de loques et qui traînait une sorte de landau délabré, dans le jour qui n'en finissait pas de naître, les roues de son chariot grinçaient.

— Pouvez-vous me dire où je suis, m'dame, dans quelle ville ?

— Quoi qu' tu m' dis lo min t'chio ?

— On est bien dans une ville ?

— Évidemmint qu'in est dans anne ville ! T'es drôle ti !

Puis elle se mis à rire, la tête dans son landau.

— Pourquoié tu m' dis cho ? T'es perdu min t'chio ?

— Perdu ? Non, je ne suis pas perdu, je ne suis rien qu'une aile de mouche dans la tempête.

Elle me regarda curieusement.

— Anne aille ed' mouque ?

— Ouais, vous embêtez pas, je voudrais seulement que vous me disiez dans quelle ville je suis.

— Ichi in es à Amiens.

— A Amiens ?

— Ben oui min t'chio.

— Merci. Vous êtes très gentille.

— De rien min tchio, qu'elle dit en sortant une laitue de son landau et en me la tendant, cho ché pour ti. Prind cho et rintre à t'maison.

J'ai pris la salade et je l'ai encore remerciée.

— Ne me r' merci pas tint, tu vas t'fare du maux à t'bouque !

Elle se mi à rire de nouveau et me salua de la main avant de me tourner le dos, puis, traversa la rue avec son antiquité. Un type en voiture failli l'écraser, elle ne se retourna même pas, juste des ronchonnement, c'est tout. J'ai marché dans Amiens avec ma salade sous le bras. Je ne voulais pas la jeter, j'ai pensé : « Si tu jettes cette salade, ça va te porter la poisse, t'es déjà pas tellement verni, alors fais pas le con, Gérard. »

J'ai cherché après Gillou pendant près de deux heures, fait tous les bistrots autour de la gare, j'ai même attendu le départ de deux trains pour Paris, rien, Gillou était introuvable. Vers dix heures, j'ai proposé à une bonne femme dans la rue de m'offrir un café, elle accepta, une femme très gentille, très laide mais très sympa. Elle me posa des questions, je n'avais pas trop envie de parler, elle me demanda si j'avais l'intention de rester quelque temps dans la région, après un vague signe de tête, je lui demandé gentiment si ça ne la dérangeait pas de m'offrir aussi un sandwich, non, ça ne la dérangeait pas. Elle me regarda avaler mon sandwich sans parler, après un moment elle dit :

— Et vous faites quoi avec cette salade ?

— Hein ? Rien, un souvenir.

Elle souri.

— Plutôt périssable comme souvenir ?

— C'est une amie comtesse qui me l'a offerte, son frère est en train de se faire une espèce de cancer dans un bled proche de Barclay, en Arizona, je crois, vous situez à peu près ?

— Pas vraiment.

— Moi non plus, mais ça en vérité ça n'a aucune espèce d'importance.

— En général on n'offre pas une salade à quelqu'un dans votre situation.

J'ai pensé : « qu'est-ce que tu connais de ma situation, ma belle ? »

— C'est le geste qui compte, comme on dit.

— Vous avez bien raison. Moi je m'appelle Germaine, et vous ?

— Gérard.

— Enchantée, Gérard, qu'elle dit en me tendant la main.

— Enchanté, Germaine.

C'était peut-être la fille la plus laide que j'avais jamais vue, mais ce qui faisait le plus mal, c'est que je sentais chez elle une humanité à faire peur. Elle avait des problèmes affectifs, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, à chaque regard, j'avais la sensation qu'elle allait me sauter dessus, avec sa tête en forme de pioche, même les vieux clodos ivrognes et estropiés devaient faire la fine bouche en la voyant. Il ne lui restait plus que les cadavres, je pensais à ça en la regardant et ça me faisais peur, pauvre Germaine, la vie était vraiment mal faite, peut-être qu'un jour elle tomberait sur un homme qui saurait l'aimer pour son cœur et son intelligence, un type génial, quoi, un martien. Le connard de serveur est venu encaisser la note, un imbécile prétentieux avec une tête en queue de cerise celui-là, il n'a même pas regardé Germaine, je comprenais maintenant pourquoi elle m'avait payé ce café et ce sandwich avec une joie non feinte, même les monstres la méprisaient. A sa mine on

voyait bien qu'elle était prête à se couper un bras pourvu que n'importe qui l'emmène n'importe où, pauvre Germaine, pauvre coléoptère dont les petits yeux vous cherchaient des poux jusque dans la cervelle.

Le garçon reparti, elle me demanda si j'étais sûr de ne pas vouloir autre chose, ses yeux étaient en feu, visiblement Germaine craignait de me voir m'en aller, alors, je lui avouais mon désir d'une mousse au chocolat, à son expression, il me sembla que je venais de la demander en mariage. Puis il me vint à l'esprit une chose monstrueuse. Germaine ne me lâchait plus des yeux, je la fixais aussi et je sentais un bonheur l'envahir. D'un coup, elle m'agacé. J'ai pensé : « Si tu lui demandes de se couper un bras juste pour toi, elle va le faire » T'as des drôles d'idées mon salaud, mais c'est pas tous les jours qu'une femme pouvait se mutiler pour vous, même si ça ne devait rien changer à son aspect physique, mange la mousse qu'elle vient de te commander, au lieu de penser à des conneries plus grosse que toi ! N'empêche elle est tellement moche. Et si tu lui proposais une partouze avec des copains défoncés, on lui ferait un prix, dix briques par tête de pipe, pas cher ! Arrête, pauvre con, pourquoi tu t'acharnes comme ça sur elle, qu'est-ce qu'elle t'a fait cette pauvre araignée, hein, à part nourrir ta sale gueule de porc ? Voilà, tu sais ce que tu vas faire mon petit Gérard, pour une fois dans ta vie, un beau geste, tu vas lui faire plaisir, tu vas rendre quelqu'un heureux, regarde-la, la pauvre, elle ne demande que ça, tu pourrais bien un peu te faire violence, tu crois pas ? Et pour une fois que l'humanité te devra quelque chose, parce qu'au fond, regarde-la bien cette fille, ça serait pas un peu toi

quelque part, hein ? vous êtes dans la même galère, nous sommes tous dans la même galère, on a tous pris le même charter après tout, un charter pour l'enfer, comme toi elle a rien demandé, comme toi on ne l'a pas consultée, et maintenant elle est là, comme toi, comme un petit vers dans le trou du cul de l'univers. Merci pour la mousse, Germaine, elle est délicieuse, vraiment ! Alors fais un effort, Gérard, fais voir que t'as un cœur et que t'es un brave garçon. O.K., tu l'auras voulu, je me jette. »

— Germaine, ça te dirait de coucher avec moi ?

— Quoi ?

— T'as pas envie que je te fasse l'amour, que je te prenne comme une reine ? Si t'as envie, te gêne pas, je peux faire ça pour toi.

— Ça va pas ? Vous êtes pas bien ! C'est pas parce qu'on vous rend service qu'il faut tout vous permettre, je suis mariée, jeune homme, et je suis heureuse dans mon couple, je n'ai pas besoin d'aller chercher ailleurs !

Elle se lève d'un bond, pose quelques pièces sur la table.

— Adieu ! Et ça m'apprendra à rendre service, dit-elle avant de sortir de la brasserie d'un pas nerveux.

La mousse au chocolat me sortait par la bouche, j'étais stupéfait, je me suis même chopé le hoquet. Les gens aux tables voisines me considéraient avec mépris, même le serveur y allait de son air dédaigneux, si j'avais pu me planquer dans la tasse à café, je ne me serais pas gêné. Je faisais des sourires à tout le monde, en veux-tu en voilà, mais personne ne me les rendait. Je suis sorti rouge comme un champ de bataille. A l'extérieur du bistro, j'ai pressé le pas de façon à me noyer dans la foule, les frissons que j'avais dans le dos étaient autant de regards

indignés, j'ai couru jusqu'au panneau indiquant les départs des trains, je n'osais pas me retourner tant la honte m'envahissait encore. Le prochain train pour Paris était à dix heures cinquante-huit, il arrivait dans la capitale à midi trois, quai 2, il me restait cinq bonnes minutes pour le prendre, j'ai encore couru et je suis monté en première classe, autant être à l'aise. J'ai choisi un compartiment vide de tout voyageur, je me suis allongé et le train a démarré presque aussitôt.

Après un moment, alors que je faisais un rêve érotique, le contrôleur est venu me réveiller, un type avec des moustaches qui lui remontaient jusqu'aux oreilles, je ne savais pas combien de temps s'était écoulé. J'étais dans les vapes. A la demande du billet, je me suis assis normalement et j'ai dit au type que je m'étais fait attaquer par une bande de malpropres qui m'avaient tout volé.

— Je vous assure, monsieur, vous auriez vu leurs yeux, c'était des fous, monsieur le contrôleur, ils m'ont tout pris, c'était avant que le train démarre, leur chef s'appelait Germaine, j'ai bien entendu son nom, elle était belle comme une betterave, et pour vous dire la vérité je n'ai pas eu le courage de descendre après eux, ils étaient quand même six, vous comprenez.

Le type ne paraissait pas convaincu, il se frisait un bout de sa moustache.

— Et ils vous ont tout pris ?

— Tout ! Jusqu'à mes vêtements, vous voyez, ils m'ont laissé juste ces vieilles loques à la place, vous vous rendez compte ? Dans quel monde on vit !

— Vous n'avez même pas de papiers ?

— Même pas ! J'ai beaucoup de chance de pouvoir encore vous parler, ils auraient pu me tuer.

— Vous êtes sûr de ne pas me prendre pour un imbécile ?

— Qu'est-ce que vous allez chercher là, est-ce que je n'ai pas l'air d'une victime ?

— Pas vraiment, non. Vous descendrez à Creil et si votre histoire est vraie vous irez faire une déclaration de vol au bureau du chef de gare, il appellera la police.

— Comme vous voudrez monsieur le contrôleur, mais qu'est-ce que je vais devenir tout seul à Creil sans argent et sans rien ?

— Faites comme je vous dis et ces gens trouveront une solution pour vous.

— Bien, je vais faire comme ça, merci pour tout.

— De rien. Nous serons à Creil dans une petite dizaine de minutes.

Il sorti du compartiment en me jetant un dernier regard sceptique tout en continuant de se friser la moustache. Évidemment je ne suis pas descendu à Creil et, jusqu'à Paris, j'ai joué à cache-cache avec lui.

Tout l'après-midi j'ai traîné dans Saint-Germain à la recherche de Gillou, je suis allé au Bouquet mais le bistro était fermé pour travaux. À la lumière du jour on se rendait mieux compte des dégâts, les montants en métal de la porte étaient tout tordus et à la place des vitres on avait posé plusieurs grandes planches de bois. Vers six heures, je suis allé devant les grilles de l'église Saint-Germain, là où les peintres en été exposaient leurs tableaux. À cette époque de l'année, il ne restait plus que les irréductibles, en fait, il en restait un seul, Ming, un copain à Gillou. Je le connaissais bien, je lui demandai s'il avait vu Gillou, il ne l'avait pas vu, après quoi je lui demandé de me payer un coup et un petit sandwich, là, il s'est mis à rire, il n'avait pas un rond, et à cette heure-ci, il y avait déjà belle lurette qu'il avait bu tout ce qu'il avait gagné la veille.

— Ça marche pas, mon pote, rien vendu aujourd'hui.

Et, comme pour me prouver ses dires, il déchira une aquarelle qu'il avait dans la main. J'ai fait :

— Bouge pas, je vais te les vendre tes tableaux, tu veux que j'en vende un et que ça nous rapporte de quoi boire un bon petit coup ?

— Vas-y, j'en ai plus rien à foutre.

Je lui ai demandé trois allumettes que j'ai cassées de trois longueurs différentes et j'ai attendu qu'une personne assez bien sapé passe devant moi. Ming était un vrai artiste, même s'il faisait toujours les mêmes motifs, son

coup de crayon était génial, fallait pas sortir des grandes écoles pour s'en rendre compte. Une femme est passée, je l'ai arrêtée :

— Allez-y madame, c'est un petit jeu pour promouvoir l'aquarelle, vous n'avez rien contre l'aquarelle ?

— Mon Dieu non ! répondit la femme.

— Très bien, alors soyez assez gentille pour me tirer une allumette, si vous tirez la bonne, vous repartirez avec un de ces chefs-d'œuvre, vous êtes d'accord ?

— Ma foi oui, dit-elle en riant.

— Gagné ! Vous avez eu du nez ma petite dame, vous avez tirée la plus petite allumette ! Alors choisissez l'aquarelle qui vous plaît, elle est à vous, nous autres peintres nous savons faire des cadeaux, pas vrai Ming ?

Ming me regardait en se grattant la tête.

— Je veux bien celle-ci, dit la femme en montrant la place Furstenberg.

— Vous avez sacrément raison, madame, c'est la plus belle.

Puis je me tourné vers Ming :

— N'est-ce pas que la dame a du goût ?

Ming, étonné, acquiesça vaguement.

— Voilà, madame, le temps d'enlever le scotch et vous pourrez partir avec ce chef-d'œuvre. Évidemment, des fois les gens donnent une petite pièce, mais c'est pas, obligé, c'est selon... Il a bon cœur, c'est son initiative cette histoire de cadeau, et comme tous les artistes il est prêt à donner sa chemise. C'est pas beau, ça madame, sa pauvre mère est mourante et lui on le jette à la rue du fait qu'il ne peut plus payer son loyer, et il n'hésite pas à faire des cadeaux, vous vous rendez compte ? C'est tout

les artistes, ça ! Si vraiment vous tenez à lui donner un petit billet, il n'en voudra même pas, vous verrez !

M'adressant à Ming, je dit :

— Écoute, si la dame veut te donner un petit quelque chose pour cette merveille, tu serais impoli de refuser, tu comprends, cette dame a bon cœur, ça se voit sur sa figure, faut pas être malpoli avec les gens quand ils veulent te donner un petit billet !

La femme attendait sans broncher que je lui remette son aquarelle.

— Pas vrai madame ? Évidemment, moi je ne suis pas peintre, mais si on me donnait même deux fois rien pour un de mes dessins je serais heureux. Tu sais, la dame ne te fait pas l'aumône, n'est-ce pas madame ?

— Alors vous me le donnez ce tableau oui ou non ?

Elle était radine comme un patron de bureau de tabac. Je ne lui ai pas refilé l'aquarelle, elle n'était pas contente, elle disait aux passants que nous ne voulions pas lui donner le tableau qu'elle avait gagné, j'ai fini par lui dire ce que j'avais sur le cœur :

— Vous avez besoin de marcher sur des cadavres ou quoi ? Hein, c'est ça ? C'est plus fort que vous ! Allez, foutez-moi le camp ! Disparaissez, immonde ver solitaire qui tue celui qui lui donne sa pitance, espèce de tarte ! Marchande de mort ! Ce n'est pas de la cellulite que vous vous traînez aux fesses, ma grosse, c'est de l'avarice ! Pauvre bouche gloutonne à vous recracher les couilles comme des noyaux !

En s'éloignant, la femme nous menaçait de la main. Ming me regardait d'un air perplexe.

— Te casse pas la tête, t'inquiète ! Faut pas baisser les

bras, laisse-moi faire.

Ce n'est qu'au quatrième passant que Ming a eu son petit billet.

— Bravo monsieur vous avez tiré la grande allumette, vous avez gagné !

Pas de quoi se soûler mais suffisamment d'argent pour aller se réchauffer les miches au bar d'en face.

On a bu et parlé de rien pour tuer le temps, Caroline me revenait encore par moments, elle dansait devant mes yeux comme pour me narguer, et Germaine, Germaine qui m'avait humilié jusqu'au sang, ces filles m'avaient ruiné le moral, si ça continué comme ça, je n'allais bientôt plus pouvoir m'adresser aux femmes qu'en les insultant, et au fond de moi ça me déprimait. Et Gillou qui n'avait pas su sauter à temps de cette camionnette, où il était maintenant, toujours à Amiens probablement, quelque part dans un troquet ou dans les geôles d'un commissariat crasseux. Vraiment le coup pour se mettre dans des situations foireuses, ce mec !

Vers neuf heures, j'ai quitté Ming, j'en avais marre de rester accoudé à ce bar. Alors que je marchais dans la rue au hasard, la pluie s'est mise à tomber, j'ai commencé à la boire en pensant qu'elle allait me donner des forces, un pouvoir quelconque, je me suis dit : « Je te bois et en échange tu me fais beau et intelligent, O.K. ? Je compte jusqu'à trente et à trente toutes les plus belles femmes du quartier tombent amoureuses de moi rien, d'accord ? Rien qu'en me voyant. Ça marche comme ça ? »

J'ai compté jusqu'à trente en fixant des visages de femmes, elles ne savaient pas encore ce qui leur pendait au nez, à trente, personne ne s'est jeté sur moi, j'ai

accosté une fille et j'ai fait :

— C'est moi, me voilà !

— Tant mieux pour vous ! elle a répondu.

— Vas-y, j'ai dit en l'empêchant de passer, te gêne pas, étreins-moi ! Fais ce que tu veux de mon corps. Alors la fille me met une baffe et s'en va en me regardant comme un vieux chien mouillé plein de merde.

— Loupe pas ta chance, j'ai crié, elle revient pas tous les jours ! Je t'offre l'amour, le vrai, arrête de baiser avec la mort, idiote !

Je la vois tourner un doigt sur sa tempe mais je préfère prendre ça pour un signe de remerciement. Enfin, je lui ai ouvert les yeux. Décidément, j'avais beaucoup de choses à apprendre aux femmes. Après ça, j'ai arrêté de boire la pluie, pour ce à quoi ça servait !

Vers dix heures du soir, j'ai choisi un immeuble au hasard, j'ai appuyé sur le bouton de la porte cochère et je suis passé devant la concierge. J'ai frappé à la première porte, un homme m'a ouvert, j'ai fait :

— Salut p'pa ! Comment ça va ? Temps de chien aujourd'hui, non ? Ma mère est là ? Qu'est-ce qu'elle nous a fait de bon à dîner ? Sacrement content de vous voir !

Une femme rejoint le type à la porte.

— Salut m'man ! Je fais en embrassant la femme. T'as acheté une nouvelle robe ? Elle te va comme un gant, m'man, t'es belle comme ça, quelle chance il a mon père, bon sang ! Bon.. ben, c'est pas tout ça, mais je vais pas rester toute la soirée sur le palier, pas vrai ? D'ailleurs, je ne vais pas traîner, juste le temps de manger un morceau et je file au boulot, je suis veilleur. « Dormez braves

gens, je veille sur vous », c'est moi, ça, c'est mon job. La femme me dévisage, l'homme se gratte le menton. — Oh ! bonjour oncle Marcel ! Je fais à un autre type qui viens de s'approcher. Je vois que toute la famille est au rendez-vous. Comment vont mes frères et soeurs ?

— Qu'est-ce que vous racontez, monsieur ? dit la femme. Nous n'avons jamais eu d'enfants.

— Vous auriez dû, parce que des enfants ça peut vous donner du bonheur, ça peut aussi en recevoir, ça peut donner un sens à la vie chère maman, si vous voyez ce que je veux dire. Pensez un peu à tous ces petits gosses abandonnés sans parents ! Ne l'oublier pas ! Tenez, moi par exemple, il suffirait que je me colle contre vous pour que vous sentiez des choses vraiment incroyables, je vous changerais l'existence, vous pouvez me croire, mais je ne suis pas seul, y a Gillou aussi, que j'ai laissé à Amiens dans une camionnette, à nous deux nous pourrions vous faire passer du bon temps et ça vous ferait toujours du monde à la maison, on se rendrait utiles, sans compter que Gillou n'est pas maladroit pour faire la cuisine, et moi, je pourrais faire les courses ou autre chose.....Vous voyez , ce que ça pourrait vous faire d'avoir des enfants ! Ca pourrait vous remplir de joie !

La femme me ferme la porte au nez, sans rien dire, elle me cloue le bec plus vite que de le dire, et je reste un petit moment sans bouger, à regarder le paillason sur lequel est écrit Bienvenue.

— Tu parles, je t'en foutrais des bienvenue, moi ! menteuse !

De rage, je shoote dans le paillason, je le fait descendre de l'étage à coups de pied en le traitant de tout les noms,

après quoi je passe devant la loge de la concierge et je crie :

— Je suis le fils de personne !!! Mettez-vous bien ça dans la tête, de personne !!! Et ça, ça me remplit de joie !! Et même de fierté !!

Pour finir, je donne un coup de pompe dans une poubelle qui se trouve sur mon passage. Là, la concierge ouvre sa porte et se met à pousser un cri hystérique :

— Ah !!!! C'est pas une raison pour renverser mes poubelles !!

— Vos poubelles ? C'est de la merde vos poubelles !!! Le reflet de votre société de merde, Voilà vos poubelles ! voilà où nous en sommes !!

Elle est aussi très énervée.

— Si ça vous plaît pas, vous avez qu'à écrire au syndicat de l'immeuble, c'est pas mes oignons !!

— Quel syndicat, espèce de folle !! Hein ? Le syndicat du crime ? C'est ça ? Parce que c'est criminel de laisser traîner vos putains de poubelles au milieu du passage !!! Voilà la vérité !!!

— Je suis le fils de personne, moi !! Vous entendez ???? C'est tout ce que j'ai à vous dire !!

— Ca me regarde pas !!! Et je vous dis de laisser mes poubelles tranquilles !! Elles ne vous ont rien fait !

— Et moi je vous conseil d'aller élever des dindons en Ardèche !!

Elle crie vers l'intérieur de la loge :

— Raymond ! viens voir ! Y a un fou qu'aime pas nos poubelles et qui dit des méchancetés sur l' Ardèche, viens voir ça, Raymond !! Raymond !!

La réponse de Raymond arriva du fond de la loge.

— Je suis au chiotte !!!

J'ai redonné deux ou trois coups de pompe dans cette Putain de poubelle sous les hurlements hystérique de la concierge., puis et je suis sorti sous la pluie en chantant La Marseillaise dans une langue imaginaire.

A l'angle du boulevard Raspail et de la rue du Cherche-Midi, ma nuit prit un tournant décisif. Sous un porche éclairé, un couple discutait, l'homme tenait le bras de la femme. D'un coup d'œil j'ai remarqué que la femme n'avait pas envie de poursuivre l'entretien, que ces deux-là n'avaient pas l'air de bien se connaître. L'homme la tira vers lui jusqu'à ce qu'elle soit contre sa poitrine, et le regard implorant qu'elle me jeta alors que j'arrivais à sa hauteur confirma mon impression. L'opportunité me parut trop belle, je me précipitai vers la femme, repoussai le type et me collai à elle de toutes mes forces. Pendant quelques instants, le monde s'arrêta de respirer, personne ne bougé, puis le porche fut plongé dans l'obscurité comme dans un néant. Après de longues secondes, l'homme ralluma la lumière et fit un pas de côté ; la femme, pétrifiée, ne bougeait pas, l'homme m'examinait, perplexe, et je n'étais pas fier, c'est que le monstre n'avait pas l'air d'avoir été gavé aux poireaux vinaigrette. Ça ne pouvait plus durer, je devais dire quelque chose, n'importe quoi, mais il fallait que ça sorte. Je me décollai de la femme et dis en lui prenant la main :

— Tu m'en veux pas, m'man, n'est-ce pas ? J'avais pas prévu de rentrer si tard, j'te jure que c'est la dernière fois. Elle me regardait, stupéfaite.

— Eh, m'man, c'est qui, lui ?

Elle eut du mal à sortir le premier mot :

— C'est... c'est un monsieur qui me parlait.

Le visage du type, plus ahuri que jamais, trahissait un certain état alcoolique, impression qui me fut confirmée quand il m'adressa la parole : il puait la vinasse.

— T'es qui, toi ?

— Je suis son fils, ça se voit pas ?

— Pas vraiment, non.

J'ai pris une grande bouffée d'air et j'ai fait :

— Ma mère m'a eu à seize ans.

— C'est vrai cette connerie ? Quel âge tu as ?

— J'ai seize ans. (Je faisais plus jeune que mon âge.) Ma mère vient d'avoir trente-deux ans, ça vous va comme ça ?

A son expression, il ne semblait pas vouloir me croire.

— Vous avez qu'à lui demander si vous me croyez pas.

— Tu m'as fait peur, dit la femme, t'étais où ?

— Chez Caroline, m'man :

— Sois gentil de ne plus recommencer, j'étais très inquiète.

— Promis, m'man.

Et je lui balançai un bécot sur la joue. L'homme avait les yeux hagards, il m'apparut plus soûl encore que je ne l'avais d'abord cru.

— Je voudrais qu'on rentre, m'man, j'ai faim.

— C'est ça, rentrons, et puis tu es tout mouillé. Je ne voudrais pas que tu attrapes froid.

Elle releva les yeux vers l'homme et dit d'une voix mal assurée :

— Je m'excuse, inspecteur, mais je dois m'occuper du petit, au revoir et à bientôt, peut-être.

Puis, sans attendre la réaction de l'homme, elle me prie par le bras et m'entraîna vers l'entrée de l'immeuble avec

détermination, plantant le type à la porte comme un sac poubelle. En trois minutes j'étais passé du statut de chien errant à celui d'invité de première classe.

Monique, c'était son nom, avait un très bel appartement, dommage que Gillou n'était pas là pour voir ça. Je me faisais l'effet d'un chiffonnier dans les salons de la reine. Les murs étaient couverts de tableaux, les meubles envahis de bibelots, un grand tapis persan à scènes de bataille dormait sur toute la surface du salon. J'avais rarement eu l'occasion de voir un appartement aussi grand et aussi soigné, un instant je me suis posé la question de savoir où j'étais tombé. Monique ne me laissa pas le temps d'y songer, elle revint dans la pièce en poussant devant elle un immense bar roulant dont le premier niveau était garni de bouteilles en tout genre ; le second, lui, présentait une variété de verres plus étranges les uns que les autres. Le chariot s'arrêta à mes pieds.

— Qu'est-ce que tu voudrais que je te serve ?

J'ai eu une hésitation devant cette armée de bouteilles dont le tiers au moins m'était totalement inconnu.

— Tu permets que je te tutoie, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, maman.

— Tu seras aussi très gentil de ne pas m'appeler maman, mon nom est Monique, je croyais te l'avoir dit ?

— Oui, madame, vous me l'avez dit, heu... Monique.

Je n'aimais pas tellement sa façon de causer, elle me faisait penser à une monitrice que j'avais eue étant gosse en colonie de vacances et qui avait la mauvaise manie de m'humilier devant mes copains en me remontant ma culotte plusieurs fois par jour et en me coinçant les couilles avec l'élastique par la même occasion.

— Alors, dis-moi ce que tu voudrais boire. Un petit scotch avec du coca, pour te réchauffer, à moins que tu ne préfères un jus d'orange ?

— Un scotch avec du jus d'orange.

— Parfait, dit-elle.

Elle mit deux glaçons avec une pince dans un verre sans pied représentant une tête couronnée, un peu d'orange, beaucoup de scotch, elle me tendit le verre, souriante, et recommença l'opération pour elle, sans orange.

— A la bonne idée que tu as eue de me débarrasser de ce sale type ! dit-elle en levant son verre.

— A la tienne, Monique.

C'était sorti tout seul. On s'est regardés un petit moment en s'échangeant des sourires en veux-tu en voilà. J'ai pensé : « Tu sais ce qui serait bien, chérie, c'est que tu te précipites au fourneau et que tu me fasses un petit truc à becqueter, ce serait beaucoup plus constructif que les sourires imbéciles que tu m'envoies. » A ce moment-là elle s'arrêta de sourire et il me sembla qu'elle essayait de lire dans mes pensées. Pour changer de sujet, j'ai fait :

— Et ce type tout à l'heure, c'était qui ? Un inspecteur ?

— Oui, un policier qui se croit des droits sur les femmes de son quartier ! Mais parlons d'autre chose, mon chou, parlons de toi par exemple, quel est ton nom ?

— Gérard.

— Gérard ? C'est gentil, Gérard, et qu'est-ce que tu fais dans la rue à une heure pareille ?

— J' me balade.

— Tu te balades ?

— Oui, je me balade.

Elle n'avait pas l'air convaincue.

— J'aime me balader la nuit, ça me fait du bien.
— A ton âge, je ne suis pas sûre que ce soit la bonne heure pour se balader.
D'un air impatient, je fait :
— Y a pas d'âge pour ça, madame..Monique !
Elle bois une grande gorgée de scotch et elle ajoute :
— A propos, quel âge as-tu ?
Je ne répond pas, je mets mon nez dans mon verre.
— Tu as vraiment seize ans ?
— J'ai dix-sept ans et demi, bientôt dix-huit, je répond vivement.
Elle a un petit sourire qui m'agace un peu, elle continue :
— Où sont tes parents ?
— Qui ça ?
— Tes parents ! Tu n'as pas de parents ?
Je n'ai pas envie de parler de ça.
— Je pourrais pas avoir encore un peu de whisky ?
— Mais je t'en prie, sers-toi.
Je prend la bouteille de scotch et je m'en remet une rasade.
— Peut-être que tu aurais préféré un scotch nature ?
— Non, c'est très bien comme ça.
— Alors à la tienne, mon chou !
Elle lève à nouveau son verre, j'en fait autant et nous buvons.
— Quelque chose ne va pas ? dit-elle.
— Pourquoi vous dites ça ?
— Pour rien, mais je voudrai être certaine que tu ne regrettes pas d'être monté.
— Y a pas de danger, madame.
— Monique ! reprit-elle.

— Oui, Monique.

Elle boit une gorgée de son verre en me fixant avec des yeux langoureux. Finalement, elle aussi a l'air un peu soûle.

— Tu me trouves belle ?

— Oui, je fais avec un sourire gêné.

Ce n'est pas vrai, je ne la trouve pas belle, mignonnette mais pas belle, elle a un visage assez large, en vieillissant elle pourrait facilement ressembler à un hamster, pour le reste elle n'est pas trop mal, mais pas de quoi fouetter un chat.

Elle reprend :

— Tu as eu un très bon réflexe tout à l'heure, sans toi j'aurais eu beaucoup de mal à me débarrasser de cette sangsue, comment as-tu compris que j'avais besoin de toi ?

— Peut-être parce que j'avais aussi besoin de quelqu'un.

— Tu avais besoin de quelqu'un ?

— Oui.

— Pourquoi ? De qui avais-tu besoin ?

Faut vraiment que je lui mette les points sur les i !

— De votre frigo.

Elle se met à rire.

— Au moins avec toi on sait où on va ! Je crois que tu as aussi besoin de prendre un bon bain chaud, tu es trempé, je ne voudrais pas que tu attrapes froid. Déshabille-toi, la baignoire est au fond du couloir.

Ma parole, cette bonne femme est bornée. Je lui parle de bouffe et son intention est de me jeter comme un mal propre dans une baignoire.

— Je préférerais une tartine avec quelque chose dessus.

— Tu auras tout ce que tu veux après ton bain, va !

Je vais au fond du couloir à contrecœur. Je fais couler le bain, je me déshabille et je rentre dans la baignoire à contre cœur. Je reste allongé comme ça un bon moment sans bouger, je regarde autour de moi et je me demande ce que je fout dans cet endroit.

La salle de bains est immense et belle, mais je m'en fout, ça ne me plais pas de tremper comme un hareng. Ensuite je fixe le robinet de la baignoire, il est là, impassible, avec un air d'article haute gamme un peu hautain. Je lui dit :

— T'as de la chance mon petit pote que je me retienne, parce que sinon je t'aurais déjà dévissé, je t'aurais fourré dans ma poche et je t'aurais vendu sans remords au premier broc' que j'aurais rencontré, et avec ce qu'on m'aurait donné pour toi je suis sûr que j'aurais bouffé pendant au moins une semaine comme un roi.

Je plonge ma tête sous l'eau et je regarde de nouveau :

— Tu entends ? C'est à toi que je parle !

Il ne dit rien, d'ailleurs il n'a rien à dire, vauz mieux pour lui qu'il la ferme, ce n'est pas un robinet avec une tête en nacre, ou je ne sais quoi, qui va m'emmerder. Et, pour lui apprendre à vivre, je lui donne deux ou trois coups de talon et je lui jette de l'eau savonneuse. Il faut qu'il paie pour avoir rempli la baignoire. Sa fonction est d'ouvrir ou de couper l'eau, alors j'en déduit qu'il n'est qu'un petit larbin minable qui ne mérite même pas qu'on s'adresse à lui.

Je sort de la baignoire d'un bon, je le méprise le larbin, je m'essuie et m'habille en lui tournant le dos, puis, je sort de la salle de bains. Je reviens au salon beau comme un

couteau. Monique a préparé la table pour une personne, je m'assois, quelque chose dans la cuisine mijote sur le feu, je l'entend et le sent.

— Je te prépare des bonnes choses, dit-elle en revenant de la cuisine avec une bouteille de vin dans une main et un tire-bouchon dans l'autre.

Elle a intérêt, la grosse !

— Tu vas me goûter ce petit vin, il m'a été envoyé par mon père, il est très bon.

Elle s'arrête au milieu de la pièce et me dévisage.

— Tu as un endroit pour dormir cette nuit ?

Je fait mine de réfléchir quelques secondes et je fais :

— Non, pas ce soir.

Elle éclate de rire.

— Alors, pourquoi as-tu remis ces habits poisseux ? Retourne à la salle de bains passer le peignoir bleu, je jetterai tout ça demain à la poubelle.

Qu'est-ce que j'allais mettre demain si elle me balançait tout à la poubelle ? A coup sûr, cette femme était folle. Je repris le chemin de la salle de bains sans trop sourciller, étant bien entendu que ma seule préoccupation à cet instant était en train de mijoter sur le feu. Dans la salle de bains, j'enlevai mes fringues tout en toisant de biais le robinet à la tête de nacre.

— Tu n'es rien, tu n'existes pas, tu n'es qu'une pauvre tache ! Si tu t'imagines pouvoir me refoutre de l'eau sur la gueule d'aussi tôt, tu te goures mon pauvre ami, là, je vais casser la croûte. Qui va se faire un gueuleton d'enfer dans cinq minutes ? C'est pas toi ! c'est mézigue, enfin-nespérons, si tu savais ce que c'est bon de s'en caler plein la lampe, je te plains, moi. Je voudrais pas être à ta

place, tu me fais de la peine, vraiment, tu ne connais rien des joies de la vie et c'est pour ça que je te plains et qu'au fond je ne t'en veux pas, adieu petit robinet à la tête de nacre, adieu !

Quand je reviens dans le salon, mon assiette est pleine et fumante, c'est un grand moment. Monique est assise à la table, un verre de vin dans la main. Je m'assied, elle sourit, je souri aussi, d'un seul coup je la trouve plus belle.

— C'est du cassoulet à la graisse d'oie, j'espère que tu aimes ça.

— Je m'en contenterai.

— Mais si tu n'aimes pas je peux te faire autre chose, deux œufs au plat si tu préfères ? Ce sont les deux derniers qui me restent.

— Non, ne vous embêtez pas pour moi, ce sera parfait.

— Tu es sûr ?

— Certain.

— Ça ne m'embête pas de faire deux œufs, tu sais.

— Si vous y tenez, je veux bien manger deux œufs mais je vais d'abord finir ce que j'ai dans mon assiette, j'aime pas gaspiller.

— Je ne suis pas à une boîte de cassoulet près, tu sais. Je mets tout ça dans la poubelle et on n'en parle plus.

« Fous-moi la paix ma belle, tu vois pas que je mange ! Gérard Deletoile, il aime pas qu'on le regarde manger, tu devrais aller faire un tour et laisser ton mâle profiter de son assiette, d'accord ? »

J'ai l'impression qu'elle a compris. Elle se lève mais revient assez vite.

— Alors ces œufs, je les fais ou je ne les fais pas ? je te les fais tout de suite, avant de prendre mon bain, ça ne

me dérange vraiment pas.

« Sois gentille Monique, va patauger dans ta baignoire et fous la paix à ton beau Gérard, tu vois pas que tu lui gâches son plaisir, ma douce ? Tu vois pas qu'il pourrait te tuer comme une bête sauvage affamée si tu continues ? Gérard y joue pas avec le casse-croûte, alors arrête d'exciter la bête, ma mignonne, va te noyer dans ton bain et laisse-moi tout à mon plaisir. D'accord ? »

Elle continue

— Tu es sûr de ne pas en vouloir ?

Elle cherche vraiment un mauvais coup, la Monique, néanmoins je reste calme.

— Tout va pour le mieux, allez prendre votre bain. Vous en faites pas pour moi.

Elle a une drôle d'expression sur son visage.

— Si je gêne faut le dire, elle fait en partant.

— Qu'est-ce que vous allez imaginer ?

Dès qu'elle sort du salon, j'engouffre la nourriture dans ma bouche devenue trop petite. Quelques minutes plus tard, l'assiette est léchée puis repoussée, vide, comme une mère indigne.

Après avoir bu d'un trait le verre de vin que Monique m'a servi, je me tapote le ventre avec satisfaction et je conclus par un énorme rot.

Quand Monique revient dans la pièce, je me suis assoupi ; elle se penche sur moi, dans mon sommeil je la sent, elle me secoue doucement. J'ouvre les yeux et je suis en face de deux seins nichés sous mon nez comme des œufs dans un nid près à éclore. elle a passé une robe de chambre rose-rouge et, tout sourire, elle m'invite à la suivre dans sa chambre à coucher. A en croire son attitude, les

prochaines heures restantes de la nuit promettent d'être chaudes.

Le lendemain matin, Monique me réveilla avec le petit déjeuner, je réagis très mal, je ne supporte pas qu'on me réveille le matin, même pour manger, surtout quand je rêve. Je ronchonnai. Monique posa le plateau sur la table de nuit et je l'entendis sortir de la chambre sans insister. Comme tout était silencieux, je gardai les yeux fermés en espérant replonger dans mon rêve qu'elle venait d'interrompre. Malgré mes efforts de concentration, je ne pus retrouver le fil de mon histoire, je ne pouvais même plus me souvenir de quelle histoire il s'agissait. La seule chose que je me rappelais, c'était le bien-être que ce rêve m'avait procuré, un rêve merveilleux, maintenant perdu à tout jamais dans les profondeurs de mon inconscient, je détestais Monique : « Pauvre hystérique, j'ai pensé, emmerder le monde à ce point, c'est tout simplement criminel. » Entre les rideaux mal fermés, un soleil d'hiver perçait et inondait la chambre jusqu'au pied du lit, encore heureux que je ne l'avais pas dans la gueule, je déteste le soleil quand je me réveille. D'ailleurs, il n'y a pas que le matin que je ne l'aime pas, même en pleine journée je ne cours pas après, je m'en passe volontiers.

Mon humeur changea lorsque mes narines humèrent l'odeur du café au lait et des croissants chauds. Je m'étirai, bâillai et me redressai en considérant le plateau. Il était bien garni, en un clin d'œil je pardonnai tout à Monique, j'avais une faim à becqueter la moquette. Après avoir mis les deux oreillers derrière mon dos, j'ai pris le plateau pour le déposer sur mes cuisses. A ce moment, Monique

entra :

— Est-ce que tu trouves ça bon ?

— Je n'ai pas encore goûté, répliquai-je, un peu embarrassé de me trouver dans une position aussi confortable.

— Mange, dit-elle.

Puis, avant de refermer la porte, elle ajouta :

— Pendant ce temps, je vais te préparer ton bain, ça ne te fera pas de mal.

Cette phrase me bloqua et me coupa provisoirement l'appétit, provisoirement seulement. C'était quoi ces gens qui se lavaient tout le temps ? La flotte, quand on en abusait, c'était pas bon pour la peau. En ce qui me concernait, j'étais pas du genre à faire la queue devant une salle de bains, et puis, pour se laver, fallait encore être sale, moi je m'étais lavé la veille au soir, et aussi après avoir fait l'amour, c'était bien suffisant, jamais je ne m'étais autant lavé. J'aurais volontiers laissé ma place à un plus sale que moi. L'ennui, c'est qu'apparemment, dans cette maison, il n'y en avait pas. J'étais humilié, je le sentais comme ça, mais peut-être qu'elle avait dit ça sans mauvaise intention.

A peine réveillé, j'étais déjà contrarié, qu'est-ce que ça voulait dire, « ça ne te fera pas de mal » ? Eh bien si, ça me faisait du mal ! Monique suscita en moi un mépris si profond que je me fis une tartine de miel que je croquai sauvagement. Après le petit déjeuner, fuyant la perspective de finir dans la baignoire, je me rendormis profondément. Je rêvai si fort que Monique vint plusieurs fois dans la chambre s'inquiéter de mon comportement. Je criais, me débattais et par moments poussais des « ho ! » d'admiration. Je rêvais de mon père et de ma mère, et

d'une espèce de bourreau.

Mon père et ma mère mesuraient bien deux mètres cinquante chacun. Mon père était habillé en tsar ou en quelque chose d'approchant, à l'extrémité de son oreille gauche pendait, accroché à une boucle d'or, un grand cheval blanc avec des ailes genre deltaplane, un passeport truffé de timbres pendait à son oreille droite. Ma mère, moins distinguée que lui, portait une tenue de catcheuse de fête foraine, améliorée d'un tutu à froufrou couleur cacahuète. Au bout de son lobe gauche pendait une poêle à frire, avec en son milieu un œuf. Un martinet garnissait son lobe droit.

Le bourreau, petit et gros, portait en bandoulière une raquette de tennis en os dont le cadre était garni de cordes en boyau frais, il marchait sur sa barbe, ses doigts crochus prolongés de clous rouillés agrippaient la queue d'un porc à moitié dépecé et, excepté sa barbe, son visage était un trou béant dans lequel disparaissaient et réapparaissaient mes parents. La scène s'animait sur une espèce d'immense toile abstraite, dans des couleurs qu'il me semblait n'avoir jamais vues.

A un moment, alors que je sentais quelque chose d'humide parcourir mon dos, le bourreau, avec la soudaineté de l'éclair, happa mes parents avant de s'autogober. La chose humide continuait à se balader, je n'osais pas ouvrir les yeux, elle éveillait en moi des sensations aussi étranges qu'opposées. Je dus puiser au fond de mon imagination afin de déterminer sa forme et sa substance.

Sortant tout à fait de mon rêve, je n'eus pas à chercher bien longtemps son origine, tant la chose en question semblait prendre plaisir à surfer sur ma peau. C'était Mo-

nique, c'était sa langue, sa grosse langue baveuse à la recherche de mon oasis, et, quand je ne sentais plus sa langue, je sentais son regard dévorer ma chair, ça me crispait. Pendant un instant j'ai souhaité que la foudre s'abatte sur elle et en fasse de la purée de pois. Mais je suis vite revenu sur cette pensée : « C'est pas gentil de vouloir tuer la femme qui te nourrit, pour une fois qu'il y en a une qui s'occupe de toi, reste calme mon bonhomme, pense à ton estomac. »

— Bonjour, Gérard, dit-elle, tu es réveillé ?

Je faisais le mort, pas envie d'aller me laver.

— Le déjeuner est prêt, chéri.

J'ouvris discrètement un œil. Elle me secoua doucement avant de continuer :

— N'oublie pas que nous devons aller te choisir des vêtements, je veux que mon petit Gérard soit le plus beau du quartier. Je veux que tout le monde s'arrête quand tu passeras dans la rue. J'aimerais bien que les gens disent de moi que j'ai de la chance, tu entends, chéri, c'est ça qui me ferait plaisir.

Elle ne se sentait plus, la Monique, ça voulait dire quoi, « j'aimerais » ? Le portrait craché de ma mono de colonie de vacances, elle n'allait pas tarder à me botter le cul si ça continuait.

Ce n'était pas une mauvaise fille, mais sa façon de me parler et la nuit qu'elle venait de me faire endurer m'amenaient à penser que quelque chose de vorace était en train de lui bouffer le cerveau. Toute la nuit elle s'était prise pour une grande écuyère de saut d'obstacles, j'avais été son canasson, pas son étalon, sa jument, allez savoir pourquoi, une jument pour le moins bizarrement mem-

brée, mais une jument quand même. Je n'avais pas relevé, trop heureux de me retrouver dans un bon lit moelleux, elle était restée assise un bon moment sur mon dos à s'activer comme une guenon hystérique en imitant les cris enthousiastes de la foule. Je n'avais jamais sauté autant d'obstacles en si peu de temps. Dommage que Gillou n'était pas là, la Monique l'aurait sûrement amusé. A ce propos, je me demandais bien ce qu'il était devenu, fallait que j'aille faire un tour du côté du Bouquet. — C'est vrai que tu as l'air épuisé, pauvre petit chat, mais si tu ne te lèves pas, le repas va être froid. Allez, viens manger, ensuite tu remettras tes vêtements poisseux et nous irons en acheter des neufs. Tu m'écoutes, chéri ? J'ouvris plus franchement les yeux et fis signe de la tête que oui. Elle se redressa.

— Ne tarde pas, je suis impatiente de te voir en habits neufs et les cheveux coupés. Je t'imagine déjà dans ma tête. Tu verras, je vais te changer, je veux être celle qui aura fait de toi un homme.

Elle souriait. Après m'avoir lancé un regard langoureux, elle referma la porte de la chambre derrière elle. Je n'avais pas rêvé, elle avait parlé de me faire couper les tifs, elle avait pris l'initiative comme ça, sans même me consulter. Y avait plus de doute, j'étais devenu sa chose, son joujou, son chat, sa plante verte en l'espace d'une nuit de mouche, mais bordel, est-ce que je me préoccupais de la longueur des poils de son cul ?

La journée promettait de me voir d'humeur changeante.

Vers six heures, après avoir passé l'après-midi dans les boutiques de Saint-Germain-des-Prés, Monique me proposa de l'accompagner chez une de ses amies.

— Je ne peux pas ce soir, j'ai rendez-vous.

— T'as rendez-vous ? reprit-elle, soupçonneuse.

— Oui, j'ai rendez-vous avec un ami.

— Quel ami ?

— Un ami, un ami de longue date.

Elle me regarda de biais avec une expression qui ne pouvait tromper personne.

— Ton ami, il aurait pas un beau cul et des seins par hasard ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Ce n'était pas une blague, la Monique était en train de me faire une vraie crise de jalousie.

— Je veux te présenter à mon amie, j'y tiens absolument.

— Pour quoi faire ?

— Pour qu'elle te voie.

— Pas envie.

— J'y tiens absolument, c'est une très bonne amie. Je veux qu'elle te voie, je veux que mes amies te voient.

— Je suis pas de ces gens qu'on montre dans les foires.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— J'ai fait tout l'après-midi comme tu voulais, ce soir je fais comme je veux.

— Tu n'as pas voulu te faire couper les cheveux !

— J'ai fait un brushing !

— C'est pas pareil, dit-elle en prenant une mine de victime.

Alors elle attaqua dans le mélo :

— Voilà ce qui arrive quand on est trop bon, ça vous retombe toujours sur le nez.

Elle m'observait en coin, soupesant les conséquences de ses paroles, mais je restai impassible.

— On essaie de vous sortir de la merde et c'est encore normal. Rien en retour, c'est dégueulasse !

L'envie de lui claquer le beignet me monta à l'esprit, néanmoins l'idée de passer la nuit dehors m'amena à plus de diplomatie. J'avais besoin de quelques jours pour me retaper, et puis Gillou n'était peut-être pas près de réapparaître.

— Et si je viens, on va rester longtemps ?

— Mais non, chéri, une heure tout au plus.

— Très bien, mais c'est vraiment pour te faire plaisir.

En deux secondes je l'avais reconquise. Elle me sauta au cou et m'embrassa sur la bouche avec une force inouïe.

Les passants nous regardaient en riant, ils semblaient me plaindre.

— Je savais bien que tu viendrais. Maintenant tu ne peux plus me laisser, chéri, et je ne suis plus la même depuis hier, toi non plus tu n'es plus le même, tu n'es plus un chat de gouttière, tu comprends, chéri ? Ton ami tu le verras plus tard ou un autre jour, aujourd'hui ce qui compte c'est nous, chéri, rien que nous.

Je l'ai observée un moment ; ses yeux brillaient de satisfaction, c'est là que j'ai compris avec certitude que Monique était vraiment dingue.

Nous étions au beau milieu du trottoir, les gens nous

contournaient comme un obstacle. Pendant un instant j'ai eu envie de lui dire ma façon de penser, elle n'aurait pas été déçue du voyage, j'avais envie de me tirer, je ne voulais plus voir sa bobine de pâte à pain, je ne voulais plus qu'elle me touche, j'avais envie de lui soutirer son fric et de partir en courant, voilà ce dont j'avais envie, je ne l'ai pas fait, quelque chose me disait de rester tranquille, alors je n'ai pas bougé, je suis resté collé à elle.

La femme qui nous accueillit au 16 de la rue de l'Odéon était très belle, genre blonde pulpeuse. Monique me présenta comme étant son neveu, ce qui sembla la réjouir ; elle s'appelait Michèle, elle me considéra quelques instants de ses jolis yeux pâles, avant de nous inviter d'un geste à entrer dans un salon plus beau encore que celui de Monique ; elle nous indiqua un immense divan noir et sortit de la pièce pour revenir avec un grand plateau de rafraîchissements.

— Tenez, servez-vous, j'amène le reste.

— Tu ne veux pas que je t'aide ? demanda Monique.

— Non, tu es gentille, sers les boissons, je reviens.

Elle sortit de nouveau de la pièce.

— Tu bois quoi, chéri ? dit Monique.

J'hésitais, il y avait du martini, du scotch, du coca et du jus d'orange.

— Je veux bien un whisky-coca.

Monique me versa beaucoup de coca et très peu de whisky. J'ai fait :

— Encore.

Elle a fait signe de la tête que non.

— Tu en as assez, nous ne sommes pas venus ici pour nous soûler.

Je la regardais en biais, c'est que cette gonzesse commençait singulièrement à me gonfler.

Michèle apporta des petits gâteaux et des cacahuètes. Elle s'assit en face de nous dans un fauteuil en cuir.

— Allez-y, servez-vous, dit-elle en me souriant.

Je ne me fis pas prier et, après lui avoir rendu son sourire, je plongeai ma main dans l'assiette remplie de petits gâteaux au beurre.

Enfoncé dans le canapé, la tête légèrement renversée en arrière, je méditais sur ce qu'était devenue ma vie depuis deux jours. Les femmes parlaient sans interruption, je me faisais l'effet d'un moineau dans une couvée de pies. Petit à petit mon attention se porta irrésistiblement vers les gâteaux. Michèle de temps à autre me jetait un regard intéressé, elle était belle, avec dans les yeux quelque chose d'intrigant. Machinalement les gâteaux défilèrent entre mes doigts à un rythme soutenu, en un temps record l'assiette fut vidée. J'avais tout dévoré. Quand les femmes voudraient se servir, elles ne rencontreraient que le vide ; cette image fit monter en moi une grande gêne, qu'est-ce que la belle Michèle allait penser de moi, sans compter que Monique ne manquerait pas de me faire une réflexion. J'allais encore vivre une grande humiliation.

J'ai fixé l'assiette et je me suis concentré, je me suis dit : « Rien n'est perdu, mon gars, tu vas fermer les yeux et quand tu les rouvriras l'assiette sera pleine de nouveau. » J'ai fermé les yeux et j'ai fait le voyage dans ma tête jusque dans la cuisine, j'ai ouvert un placard rempli de paquets de gâteaux, j'en ai pris un et je suis revenu par le même chemin, j'ai vidé le contenu du paquet dans l'assiette, ni vu ni connu. Ensuite je me suis reposé quelques

secondes et, quand j'ai rouvert les yeux, l'assiette était toujours vide. J'étais désespéré, il me restait la solution de sauter du divan et de partir en courant sans me retourner.

— Les gâteaux étaient bons, mon petit chat ? me demanda Michèle.

— Tu as tout mangé ? continua Monique.

Une honte affreuse m'envahit, je ne pouvais plus parler, j'étais pris à la gorge, la main dans le sac, à ce moment-là j'aurais voulu être une mouche, mieux, un œuf de mouche, pour qu'on ne me voie plus.

— Aucune importance, j'en ai plein le placard, a dit Michèle, on ne manque pas de nourriture dans cette maison. A peine fut-elle sortie de la pièce que Monique me jeta un regard de réprimande.

— Il va falloir que je fasse ton éducation, dit-elle, ça ne se fait pas ce genre de blague, nous sommes chez une très grande amie à moi, ici, d'accord ? Alors essaie de bien te tenir.

Difficile de ne pas penser qu'à soi quand personne n'a jamais songé à vous. « Pauvre idiot », j'ai pensé, qu'est-ce qu'elle connaissait de ma vie, la Monique ? Je la dévisageai sans rien dire, en étant sûr néanmoins, que je n'allais pas tarder à lui tirer ma révérence.

Michèle reparut dans la pièce avec deux assiettes pleines de ces fameux petits gâteaux au beurre.

— Voilà ! dit-elle en les posant sur la table, si tu en veux d'autres, tu n'as qu'à me demander.

Non seulement je n'en voulais pas d'autres, mais ces assiettes je n'allais pas y toucher, pour que la Monique me fasse encore des reproches, non merci !

Je fis signe à Michèle que j'en avais assez et je m'enfonçai dans le canapé de façon à m'éloigner de la table.

Après quelques instants, alors que les femmes avaient repris leur conversation sans le moindre temps mort, une formidable envie de pisser me saisit, conséquence logique de l'humiliation que je venais de subir ; embarrassé, je me levai. Les beaux yeux de chat de Michèle se posèrent sur moi :

— Est-ce que tu as besoin de quelque chose ?

Monique me regardait sévèrement.

— Je voudrais aller aux toilettes.

— Mes toilettes sont en travaux, je vais l'accompagner jusqu'au studio, dit-elle à Monique, pendant ce temps, j'aimerais que tu nous fasses une tasse de thé, chérie.

Monique acquiesça et la femme m'entraîna dans la cage d'escalier après avoir décroché une clef pendue au mur de l'entrée. Dans l'escalier, des enfants se crachaient dessus en faisant un barouf du tonnerre. Trois étages plus haut, Michèle ouvrit une porte et me fit entrer dans un petit studio décoré à la mode asiatique :

— C'est le studio d'une amie qui s'est absentée quelques mois, voilà, les toilettes sont là. Ici c'est la salle de bains, dit-elle en ouvrant une autre porte et en me tendant la clef.

— Referme bien derrière toi, chéri.

— Vous en faites pas.

Elle sortit de la salle de bains en fermant la porte ; alors que j'allais en faire autant pour me rendre aux toilettes, elle réapparut devant moi, elle ne bougeait pas, un sourire se dessinait sur ses lèvres, elle me fixait.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Allez-y, j'ai fait, intrigué.

— Tu n'es pas le neveu de Monique, n'est-ce pas ?

— Non.

— La petite cachottière !

Il y eut un silence et on entendit le bruit d'une évacuation d'eau dans un conduit.

— On t'a déjà dit que tu étais joli garçon ?

Je sentis mes joues rougir de gêne, je ne pouvais pas les en empêcher. J'ai pensé : « C'est-y que tu serais devenu un tombeur de femmes ou quoi ? Qu'est-ce qu'y t'arrive, Gérard ? Peut-être que t'es devenu beau et intelligent d'un seul coup ! »

— Oui, ça m'est arrivé, j'ai répondu, surtout quand j'étais petit.

Je venais de dire une aberration, une vraie connerie, c'était sorti comme ça, pourquoi « quand j'étais petit ». Depuis que j'étais grand aussi on me l'avait dit, rarement peut-être, mais on me l'avait déjà dit. Je m'en voulais, elle se mit à sourire, je sentais son souffle sur mes lèvres et son léger parfum me remontait dans les narines, j'avais envie de la toucher, elle aussi. On se regarda quelques instants sans bouger, avec le désir réciproque de passer à l'action, c'était très fort, elle dit :

— J'ai envie de quelque chose.

— Ah ? j'ai fait d'un air innocent.

Elle n'était pas la seule à vouloir quelque chose, et je savais ce dont elle avait envie, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, mais elle ne bougeait pas. A un moment j'ai pensé qu'elle hésitait à cause de mon jeune âge, c'était con comme prétexte. Qu'est-ce qu'elle attendait pour me prendre dans ses bras et pour m'embrasser,

fallait peut-être que je me mette à genoux ? N'y tenant plus, ma main se posa sur sa robe comme un insecte sur une fleur, mes doigts butinaient ses seins avec délicatesse, un sourire de bonheur se dessina sur ses lèvres, je la sentais heureuse, elle ferma les yeux comme pour s'abandonner un peu plus. Cette fois je la tenais tout entière, elle devenait ma proie, je léchai doucement son sourire et la serrai très fort contre moi, elle était prête à succomber. Je pris une voix très sûre et lui demandai :

— De quoi as-tu envie, chérie ?

Elle me jeta un sourire amusé, je le lui rendis, je me sentais fort, je l'avais d'abord crainte, sa beauté et sa maturité m'en avaient imposé, et maintenant je la sentais à ma merci. Je lui caressai tout le corps, je lui léchai le visage, le cou, les oreilles, j'avais vu ça un jour dans un film d'amour, mais ce qui me bottait le plus c'était de l'avoir domptée, ça, ça me plaisait plus que tout, elle, une femme, une vraie femme, pas une gamine, et belle avec ça, pas comme cette espèce de hamster acariâtre de Monique, oui, elle était à moi, elle n'allait pas tarder à manger dans ma main, c'était écrit. N'y tenant plus, je la déshabillai avec vigueur, je mangeai ses seins et mordis leurs petits bouts durs comme la vie, après quoi, d'elle-même, comme une enfant docile, elle se mit à genoux et se frotta contre mes jeans, les moments qui suivirent furent une véritable apothéose. J'avais oublié mon envie de pisser. Quand je redescendis à l'appartement, les femmes ne me remarquèrent même pas. Michèle avait laissé la porte ouverte et je la refermai derrière moi avant de revenir m'asseoir sur le canapé. Elles bavassaient de plus belle. J'étais encore tout retourné par ce qui venait de se passer,

par l'audace que Michèle m'avait inspirée ; elle ne me jeta pas le moindre regard. Je sentais encore sa langue sur mon corps, une langue sensuelle et câline à tête chercheuse qui ne s'activait plus, pour le moment, qu'à prononcer des banalités. Monique, qui me jeta un regard languoureux ponctué d'un clin d'œil, me parut subitement aussi insignifiante que la tasse de thé qu'elle portait à sa bouche.

Michèle ne fit plus attention à moi de toute la visite, et je le ressentis comme un grand malheur. Au moment de partir, elle me serra la main avec une telle indifférence que je faillis en tomber raide. Oui, celui qui tombait quand on claquait des doigts n'était pas celui que j'avais d'abord cru. La vérité, c'est qu'à cet instant précis, moi, Gérard Deletoile, je devenais sa chose.

La fin de soirée culbuta dans la morosité, il me semblait que les circonstances de l'après-midi venaient de m'amputer d'un membre. Monique essaya bien de me faire rire, elle me raconta des histoires, me montra son album de photos de vacances, ouvrit un beau buffet XVI^e pour en sortir une collection impressionnante de montres d'hommes de diverses qualités, trente-huit au total, elle m'avoua d'un air ravi que ces objets étaient le fruit de vingt années d'amour, chacune de ces montres avait appartenu à un de ses amants, chacune d'elle marquait l'heure ou la date ou l'heure et la date de chaque rupture. Pour ma part, je n'avais pas de montre et, n'étant pas d'une espèce si rare, je ne devais certainement pas être le trente-neuvième lascar à avoir hanté son lit, sans compter les types qui avaient préféré récupérer leur bien. En fait, je m'en foutais complètement. J'écoutais ses salades en mastiquant un pâté landais qu'elle venait de servir, elle me trouva morose, me le dit, je fis l'étonné, et elle enchaîna des blagues à quatre balles qui n'auraient pas fait sourire le plus gai des pochards. Pour tout dire, elle me broutait. J'étais fatigué de la voir et de la sentir à mes côtés, j'ai bien pensé la jeter dehors à un moment mais c'était compliqué. J'étais quand même chez elle. Je me suis dit : « Tire-toi Gérard ! Va retrouver ta bien-aimée et laisse ce laideron à ses montres et à ses blagues idiotes, vas-y, remue un peu ton cul ! » Mais y avait rien à faire, je pouvais toujours me sermonner, je n'arrivais pas à sou-

lever ma carcasse, et puis l'indifférence avec laquelle Michèle m'avait quitté me bloquait. « Certainement qu'elle n'a pas envie de te revoir de sitôt, mon bonhomme, elle s'est laissée aller à une petite gâterie sans conséquence, c'est tout, sans lendemain, sans se douter une seconde que le jeune homme allait pleurer sa mère. Voilà où on en est. » Monique me parlait toujours, mais ses mots, même lorsqu'ils me parvenaient, n'avaient plus le moindre sens ; irrémédiablement, je pensais à Michèle, à cette bouche butinant sur ma peau comme un papillon d'avril sur un coquelicot de mai. Monique comprit tard dans la soirée que je ne l'aimais pas et que je ne l'aimerais jamais.

- On a tout pour être heureux, dit-elle.
- Sauf le principal, j'ai fait d'un air las.
- Ne parle pas comme ça, tu n'as pas le droit.
- J'ai le droit de m'exprimer, il me semble.
- Peut-être, mais tu n'as pas le droit de partir, de me laisser comme ça toute seule.
- Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je n'aurais pas le droit de mettre les bouts ? Tu peux me le dire ?
- Parce que je t'aime, voilà pourquoi !
- Moi je ne t'aime pas !
- Qu'est-ce que tu en sais ? dit-elle, désespérée.
- On ne tire pas du vin d'une bouteille vide.
- Ne dis pas n'importe quoi, chéri, tu es bien avec moi.
- Je m'ennuie avec toi.
- Ce n'est pas vrai, et je ne te suis pas indifférente, avoue-le !
- Pour te dire la vérité, tu ne m'inspires rien.
- Tu mens ! C'est faux. Dis-moi que c'est faux.

— Oui, je mens, c'est vrai.
— Tu vois bien ! Dis-le encore.
— C'est vrai, je suis un menteur, un pauvre petit menteur.
— Dis-moi que tu m'aimes !
— Tu m'inspires quelque chose.
— Dis-moi que tu m'aimes, dis-le-moi !
— Une saucisse pur porc, voilà ce que tu m'inspires.
— Salaud, c'est pas vrai, tu n'es qu'un salaud, un pauvre petit menteur !
Elle me tapait sur la poitrine avec ses poings crispés.
— Tu n'as pas le droit après tout ce que j'ai fait pour toi, tu n'as pas le droit de me laisser tomber comme un vieux Kleenex.
C'était vrai qu'elle avait fait des choses pour moi. Mais aujourd'hui je m'en battais la rondelle.
— J'ai le droit de savoir pourquoi tu ne m'aimes plus !
reprit-elle avec rage.
— D'accord, je vais te le dire, je vais te dire pourquoi je ne t'aime plus, je ne t'aime plus parce que je ne t'ai jamais aimée, voilà pourquoi, ça, c'est déjà la raison essentielle.
— Menteur ! cria-t-elle avec véhémence, salaud !
— Reste assise, s'il te plaît !
— Justement, ça ne me plaît pas ! Pourquoi est-ce que tu ne m'aimes pas ? Je veux savoir !
— Tu ne fais pas bien la cuisine.
— C'est pas vrai, je suis bonne cuisinière, très bonne cuisinière ! C'est pas une bonne raison, trouve autre chose !
— Tu as toujours les mains moites et je n'aime pas ça.
— Menteur ! petit dégueulasse !

— Je ne mens pas, et puis il y a autre chose.
— Qu'est-ce qu'il y a ? Vas-y, te gêne pas, surtout !
— Je n'aime pas ton odeur.
— Quoi ?
— Cette odeur que tu as, cette odeur de beurre rance qui te court après comme un enfant après sa mère, je n'aime pas ça, et j'aime encore moins le parfum que tu mets par-dessus.
— Petit con ! Je dois sentir moins mauvais que toi, en tout cas !
— A mon âge on sent le lait, le bon lait frais.
— L'arnaque, oui ! Tu sens l'arnaque, voilà ce que tu sens !
Elle marchait sans s'arrêter, elle était hors d'elle.
— Tu es un petit minable, voilà ce que tu es ! Une minable petite frappe, ça m'apprendra à rendre service !
Elle se retourna vers moi.
— C'est tout ? Les compliments sont terminés ? Il n'y aurait pas d'autres choses qui pourraient te gêner, des fois, hein ? Cherche bien, cherche bien au fond de ta méchanceté.
— Oui, il y a autre chose qui me gêne.
— Tu m'étonnes ! dit-elle, agacée. J'écoute, allons-y !
— Et ça c'est la chose la plus ennuyeuse de toutes C'est que, lorsque je suis avec toi, il me vient chaque fois la même envie.
— Quelle envie ? demanda-t-elle, impatiente.
— Celle d'être dans les bras de quelqu'un d'autre, et ça, c'est très embêtant.
Elle pleura toute la nuit et le lendemain matin je pris mes cliques et mes claques, qui en fait se résumaient à rien, je

lui dis adieu sur le pas de la porte et ses jérémiades se
noyèrent dans la rumeur de la rue.

Je suis allé voir jusqu'au Bouquet si des fois je n'apercevais pas Gillou. Mme Ivette avait rouvert. Une porte toute neuve accueillait les gens, j'ai commandé un café à Fernando en lui demandant s'il avait vu Gillou, tout en souriant il me fit signe de la tête que non.

— Et on n'est pas pressés de le voir, renchérit Mme Ivette. J'ai rien contre lui, mais j'aimerais bien pouvoir faire un peu de recette avant qu'il me recasse tout ! Je ne suis pas pressée de recommencer les travaux.

Fernando riait franchement.

— Je comprends bien, madame Ivette, mais c'était pas sa faute.

— Non, c'était la mienne, après tout c'est vrai, j'aurai dû ouvrir un bistro ailleurs, aussi, qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Y a plein de bistros formidables sur tout le territoire et moi comme une andouille je prends celui-ci. Je suis vraiment pas maligne ! Pas vrai, Fernando ?

— Je vous l'ai toujours dit, répliqua-t-il.

Malgré les piques, l'humeur était au beau fixe, j'ai fini mon café tout en pensant à Michèle, elle n'avait pas quitté mon esprit depuis la veille et l'envie d'aller faire un petit tour du côté de la rue de l'Odéon me démangeait.

— Si tu vois Gillou, dis-lui de te donner une heure et un endroit où je peux le voir ces jours-ci, je repasserai.

Fernando acquiesça, je sortis de ma poche une liasse de billets trouvés dans l'armoire à pharmacie de Monique et payai mon café. Quelques instants plus tard je quittais le

bar, non sans avoir salué Mme Ivette avec cérémonie.

Mes jambes me menèrent tout naturellement vers la rue de l'Odéon. Arrivé sur place, hésitant, je fis les cent pas en essayant de mettre au point mon scénario. Je me suis arrêté devant un marchand de bouquins.

J'allais revoir Michèle et ça me foutait l'estomac de travers. Qu'est-ce que j'allais lui dire quand je l'aurais en face de moi ? Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir lui raconter ? J'ai fixé une grande pendule à l'intérieur de la boutique. J'étais tellement absorbé que je ne voyais pas l'heure. Probable qu'elle allait m'envoyer balader. « Et d'abord qu'est-ce qu'une belle fille comme ça, intelligente et tout, pourrait bien faire d'une cloche comme toi, hein ? Tu ne t'étais pas posé la question sous cet angle, pas vrai ? Franchement, tu n'aurais pas plutôt intérêt à te barrer en courant ? — Qui ne tente rien n'a rien. — C'est vrai, mon bonhomme, vas-y, fais de l'esprit ! »

J'ai détaché mes yeux de la pendule, qui indiquait dix heures cinquante-cinq, et je suis entré sous le porche d'un pas décidé. Au moment où je l'ai entendue actionner le verrou de la porte, j'ai eu l'impression que mon cœur se tirait de ma poitrine. Pendant un dixième de seconde, j'ai vraiment cru que j'allais redescendre en courant. La porte s'est ouverte et Michèle est apparue, vêtue d'une chemise de nuit à moitié transparente. Elle m'a dévisagé quelques secondes, comme on regarde quelqu'un que l'on voit pour la première fois, et elle a dit :

— Qui êtes-vous ?

A ces mots, je me suis retenu pour ne pas tomber à la renverse, j'étais consterné.

— Je suis Gérard, j'ai fait d'un ton ému.

Elle a continué de me dévisager pendant de longues secondes, rien ne sortait de sa bouche, l'embarras de la situation faisait monter en moi une espèce de colère, j'ai failli lui dire : « Mais si, rappelle-toi, c'est moi, Gérard, le type qui t'a sautée hier après-midi, dans la salle de bains, tu ne te rappelles plus ? »

— Vas-y, entre, dit-elle enfin d'un ton peu inspiré.

J'entrai d'un pas hésitant, je me faisais l'effet d'avoir des fringues trop petites pour moi tellement j'étais mal à l'aise. La pièce était sombre, elle referma la porte derrière moi, elle ouvrit les rideaux et la lumière du jour éclaira le désordre. On avait fait la fête et la soirée avait dû être rude. Y avait un bordel monstre.

— Ça te dirait, un thé ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Un peu embarrassé de la prendre au saut du lit, j'ai fait :

— Si ça dérange pas, je veux bien.

— Assieds-toi, je reviens tout de suite.

Le divan avait l'air d'avoir subi un bombardement en règle, tout se mêlait, vêtements, petits fours, bouteilles vides, etc. A peine je m'étais assis qu'un type d'une trentaine d'années, tiré à quatre épingles, sortit d'une pièce et se dirigea vers moi.

— Bonjour, dit-il en me tendant la main, je suis Dick.

— Gérard, j'ai répondu en lui serrant la pince machinalement.

Le type me souriait, à ce moment Michèle reparut, il l'embrassa dans le cou, me fit un salut de la main et sortit de l'appartement comme un général triomphant. Michèle reprit la direction de la cuisine en disant :

— Fort, le thé ?

— Oui, j’ai fait.

C’était qui, ce type qui venait de passer comme un cyclone ? Il l’avait embrassée, je n’avais pas rêvé ! De quel droit ? A peine arrivé, j’étais déjà soûlé de coups, K.-O. debout, assis pour être plus précis. Horreur, l’endroit était déjà squatté ! Sonné, je m’enfonçai dans le divan comme un type à qui le speaker de la télévision vient d’annoncer la pulvérisation de la planète dans un délai maximum de quarante-huit secondes. Michèle réapparut avec le thé, elle posa le plateau à mes pieds, sur une petite table basse, avant de s’asseoir à côté de moi. Elle servit le thé. J’étais venu en conquistador et j’allais repartir la queue entre les jambes. Ratatiné comme une crêpe qui vient de se prendre un immeuble sur la tronche, j’étais désespéré. Michèle, elle, subitement radieuse comme une perle de culture, demanda :

— Tu es venu pourquoi, au juste ?

N’ayant plus rien à perdre, je le lui avouai :

— Pour vivre avec toi.

— Sans blague ? dit-elle en me regardant vivement.

— J’ai quitté Monique ce matin et j’espérais pouvoir m’installer ici, voilà, c’est tout.

— Rien que ça ! fit-elle en riant.

— Oui, rien que ça ! j’ai répondu, légèrement agacé.

— Moi aussi j’ai quitté le type que tu as vu tout à l’heure. Je restai interdit quelques secondes.

— Ah ! j’ai fait, à le voir on aurait du mal à le croire.

— C’est parce qu’il ne le sait pas encore, me confia-t-elle, moi aussi je t’attendais, pas si tôt, mais je t’attendais.

La pilule était grosse à avaler, trop grosse peut-être, mais

je l'avalai de bonne grâce. Nous nous sommes observés quelques secondes sans rien dire, au bout d'un moment j'étais tellement gêné que j'ai attrapé ma tasse sans avoir pris la peine d'y mettre du sucre et j'ai fourré d'un coup tout le thé fumant dans ma bouche. Là, j'ai ressenti une brûlure atroce ; n'y tenant plus, et avant que mes yeux ne sortent de leurs orbites, j'ai tout recraché sur la moquette. En moins d'une seconde, la honte et la douleur envahirent tout à fait la petite chose que j'étais devenue. Je ne savais plus où me foutre, j'étais partagé entre l'envie de me sauver comme un voleur et celle de nettoyer la moquette à coups de langue. Michèle, affolée, comprit à retardement ce qui s'était passé, elle se précipita sur moi.

— Ça va, j'ai fait.

— Tu t'es brûlé très fort, dit-elle en voulant m'examiner.

— Non, c'est passé.

Ce n'était pas vrai, mais ça devenait beaucoup plus supportable. J'ai continué d'un air embarrassé :

— Ça m'ennuie pour la moquette.

— T'en fais pas pour la moquette, elle en a vu d'autres.

Quel fou tu fais ! ajouta-t-elle en éclatant de rire.

Je l'ai fixée pendant quelques secondes et, pour ne pas avoir l'air d'un demeuré, je me suis mis à rire aussi.

Nous avons ri plusieurs minutes, jusqu'au moment où elle est venue se coller contre moi ; là, nous nous sommes allongés sur la moquette et la journée puis la nuit furent de tous les feux du diable.

Seule la bonne, avec ses clefs, put entrer chez Michèle pour déposer les provisions dans la cuisine. Nous sommes restés enfermés trois jours et trois nuits, sans répondre au téléphone ni à la sonnette de la porte. On baisait, on mangeait, on se lavait, on baisait, on dormait, etc. Le deuxième jour, je crois, j'ai trouvé dans un tiroir la photo d'un garçon de quatorze ou quinze ans, avec au dos une date et le même prénom que le mien. J'ai demandé à Michèle qui c'était, elle n'a pas voulu me le dire, elle semblait émue, je n'ai pas insisté, ensuite elle est allée mettre la photo dans un autre endroit, hors de ma vue. J'avoue que son comportement m'a intrigué, c'était peut-être son fils ou son frère, mais j'ai pris le parti de respecter sa volonté et de ne pas en reparler.

Le quatrième jour, rétamé, je proposai un break que Michèle m'accorda. Elle prépara un repas de titans, pendant ce temps je me pris un bon et long bain moussant, le premier que j'appréciais réellement de ma vie. Après le repas, Michèle mit en marche la bande du répondeur téléphonique. Une vingtaine de messages au total. Monique avait appelé plusieurs fois, Dick aussi, et, au fur et à mesure que les messages défilaient, les voix se faisaient de plus en plus interrogatives, voire inquiètes sur le silence de Michèle.

Monique se confessait à mon sujet et expliquait à Michèle comment elle m'avait rencontré, l'amour qu'elle me portait, et regrettait de lui avoir caché la vérité. Dick,

l'homme entrevu trois jours auparavant, se désespérait également de ne pas avoir de nouvelles. Puis encore la voix de Monique, et, au fil des messages, de plus en plus soupçonneuse. Le dernier donnait à peu près ceci :
— C'est encore Monique (silence), je me demande bien pourquoi tu ne me rappelles pas (silence). Appelle-moi, je voudrais vraiment savoir si tu as vu Gérard ces derniers jours, c'est très important pour moi (silence). Si tu le vois, dis-lui de me rappeler d'urgence, c'est important (silence). Allô !... Ça va te paraître idiot, mais la fois où je suis venue te voir avec lui il m'a semblé qu'il s'était passé quelque chose entre vous, il te regardait d'une drôle de manière, sur le coup je n'ai pas fait attention et maintenant plus j'y pense et plus je me dis que... J'espère de tout cœur me tromper, chérie, j'espère que tu ne m'en voudrais pas de te parler comme ça, mais... je ne vais pas bien (silence, reniflements), si jamais tu l'as revu et qu'il s'est passé quelque chose entre vous, j'espère que tu me le diras (silence). Si tu es là, Gérard, réponds (léger silence), il faut que tu reviennes (silence), tu m'entends ? (Silence et pleurs.) Tu ne peux pas me faire ça, je t'aime, je te jure que c'est la première fois de ma vie, Gérard (silence), Gérard (pleurs), mais vous allez répondre à la fin !

Le message s'arrêtait là, j'étais ému et gêné à la fois. Puis j'ai regardé Michèle et nous n'avons pas pu nous empêcher d'éclater de rire. Sur la bande, après une cousine de Michèle, c'était de nouveau Dick qui parlait, il était plus bref mais ne se portait guère mieux que Monique. Michèle choisit de ne pas écouter le reste des messages. Quelques instants plus tard je marchais dans la rue, les

clefs de Michèle dans une poche et les billets de banque
de Monique dans l'autre.

J'ai descendu la rue de l'Odéon, tourné à gauche dans le boulevard Saint-Germain et me suis engouffré dans la rue du Four. Arrivé au Bouquet, je me suis assis à une table, pour l'heure il n'y avait pas grand monde. Fernando est venu me demander ce que je voulais boire, je n'avais pas très soif, j'ai néanmoins commandé un demi.

— Toujours pas de Gillou ?

— Il vient de sortir, a dit Fernando.

— Il était là tout à l'heure ? j'ai fait avec une joie non feinte.

Fernando me dévisagea de son air des mauvais jours.

— Il était là y a cinq minutes.

— Il a pas dit s'il revenait ?

— J'ai pas que ça à faire que de lui demander s'il revient, d'ailleurs, en général, il revient toujours, dit-il en s'éloignant.

Fernando, retourné derrière le bar, se fit engueuler comme du poisson pourri.

— T'es vraiment un tordu, le torero !

— Dites pas ça, madame Ivette, moi je reste poli avec vous, alors parlez pas comme ça s'il vous plaît.

— Qui c'est qui va le payer ce verre, hein ?

Fernando venait d'oublier d'encaisser la consommation d'un client de passage.

— Tu crois que je tiens un bistro pour inviter tout le monde ou quoi ?

— Pas aujourd'hui, m'dame Ivette, j'suis pas d'humeur.

— Je travaille pas pour les bonnes œuvres, Fernando, faudra que tu te mettes ça dans la tête.

— Je vais vous le payer votre verre, si ça peut vous faire plaisir, vous aurez qu'à le retenir sur ma fiche de paie.

— C'est ce que je vais faire, dit-elle en sortant un livre de comptes.

Fernando m'apporta le demi en marmonnant des mots incompréhensibles, des gouttes de sueur lui coulaient sur les tempes et le front, il avait l'air furax ; pendant ce temps, Mme Ivette continuait de grogner, pour le principe à ce qu'elle disait, on aurait dit un vieux fauve, une vieille lionne grincheuse. Alors que je bayais aux corneilles en buvant mon demi à petites gorgées, j'entendis un « salaud ! » très appuyé et qu'il me sembla reconnaître : c'était Gillou. Son entrée théâtrale avait fait cesser les hostilités entre Fernando et Mme Ivette. Je me levai, Gillou se jeta à mon cou et nous fîmes quelques pas de danse en nous embrassant comme si nous ne nous étions pas vus depuis des années. On sautait en l'air en riant, on poussait des cris de joie sous les yeux ahuris de la galerie, même sur le trottoir les gens s'arrêtaient pour nous voir à travers les vitres, on faisait le spectacle. Au bout d'un moment, Mme Ivette s'est approchée pour nous calmer.

— Doucement ! J'ai pas envie qu'on me refasse des dégâts, c'est pas un cirque ici, asseyez-vous, ça sera mieux pour tout le monde.

Pour ne pas la contrarier, nous nous sommes assis et Gillou a commandé deux bières avant de me raconter son séjour à Amiens. En fait, il semblait ne pas encore en être revenu ; à l'en croire, jamais une histoire aussi extrava-

gante ne lui était arrivée. Il venait de vivre quarante-huit heures comme otage au fond d'un cabanon. Puis il s'adressa aussi à Mme Ivette et à Fernando pour avoir un plus vaste public.

— Vous vous rendez compte, je viens d'être kidnappé !

Mme Ivette jeta un regard vers nous et dit :

— Ah oui ? Ils ne vous ont pas supporté bien longtemps à ce que je vois !

— Je vous jure que c'est vrai, deux jours que ça a duré !

— Dommage qu'ils ne vous aient pas gardé quelques mois, ça nous aurait fait des vacances.

Fernando s'était mis à rire.

— C'est pas gentil de me dire ça, madame Ivette, moi qui vous laisse tant d'argent !

Cette fois, c'est elle qui s'esclaffa.

— Parlons-en de ce que vous me laissez ! Des travaux sur les reins, voilà ce que vous me laissez ! Vous avez beaucoup de chance de tomber sur moi, pas vrai Fernando ?

Fernando acquiesça vaguement et, alors que Mme Ivette allait ajouter quelque chose, des clients entrèrent dans l'établissement et la discussion s'arrêta là.

Gillou me raconta dans le détail son enlèvement. En fait, après avoir loupé l'occasion de descendre de la camionnette comme je l'avais fait, il avait encore roulé cinq bonnes minutes avant d'arriver au beau milieu d'un chantier ; là, le type du bahut, qui l'avait vu sortir, le ceintura avec l'aide de deux ouvriers portugais, ils lui posèrent des questions : « Qu'est-ce que vous foutiez là-dedans ? » etc. Et Gillou avait répondu, toujours selon ses dires : « Je cherchais des champignons ! »

A ces mots, ils l'avaient frappé avant de l'enfermer dans un cabanon pour lui donner une leçon. Il y était resté deux jours, pieds et poings liés, nourri de force par un de ses kidnappeurs, et ce n'est qu'à la fin du deuxième jour, grâce à une faute d'inattention de son geôlier, qu'il avait réussi à se sauver ; il me montra les marques encore apparentes sur ses poignets et, à en croire les croûtes séchées sur les côtés, Gillou devait dire la vérité. Après quoi il avait traîné le reste du temps dans la région avant de rentrer sur Paris.

— En général ça se fait pas de kidnapper les gens ! a dit Fernando qui avait écouté dans mon dos. Pourquoi tu préviens pas la police ?

— Parce que je préfère encore ces gens-là aux flics, a répondu Gillou.

Quand Fernando est reparti vers le bar, à mon tour j'ai raconté à Gillou mes aventures depuis ce fameux jour à Amiens, ma rencontre avec Germaine, le retour à Paris, mon histoire avec Monique et maintenant avec Michèle. On a parlé comme ça jusqu'au soir, on a bu aussi, beaucoup. Vers sept heures, nous sommes sortis du Bouquet ivres comme des Polonais, surtout moi ! J'avais envie de gerber, j'étais vaseux, nous avons marché un peu et le froid m'a saisi, je me suis senti mieux. Gillou n'avait pas de veste mais ne semblait pas trop en souffrir, un gros pull en laine lui tombait sur les reins, sur les côtés sa chemise dépassait. Les gens que l'on croisait étaient couverts comme des ours, le ciel tournait à la neige, la nuit s'annonçait froide.

— Tu cailles pas, comme ça ? je lui ai demandé.

— Ça pourrait être pire, dit-il, les mains dans les poches

et la tête dans les épaules.

— Pourquoi t'as pas de veste ?

— On me l'a tirée.

J'esquissai un sourire.

— J'ai dormi dans un immeuble cette nuit et au matin j'avais plus de veste, j'en avais fait un oreiller et en me réveillant j'avais plus d'oreiller.

— T'as rien senti ? j'ai fait d'un ton amusé.

— Rien.

Les trottoirs, à l'approche des fêtes de fin d'année, grouillaient de monde. Les boutiques illuminées étalaient leurs camelotes chics, pendant ce temps Gillou tremblait de plus en plus. Après avoir fait le tour des bagnoles du quartier à la recherche d'un manteau, je proposai à Gillou de lui en acheter un avec le pognon que j'avais emprunté à Monique.

— T'es pas cinglé ? Fous pas ton fric là-dedans !

Il avait horreur d'acheter, non pas par radinerie, mais par principe. C'était plus fort que lui, et c'était une chance d'avoir horreur d'acheter, surtout quand t'avais jamais une tune dans la poche, moi les principes je m'en taponnais le coquillard. Quand j'avais du pognon je m'en servais et quand j'en avais pas je me servais quand même, ça c'était ma devise. J'ai bien tenté de le traîner dans une boutique, en vain. Nous avons fait le tour du quartier et nous nous sommes retrouvés tout naturellement au Bouquet.

Je suis rentré chez Michèle vers les trois heures du matin. J'avais laissé Gillou au Bouquet avec Suze-Cassis, une fille qu'il n'avait pas vue depuis longtemps et qui avait débarqué déjà bien allumée, une grande bringue à lunettes, plutôt jolie même et visiblement folle de lui. Fatigué, ivre et sachant Gillou à l'abri pour la nuit, j'ai préféré rentrer avant de ne plus savoir mon nom. J'ai mis environ une heure pour arriver rue de l'Odéon. Titubant, n'ayant pas trouvé le bouton de l'ascenseur, je suis monté à quatre pattes. Après un long moment, j'ai réussi tant bien que mal à mettre la clef dans la serrure. Pas le temps de dire ouf que la porte était déjà ouverte. Pourtant il me semblait bien ne pas avoir eu le temps de tourner la clef.

— Qu'est-ce que tu veux ? m'a dit sèchement une grosse femme en chemise de nuit. Tu te crois où, minus, tu crois que c'est des heures pour emmerder le monde ?

Toujours baissé, je la regardais avec étonnement. La tête du monstre braillard était passée dans l'entrebâillement de la porte. C'était qui ce gros phoque postillonnant avec ces yeux de braise ? Et d'abord, qu'est-ce que cette chose faisait chez moi en chemise de nuit à je ne savais quelle heure du matin ? Y avait vraiment des gens qui s'embêtaient pas ! Ses cheveux roux lui tombant sur la figure comme un yorkshire, un énorme yorkshire affamé de steak sanguinolent, elle aboyait :

— D'où est-ce que tu sors ? Je te parle !

Elle avait d'immenses narines avec des poils qui dépas-

saient et un affreux bouton au-dessus du nez. Ce qui me tracassait surtout, c'est qu'elle me tutoyait, est-ce qu'on se connaissait ? Je fermai les yeux quelques secondes et fis un effort pour reprendre mes esprits. J'avais du mal. Je ne savais même plus ce que je faisais là, c'était terrible, voilà que je sortais d'un rêve et que je me réveillais en plein cauchemar, peut-être que cette grosse otarie était ma mère ? C'était ça, c'était peut-être ma mère. J'ai fait : — C'est toi maman ?

Elle m'a lancé un terrible regard noir.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, mon bonhomme ?

Toujours à quatre pattes, je voyais ses mollets de biais, des gros mollets qui auraient eu besoin d'une bonne épilation, et puis brusquement j'ai eu un coup au cœur. Bon Dieu, et si ce monstre était ma femme ? Elle me regardait avec mépris. Je me faisais l'impression de fondre comme une glace au soleil. Elle avait des lèvres épaisses, surtout la supérieure, avec une dent qui sortait sur la droite et lui donnait un air de Dracula fatigué mais toujours avide de chair fraîche.

J'étais saisi de peur, non, pas ça, dis-moi que tu n'es pas ma femme ! Je surveillais sa bouche comme pour lui suggérer de me contredire, de me désavouer, pitié, dis-moi je t'en supplie que je ne suis pas ton petit homme, ô otarie géante de toutes les mers de l'univers !

— Une dernière fois, tu vas me dire qui tu es et ce que tu fous là sur mon paillason comme un clébard !

Pour être franc, à ces mots, j'ai failli lui sauter dans les bras et la couvrir de baisers pour la remercier de n'être pour moi qu'une étrangère. Tous mes souvenirs sont revenus d'un seul coup. J'avais eu une panne de mémoire

et j'avais cauchemardé. Tout ça était fini et maintenant l'éléphant m'apparaissait sympathique. Je lui trouvais une bonne bouille et je me sentais même prêt à lui rendre service. J'ai dit :

— Je voudrais pas vous déranger, madame la comtesse, mais est-ce que je pourrais pas parler à Michèle sans vous déranger ?

— Y a pas de Michèle ici ! Alors maintenant tu vas me foutre le camp et plus vite que ça ou mon mari va t'aider à redescendre les escaliers plus vite que tu les as montés ! Ça m'a échappé :

— Il aurait pas de mal !

La grosse femme m'a claqué la porte au nez, ce qui m'a fait tomber sur le cul. Quelques secondes après, quelqu'un m'a saisi sous les bras pour me relever, c'était Michèle, je m'étais tout simplement trompé d'un étage.

J'avais du mal à me déplier, je soufflais comme un veau, elle me parlait et malgré mes efforts je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle me racontait. A chaque pas, j'avais l'impression de mettre le pied dans un trou, je dégringolais, Michèle me ramassait. Une fois chez elle, elle ferma la porte derrière nous et poussa des cris terribles :

— D'où viens-tu ? Qu'est-ce que c'est que tout ce sang ?

— Quel sang ? j'ai demandé dans une langue qu'il me semblait ne plus connaître.

— Ce sang-là ! Tu as du sang partout !

— Du sang ?

— Oui, du sang, tu es plein de sang ! Il est plein de sang, plein de sang ! Mon Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle était affolée et tournait dans tous les sens comme une girouette. J'ai dit :

— Pourquoi j'aurais du sang ?

J'essayais de me redresser, j'avais un mal fou.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué ? reprit-elle en m'aidant à m'allonger sur le divan.

La chose faite, elle alluma toutes les lumières de l'appartement. Je me sentais lourd comme une enclume, j'avais l'impression à chaque seconde que j'allais traverser le divan et me retrouver au rez-de-chaussée. Michèle retira ma veste, ouvrit ma chemise et poussa un nouveau cri :

— Tu as pris un coup de couteau ma parole !

Elle avait les yeux et la bouche grands ouverts, à la voir ainsi, je croyais être coupé en deux. Je regardai la blessure, elle saignait beaucoup mais ne paraissait pas vraiment profonde, large mais pas profonde. Ça ressemblait bien à un coup de couteau ou à quelque chose d'approchant.

— C'est pas grave, j'ai fait, on verra ça demain.

Michèle partit précipitamment chercher sa trousse à pharmacie, elle revint à la même vitesse.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué, bon Dieu, où es-tu allé te ramasser cette cochonnerie ?

— Je sais pas, je sais plus, j'ai marmonné, de plus en plus dans le brouillard.

— Tu es complètement soûl, mon pauvre ami, à ton âge tu ne devrais pas, dit-elle en nettoyant la plaie. Je ne voudrais pas te faire la morale, d'ailleurs je serais mal placée pour ça, mais à ton âge ce n'est pas recommandé. Bouge pas ! ordonna-t-elle en me repoussant les épaules.

Après avoir désinfecté la blessure, elle posa un gros sparadrap dessus. J'avais la bouche pâteuse, l'impression d'avoir avalé un pot de colle.

— Pour plus de sécurité, je vais appeler un médecin de

mes amis.

— C'est pas la peine, j'ai fait en essayant de palper ses seins.

— J'ai pas besoin de ton avis, dit-elle, et puis ça ne coûte rien, il sera là très vite. Tâche de rester tranquille.

Je riais, je ne voulais pas rester tranquille. J'ai tripoté ses nichons encore quelques secondes, avant de sombrer comme une masse dans les profondeurs du sommeil.

Le lendemain, vers midi, Michèle m'apporta mon petit déjeuner au salon, j'avais passé la nuit dans le divan. Elle posa le plateau sur une petite table basse et m'embrassa sur le front.

— Tu as récupéré ? demanda-t-elle, visiblement soucieuse de ma réponse.

— Ça va, j'ai fait en me redressant avec difficulté.

— Tu es sûr ? insista-t-elle.

— Oui, j'ai seulement la certitude que ma tête va exploser, c'est tout.

— Tu veux un aspirine ? dit-elle en me touchant le front.

— Si ça peut me soulager, c'est pas de refus.

En fait, j'avais la sensation d'avoir servi de ligne jaune le jour d'un départ en vacances. J'étais en bouillie. Alors que je m'asseyais face à mon petit déjeuner, je ressentis une vive brûlure au ventre et portai automatiquement ma main dessus.

— Mon ami est venu hier soir pendant que tu dormais, tu n'as rien, en tout cas rien de grave, dit-elle en me collant un oreiller dans le dos. Ce n'est pas profond, ajouta-t-elle en souriant.

Mon cerveau, comparable à un puzzle après une séance de rodéo, essayait de recoller les morceaux. Quelques flashes de la veille me revenaient peu à peu en mémoire.

— Bon, je vais te chercher ton aspirine, ensuite il faudra que tu manges tout ce que je t'ai préparé, dit-elle en s'éloignant.

Le plateau fumant attira mon attention, je restai plusieurs minutes sans réaction, les yeux fixés sur cette nourriture soignée.

— Quelque chose ne te plaît pas ? demanda Michèle, que je n'avais pas entendue revenir.

— Si, c'est parfait.

Ç'aurait été difficile de trouver meilleur petit déjeuner, il y avait tout pour plaire à la reine d'Angleterre sur cette table. Je lançai à Michèle un sourire en coin, de reconnaissance. En fait, il y avait deux choses qui me préoccupaient dans l'immédiat, c'était mon mal de tête et mon envie de gerber. Elle me regardait toujours, le verre à la main.

— C'est le meilleur petit déjeuner que j'ai vu de toute ma vie.

— N'exagérons rien, dit-elle, c'est seulement un petit déjeuner, voilà tout.

Pour tout dire, je ne me voyais pas ingurgiter la moindre miette de quoi que ce soit. Jamais je ne m'étais senti aussi mal, en fait j'aurais voulu être mort. Elle me tendit le médicament que j'avalai d'un seul trait.

— Il y a quelque chose qu'il faut que tu me promettes, dit-elle.

— Ah ! j'ai fait en enfonçant un doigt dans le bol de café au lait.

— Promets-moi à l'avenir de ne plus rentrer dans cet état, et surtout de ne plus mettre ton ventre n'importe où.

— C'est promis, j'ai dit sans conviction.

— Mon ami t'a appliqué une poudre cicatrisante. Après la désinfection, tu n'as même pas réagi, tu dormais comme un loir, c'était impressionnant à voir.

Elle se mit à sourire et à me caresser la joue.

— Ce sera cicatrisé dans quelques jours, à condition que tu ne fasses pas trop d'efforts, tu me promets ?

J'acquiesçai d'un signe de tête machinal, trop occupé que j'étais à jeter un sort à mon mal de tête. Michèle se leva et passa un manteau, elle disparut quelques instants dans le couloir qui menait à la salle de bains, puis réapparut d'un pas décidé.

— Bon, je dois y aller.

Elle se tut quelques instants pendant lesquels je sentis son regard sceptique peser sur moi.

— Tu sais, je ne t'ai pas fait ce petit déjeuner pour que tu t'endormes dessus !

— T'en fais pas !

J'ai levé la main comme pour jurer et j'ai forcé les muscles de mon visage à poser un sourire sur ma bouche.

— Pour l'instant je me concentre avant la cérémonie. Michèle s'est mise à rire.

— Ne te concentre pas trop si tu ne veux pas déjeuner froid, dit-elle en se dirigeant vers la porte. Je ne rentrerai pas tard, j'ai rendez-vous pour des photos, en attendant sois sage et ne sors pas, promis ?

— Promis.

Je lui lançai un autre sourire qu'elle me rendit, puis elle sortit en claquant la porte derrière elle. J'entendis encore quelques secondes ses pas dans l'escalier, puis ce fut le silence, comme un vol d'hirondelle.

Epaulé sans doute par les premiers effets de l'aspirine, j'investis peu à peu l'intérieur de mon crâne avec délicatesse. Je suis resté plusieurs minutes assis en face du plateau encore fumant, la tête entre les mains et le regard

fixe. Vers les quatre heures, la sonnerie du téléphone m'a réveillé. Je m'étais endormi devant le petit déjeuner.

— Oui ? Allô !

— C'est moi.

— Qui c'est, moi ?

— C'est Gillou ! Je suis au Bouquet.

J'avais reconnu sa voix mais je ne me rappelais pas lui avoir refilé le numéro de téléphone.

— Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure ?

— Faut que je te voie, c'est très important.

Je lui racontais l'histoire du coup de couteau fantôme, impossible de me souvenir de ce qui s'était passé, il compatit et me relança sur sa propre histoire.

— Si ça t'ennuie pas, on se verra demain, je suis lessivé.

— Demain ce sera trop tard, déconne pas.

— Je te dis que je peux pas bouger, j'ai le ventre ouvert en deux.

— Tant pis pour toi, je prendrai le pognon tout seul.

— C'est ça, comme tu voudras, mais fais quand même gaffe.

— T'en fais pas, on se verra demain au Bouquet.

— Ça marche comme ça.

— Salut l'infirme !

— Salut.

Quelques minutes après avoir raccroché, j'ai eu des remords, j'ai pensé : « C'est pas bien ce que tu fais là, on ne laisse pas son meilleur copain sur un coup foireux. S'il se fait serrer ce sera ta faute, et tu pourras plus jamais le regarder dans les yeux, tu auras honte, alors bouge tes fesses et essaie de lui mettre la main dessus. »
Je me suis levé sans trop de problème, j'ai pris une bière

dans le frigo et je l'ai bu d'un trait, un bon remède pour les lendemains de cuite, c'était celui de Gillou. Je me suis habillé en vitesse et j'ai descendu les marches le plus vite que j'ai pu.

Quand je suis arrivé au Bouquet, Gillou venait de partir, ça m'a énervé. C'était vraiment pas de pot, je l'avais loupé de quelques minutes, je me suis assis et j'ai commandé une bière. Fernando et Mme Ivette étaient encore en bisbille pour une histoire de verre non payé. Ma blessure me brûlait légèrement, c'était normal, j'étais venu en courant plus ou moins, mais la douleur était des plus supportables. Fernando m'apporta mon verre avec sa tête des mauvais jours.

— Me demande pas s'il revient, dit-il.

— Je sais, les clients reviennent toujours.

— Ouais, surtout lui, reprit-il en débarrassant une table voisine.

J'ai enchaîné d'un ton arrangeant :

— Le problème est de savoir quand.

— Toujours quand il n'est pas attendu !

Je me suis risqué :

— Tu sais peut-être où il est allé ?

Fernando me jeta un regard froid avant de conclure en s'éloignant :

— Il avait pas une tête à vouloir aller à l'ANPE, c'est moi qui te le dis.

Je me suis mis à boire mon demi à petites gorgées en regardant passer les gens derrière la vitre, pressés par le froid. Après un temps indéterminé, trois hommes sont entrés dans l'établissement, ils étaient très bruyants, déjà passablement éméchés. C'était des peintres, des peintres

en bâtiment ; l'un d'eux, un petit gros sans âge et sans cheveux sur le crâne, a commandé une bouteille de champagne, alors les autres l'ont embrassé sur le front et lui ont chanté Joyeux Anniversaire en portugais.

Michèle n'était pas rentrée. J'ai pris une bière dans le frigo avant d'allumer la radio. J'ai jeté un œil sur le répondeur, il n'y avait pas de message. Au lieu de m'allonger, je suis resté assis devant le téléphone, j'ai mis le combiné à mon oreille pour m'assurer qu'il marchait bien, j'ai raccroché, bu une bonne gorgée de bière et dit ce que j'avais sur le cœur.

— Tu n'es qu'un petit téléphone de rien du tout, ton rôle à toi c'est d'envoyer ou de recevoir des appels, alors s'il te plaît ne te fais pas plus muet que tu n'es, moi, je serais toi, je me mettrais tout de suite en relation avec Gillou, je dis ça dans ton intérêt, avant qu'il t'arrive des bricoles, tu comprends ce que je dis petit trou du cul ou je te broie comme du bois mort !

J'ai bu le reste de la bouteille et j'ai fixé l'appareil un bon moment, je le trouvais ridicule ce téléphone, et tellement laid !

— C'est ça, continue à faire le mariolle, fais ton intéressant, si tu sonnes pas dans les trois minutes, je te jure que je te botte le combiné.

Je surveillais la pendule du salon tout en continuant à le maintenir en respect. A trente-huit secondes exactement de l'ultimatum, la sonnerie retentit, je décrochai aussitôt.

— Allô !

Je me retrouvai comme un poisson s'apprêtant à gober une mouche, personne ne parlait à l'autre bout du fil, la seule chose que j'entendais était la longue tonalité qui

précède la composition d'un numéro. La sonnerie retentit à nouveau. Comprenant ma méprise, je raccrochai le téléphone avec énervement.

Quelqu'un sonnait donc à la porte. Je restai quelques secondes sans réaction, à me demander si je devais ouvrir, après tout Michèle avait ses clefs et je n'étais pas chez moi, enfin, pas encore tout à fait. Au troisième coup de sonnette, je me décidai et j'ouvris la porte sans regarder à travers le judas. La surprise fut plutôt désagréable : c'était Monique.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Quoi ? j'ai dit, interloqué.

— Michèle est là ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que tu fais chez elle ?

Rien ne sortit de ma bouche, une sensation carrément pénible m'envahit.

— Tu pourrais au moins me répondre !

Les traits de son visage se durcirent davantage.

— Je... je suis chez elle pour quelques jours, c'est tout, j'ai déclaré d'un air dégagé, en attendant de trouver autre chose.

— Tu es vraiment un petit salaud, après tout ce que j'ai fait pour toi, tu devrais avoir honte, dit-elle d'un ton hargneux. Est-ce qu'au moins tu comprends ce que je dis ? Cette dernière phrase était vexante. J'ai pris un air de fatalité et j'ai répondu :

— Franchement, qu'est-ce qu'on peut bien y changer, c'est la vie.

— C'est tout ce que tu trouves à dire !

L'envie de lui claquer la porte au nez me démangeait,

néanmoins je restai sans réaction. On n'avait pas souvent, pour ne pas dire jamais, éprouvé envers moi autant d'attirance, manifesté autant d'abnégation, ça me faisait quelque chose et, malgré le grotesque de la situation, je la trouvais émouvante.

— Je veux que tu reviennes, tu entends ! Et tout de suite, tu n'as pas le droit d'être là !

— Ecoute, Monique, sois gentille, je serais toi, je rentrerais bien gentiment à la maison, je me ferais un grand verre de n'importe quoi et j'essaierais de penser à autre chose. Tu veux bien essayer ?

— Je peux pas ! elle a crié en m'agrippant le pull. La seule façon pour moi de penser à autre chose, ce serait que tu reviennes.

Je ne savais plus quoi faire, cette femme que je n'aimais pas était en train de me jouer la plus belle sérénade que j'avais jamais entendue, en quelques jours je m'étais rendu indispensable à deux femmes, ce n'était pas mal pour quelqu'un qui, jusque-là, n'avait réussi qu'à les faire fuir. Elle continua à pleurnicher un bon moment, je l'écoutais par politesse, ce n'était pas l'envie de l'envoyer sur les roses qui me manquait, et puis petit à petit j'ai pris un vrai plaisir à l'écouter, elle me disait tellement de gentillesses, je souriais, je la remerciais pour toute cette admiration qu'elle me portait, bientôt une espèce de fierté m'envahit. Je devenais un homme, un homme différent des autres, un irrésistible, désormais les femmes allaient se battre pour moi, me dévorer des yeux comme on dévore deux boules citron en plein été, avant de me croquer à pleines dents. J'allais devenir leur idole, j'ai pensé : « Mon beau Gérard, il faut te préserver. »

— Sois gentille, Monique, n'insiste pas, j'ai fait d'un air fatigué, on s'est tout dit, tout ça ne mène à rien.

Elle me secoua comme un prunier.

— C'est facile de dire ça ! Monsieur joue les blasés, mais monsieur a la mémoire courte, il a oublié la tête qu'il faisait quand je l'ai ramassé dans la rue, il était pas brillant cette nuit-là, beaucoup moins arrogant, un pauvre petit chien des rues, voilà ce qu'il était, rien de plus !

— C'est pas une raison pour déchirer mon pull.

— Qui te l'a offert, ce pull, hein ? Tu as oublié ?

C'est vrai qu'elle me l'avait offert, ce pull, mais est-ce que c'était un motif suffisant pour me le mettre en pièces ? Elle se mit à sangloter comme une petite fille, son regard suspendu au mien, elle me caressa la joue.

— Reviens, dit-elle, je te le demande une dernière fois, je te jure que tu n'auras pas à le regretter, je t'en prie.

— Tu as raison, je n'aurai pas à le regretter, parce que je ne reviendrai jamais, je ne t'aime pas, Monique, enfonce-toi ça au fond du crâne. Faut pas m'en vouloir, y a rien à faire.

C'était sorti comme ça, sans méchanceté. Elle lâcha mon pull, recula d'un pas en me jetant un coup d'œil qui me fit passer un frisson dans tout le corps.

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, tu peux me croire, quant à l'autre salope, elle ne l'emmènera pas non plus au paradis, tu peux lui dire de ma part, et que le diable vous emporte tous les deux !

Puis elle tourna les talons et disparut dans l'escalier en marmonnant des phrases incompréhensibles.

Michèle rentra une heure plus tard, mon ventre me tirailait toujours un peu, ce qui ne m'avait pas empêché de

vider toutes les canettes de bière du frigo.

— J'ai fait les courses, je vais te préparer quelque chose que tu n'as peut-être jamais mangé, ensuite nous verrons le film, qu'est-ce que tu en dis ?

Je me demandais ce que pouvait bien fabriquer Gillou, il n'avait pas téléphoné, même si nous n'avions pas convenu qu'il me rappelle, j'étais inquiet, trop content de l'avoir retrouvé, je n'avais pas envie de le savoir de nouveau en cabane, il avait déjà suffisamment donné. L'en-nui c'est que Gillou était capable de se faire serrer sur un coup pour nouveau-né, il l'avait déjà prouvé.

— Tu pourrais au moins répondre, dit Michèle en sortant de la cuisine.

— Tu m'as demandé quelque chose ?

— Je disais que j'allais te faire un truc délicieux.

— Quoi donc ?

— Une fricassée de poulet aux figues fraîches.

Jamais mangé !

— C'est bien ce que je croyais, dit-elle en retournant dans la cuisine.

Je m'allongeai sur le divan après m'être servi dans le bar un verre de scotch sans glace. J'en bus une bonne gorgée et posai le verre au pied du divan, de sorte que Michèle ne le voie pas. La tête en arrière, j'ai songé à Gillou et à toutes ces femmes qui dorénavant ne pourraient plus jamais faire sans moi, plus jamais je n'allais manquer de rien et n'importe où dans le monde il me suffirait de claquer des doigts pour que les plus belles se précipitent sur moi. Elles me raconteront leurs histoires, m'avoueront toutes les années perdues à me chercher et moi, las, je leur dirai : « Chéries, ne vous emballez pas, y en aura

pour tout le monde, alors s'il vous plaît, les plus belles à ma droite, les moches à ma gauche, et chacun son tour comme à confesse. »

Michèle, triomphante, apporta son poulet aux figues fraîches, elle me pria de m'installer à table et de mettre ma serviette, elle alluma la télé pour le film du soir et on commença à manger.

Je n'avais pas très faim, j'étais absent. Les événements de la journée m'avaient mis plutôt à l'envers, et puis il se passait tellement de choses dans le monde que je me suis demandé pendant un moment ce que je faisais là.

Michèle a dit :

— Tu trouves ça comment ?

— Très bon.

— A te voir, on dirait pas.

— C'est parce que je regarde le film.

C'était un polar américain, je ne connaissais pas les acteurs mais ça avait l'air pas mal, je me suis plongé dedans, histoire de me changer les idées. C'était l'histoire d'un dingue de New York, ancien du Vietnam, et d'un flic de Los Angeles qui se déchiraient à belles dents pour une vendeuse de chaussures.

A la fin du film, Michèle me parla de sa famille, de son père, de sa mère, de son grand-père et surtout de sa grand-mère. J'en avais rien à secouer mais je faisais semblant d'écouter. J'étais encore dans monpolar, la façon dont le dingue avait buté le flic me faisait froid dans le dos.

— Tu entends ce que je dis ?

— Je fais que ça, j'ai répondu d'un air brimé.

Elle enchaîna sur ses ancêtres.

Ce qui m'avait le plus impressionné dans ce film, c'était

le coup de la machette de l'ancien du Viétnam. Après avoir coupé le bras droit du flic, il lui avait coupé le gauche. Le flic s'était mis à hurler et à courir dans tous les sens jusqu'à ce que le dingue de New York lui plante la machette entre les deux oreilles. C'était franchement dégueulasse. Je me remémorais les images. Je revoyais le sang gicler sur les murs, je regardais Michèle qui continuait à parler et je l'imaginais dégoulinant d'hémoglobine, elle me criait pitié, elle me suppliait de l'achever avec ma machette à deux lames, elle n'en revenait pas, elle ne comprenait pas comment j'avais pu en arriver là, moi le doux Gérard de ses nuits blanches. D'accord, je n'avais peut-être pas eu une enfance heureuse, mais ça n'explique pas tout. Ses yeux exprimaient un tel désarroi qu'au bout d'un moment je me suis senti dans l'obligation de l'achever. De grâce, achevons les gens qu'on aime !

— Tu es sûr que ça va ? dit-elle en me fixant curieusement.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Comme ça, je dis ça comme ça. Je te trouve seulement un peu bizarre, c'est tout. Si mes histoires ne t'intéressent pas, dis-le, ne te gêne pas.

— Tes histoires m'intéressent au plus haut point, si tu veux mon avis.

— C'est marrant, mais vu ton enthousiasme, j'aurais juré le contraire.

— Je suis seulement un peu fatigué, c'est tout. Mais je te jure que j'ai envie que tu me parles, je t'écoute, parle-moi.

Elle me dévisagea quelques secondes avant de continuer, je la regardais, l'air attentif, mais ça empirait. Je ne la

voyais même plus. Je disais « oui », « non » de temps en temps mais je ne l'entendais plus. Je revoyais le flic de Los Angeles et le dingue de New York sans arrêt. Le film repassait dans ma tête comme une obsession, tout se mélangeait, Monique aussi était dans le coup, Gillou était avec le flic et le dingue, les deux ne se battaient plus, Gillou faisait un plan, il leur expliquait son coup, ils étaient très attentifs, ils buvaient une bière et fumaient un joint. Gillou dessinait le plan sur le sol à l'aide de la machette. Le flic avait l'air très intéressé, le dingue aussi, et d'un seul coup, en un éclair, tous les deux ont sauté sur Gillou pour lui piquer son plan. Le dingue lui a passé les menottes pendant que le flic ramassait la machette. Ensuite ils se sont tirés en enfermant Gillou dans la cave.

En portant le verre à ma bouche, le visage de Michèle m'est réapparu, le son aussi :

— C'est comme ça que ma grand-mère a eu ces diamants, disait-elle en forme de conclusion.

— Les diamants ?

— Oui, tu veux les voir ?

— Si je veux voir des diamants ?

J'étais sorti tout à fait de mes rêveries.

— Ben oui, fit-elle, perplexe, tu veux les voir ou tu veux pas les voir ?

Je sortais d'un rêve pour entrer dans un autre. Evidemment que je voulais les voir, ces diams, elle en avait de bonnes !

— Tu es sûr que ça va ? continua-t-elle d'un air inquiet.

— Mais oui, pourquoi est-ce que ça n'irait pas ?

Je me ressaisissais complètement, j'ai fait un grand sourire :

— Tu me parles de diamants, ensuite tu dis que tu vas me les montrer, je peux quand même être étonné, tout le monde n'a pas des diamants chez soi.

— Moi j'en ai.

Elle se leva et se dirigea vers la bibliothèque. C'était la première fois que j'allais voir des diamants, des diams de grand-mère. Elle sortit plusieurs livres d'une étagère, prit quelque chose dans sa main droite et de sa main gauche remit les ouvrages à leur place. Elle revint s'asseoir et posa une petite boîte en nacre au milieu de la table.

— Je tiens à ça plus qu'à la prune de mes yeux.

— Je m'en doute.

— Non, ce n'est pas ce que tu crois, en tout cas pas seulement, pas seulement pour la valeur marchande.

— Tu veux dire que tu es une sentimentale ?

— Peut-être bien, en tout cas ma grand-mère les a reçus de sa grand-mère qui elle-même les tenait de la sienne, et aujourd'hui ils sont à moi. C'est moi qui possède ces bijoux de famille. Je pense que tu peux comprendre ce que ça veut dire ?

— Je comprends. En fait ton ambition est de devenir grand-mère à ton tour, c'est ça ?

Elle se mit à rire et ouvrit la boîte avec cérémonie. Comme les yeux de la faim sur les vitrines de chez Fauchon, les miens se jetèrent sur les trois petites pierres.

— C'est ça tes diamants ?

— Comme tu vois.

— Sont pas gros !

— C'est des diamants.

— N'empêche !

— Ils sont déjà pas mal gros, et quand on possède ça on

est presque riche.

— Pourquoi presque ? Combien on a ?

— De quoi vivre une année ou deux au-dessus de ses moyens

— Pas plus ?

— Pas plus.

J'étais déçu, Michèle en prit un entre ses doigts et dit :

— Tout dépend de la grosseur, chéri, de la grosseur et de la pureté.

Ça, je l'avais entendu dire.

— N'empêche que je trouve ça idiot un petit diamant, un diamant ça devrait être fait pour être gros.

— Ça devrait, mais c'est pas toujours le cas, et puis on fait avec ce qu'on a.

Sûr que c'était déjà pas mal, mais quand même, j'imaginai un instant un diamant gros comme mon poing. Ça devait être plus attrayant, tout le monde se battrait pour me lécher les pompes et bien autre chose. Je serais le roi, j'achèterais une île et j'inviterais tous mes amis. J'en aurais des tas, on me dirait toute la journée que je suis le plus beau et le plus intelligent, je ne manquerais plus jamais de rien jusqu'à la fin de ma vie, Gillou et Michèle non plus, nous serions heureux, peut-être.

Michèle remit les diamants dans la boîte et en referma délicatement le couvercle, elle sourit puis retourna mettre la boîte à sa place derrière les bouquins. Minuit sonna à la vieille pendule du salon, on but un dernier verre et on fit l'amour violemment avant de s'endormir comme des pierres.

Le lendemain matin, Michèle est sortie de bonne heure, moi je me suis levé un peu avant midi, j'avais passé une sale nuit, pas arrêté de gratter ma plaie. J'avais rêvé de Gillou, on avait braqué une banque de New York et on s'était retrouvés à Alcatraz, cette prison entourée d'eau d'où personne ne pouvait s'évader, ou presque, enfin une nuit agitée. Je me suis fait mon petit déjeuner, je n'ai pas lésiné, j'ai mangé comme quatre avant de prendre mon bain sans mouiller ma plaie. Vers une heure de l'après-midi, je suis allé récupérer les diamants derrière les livres, je les ai mis dans le creux de ma main pour les contempler, je les ai sentis, même sucés, ça n'avait aucun goût, aucune saveur. Je les ai posés sur la table et je me suis assis sur le divan, après quoi je me suis concentré, j'avais entendu dire que par la concentration on pouvait tout obtenir. Alors je les ai fixés le plus fort possible et dans ma tête je pensais : « Grossissez, c'est un ordre, le grand prêtre Gérard vous ordonne de grossir, compris ! Préparez-vous à atteindre la taille d'un œuf de caille, ça sera la première phrase de l'opération, ensuite vous atteindrez la taille d'un œuf de poule, vous comprenez ce que vous dit votre maître, bande de petits cafards boiteux ridicules, à ce moment seulement je commencerai à avoir un peu de considération pour vous, seulement à ce moment, mais votre métamorphose ne sera pas finie pour autant, je ne serai pas satisfait tant que vous n'aurez pas atteint la grosseur d'un œuf d'autruche, vous entendez ce

que je vous dis ! C'est seulement à ce moment que je serai fier de vous, seulement quand vous vous serez un peu remué le cul, tas de minéraux ridicules ! »

Je suis resté un bon moment à les fixer. J'y ai mis beaucoup d'énergie, en vain, ces trois fainéants s'étaient payé ma tête, à peine levé j'étais vidé, vidé et humilié par ces petites pierres prétentieuses, moi le grand prêtre, le grand manitou, le grand Gérard des sciences occultes, celui que toutes les sectes du monde entier s'arrachaient, moi ridiculisé par trois misérables choses hautaines dont l'arrogance était autant de puanteur à mon noble nez !

Je les renfermai dans leur prison de nacre avec machiavélisme, je remis la boîte sur l'étagère et replaçai les livres devant. En temps normal, je les aurais mis dans ma poche et adieu Berthe, je serais parti pour ne plus revenir, mais pas cette fois. D'ailleurs ils n'en valaient pas la peine, c'était des minables, et puis Michèle était très chouette pour moi, elle m'aimait, et j'aimais la façon qu'elle avait de m'aimer, sans compter que je la trouvais belle, et puis elle était de ces filles à vous oublier en un dixième de seconde, c'était surtout ça qui me plaisait.

Je suis sorti vers deux heures de l'après-midi, je suis allé au Bouquet. Gillou n'était pas là. J'ai commandé une bière, Fernando était toujours mal luné, un type que j'avais déjà vu est entré, il est venu directement vers moi. Il a dit :

— Comment va ?

— Ça va, j'ai répondu.

— Larry, tu connais ?

— Ça me dit rien.

— Mais si, t'as dû le voir ici plusieurs fois, un rouquin,

un grand rouquin ?

Je ne voyais pas.

— Mais si, un type qui traîne souvent avec Richard le Fou, tu vois pas ?

— Je vois pas Richard le Fou non plus.

— Alors laisse tomber, on va s'envoyer une petite bibine. Par ici, c'était pas les fous qui manquaient, j'ai dit :

— C'est bon, je suis servi.

Il a fait un signe de tête puis il s'est commandé une bière.

— Tu fais quoi, dans le coin ? il m'a demandé.

— Je cherche aussi quelqu'un.

Il a eu l'air amusé.

— On peut savoir qui ?

— Gillou.

— Gillou ? Gillou Grand Nez ?

Je ne trouvais pas que Gillou avait un grand nez, mais c'était bien de lui qu'il parlait. J'avais déjà entendu des gens l'appeler comme ça.

— Ouais, Gillou Grand Nez, tu l'as vu y a longtemps ?

— Ça fait déjà un petit moment.

Je connaissais ce type mais je n'arrivais pas à le remettre.

A ce moment-là entra Raymond, Raymond le Peintre, il était ivre et parlait fort, il s'est mis au bar et il a commandé un grand verre de vin blanc, lui aussi avait disparu de la circulation depuis un moment, je l'avais cru mort. C'était un vieux type complètement imbibé d'alcool qui refaisait le monde à tout bout de champ et à haute voix, qu'il ait du public ou non, fallait qu'il parle. Mme Ivette ne l'écoutait jamais, un véritable dialogue de sourds, elle hochait toujours la tête en lui servant son verre de blanc, chaque fois qu'elle hochait elle servait, elle hochait bien

toutes les cinq, dix minutes, et quand elle avait fini de hocher c'est que Raymond dormait au pied du bar. Là, Fernando entrait en jeu, il traînait Raymond dans un coin au fond de la salle et le mettait sur une chaise à l'abri des âmes sensibles.

Pour l'heure, Raymond était toujours debout, il s'adressa à moi :

— Ça va ?

— Ça va.

— T'es qui, toi ? demanda-t-il, plus intrigué qu'agressif.

— Un client.

— Un client ?

Il se mit à rire bruyamment, son rire tournait à une toux grasse.

— Moi, à ton âge, j'étais bourré du soir au matin, dit-il.

— Ah ? j'ai fait, et maintenant ?

— Maintenant ? Maintenant c'est du matin au soir.

Il repartit à rire comme un malade.

Petit à petit, je remettais le type avec qui je prenais un verre. L'Embrouille qu'il s'appelait, Christian l'Embrouille, un grand type maigre comme un couteau qui se payait déjà une sacrée réputation, sympa en apparence, mais le genre de type avec qui il était déconseillé de faire des affaires. Gillou ne l'aimait pas des masses. Moi, je m'en balançais.

— On m'a parlé de toi, dit-il.

— Ah ? j'ai fait en buvant ma bière.

— Ouais, et en bien.

— Qui t'a parlé de moi ?

— Le beau Christian.

Ce n'était pas non plus les Christian qui manquaient dans

le coin, celui-là était un copain de Gillou, un type bizarre que j'avais vu plusieurs fois au Bouquet. Ce qui frappait chez lui, c'était son goût prononcé pour les femmes âgées, une femme de moins de cinquante ans n'avait aucune chance de trouver grâce à ses yeux. Il n'avait pas vingt-cinq ans et, d'après Gillou, il vivait depuis trois ans avec une bonne femme de soixante-douze ans, ancien mannequin qui avait soi-disant vécu dans les années cinquante avec Tyrone Power, un acteur célèbre de la grande époque hollywoodienne.

L'Embrouille se pencha vers moi pour me parler à l'oreille :

— Paraît que t'es un champion de l'escalade ?

J'ai pris un air étonné, il a continué :

— De l'escalade et des portes blindées, à ce qu'on dit !

— Les gens disent tellement de choses ! j'ai fait en souriant.

— En tout cas, si c'est vrai, j'aimerais qu'un jour on en cause, on pourrait peut-être faire équipe tous les deux, qu'est-ce que t'en dis ?

— Pourquoi pas ? j'ai répondu en finissant ma bière.

L'Embrouille commanda deux autres verres pendant que Raymond invitait à haute voix Rembrandt et Van Gogh à aller se faire voir ailleurs.

— J'aurais peut-être quelque chose pour toi, reprit l'Embrouille. Je t'en parlerai une autre fois, c'est encore un peu tôt, disons à la fin du mois, tu seras dans le coin ?

— Je suis toujours dans le coin.

— Ça faisait un moment qu'on t'avait pas vu.

— Maintenant je suis de nouveau dans le coin, t'auras pas de mal à me trouver.

Raymond, de plus en plus ivre, insultait les Hollandais, il décréta que la Hollande était un pays de merde et les peintres hollandais des branleurs, alors Mme Ivette hocha la tête et lui remplit son verre. Raymond se rapprochait petit à petit du sol. Fernando n'allait pas tarder à le caler dans le fond de la salle. Subitement j'ai eu envie de sortir, j'ai bu mon verre presque d'un trait et je me suis tourné vers l'Embrouille :

— Faut que je me sauve.

— Déjà ?

— Oui, des choses à faire. Si tu vois Gillou, dis-lui de m'appeler, tu veux ?

— C'est comment ton nom, déjà ?

— Gérard.

— C'est ça, O.K. ! je lui dis de t'appeler, tu peux compter sur moi.

— Salut !

— Salut !

Quatre heures sonnaient à l'église de Saint-Germain-des-Prés, je me suis arrêté devant une bijouterie, derrière la vitrine une femme me regardait. Je suis entré sans trop savoir pourquoi. A l'intérieur un homme, le propriétaire du magasin probablement, me toisa, peut-être que sa boutique était trop belle pour moi. J'ai négligé les petites bagues sans grande valeur de sa vitrine et j'ai demandé à la jeune femme de me montrer des pierres, des grosses pierres, les plus grosses qu'elle avait, pour un cadeau. J'ai parlé suffisamment fort pour que l'homme m'entende. Le regard de la fille s'est illuminé et elle s'est tournée vers le type, toujours aux aguets, qui, à ce moment-là s'est approché de moi, visiblement dépassé par mes exigences ; faisant celui qui n'avait pas entendu, il dit :

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

Je pris un ton un peu bourge et délicat :

— Beaucoup de choses, cher ami.

— Par exemple ? fit l'homme, qui apparemment essayait de se contenir.

— Je voudrais voir vos plus belles pierres.

— Mais très certainement, je vous en prie, asseyez-vous.

Il me désigna une table dans un coin du magasin avant de disparaître dans l'arrière-boutique. La jeune femme, immobile et mal à l'aise, souriait en se croisant les bras.

L'homme revint avec un grand plateau creux et feutré qu'il posa sur la table devant moi, six pierres de la grosseur d'un petit pois se battaient en duel.

— Voici ce que nous pouvons vous procurer, dit-il d'un ton satisfait, ceux-là sont de quatre carats, et celui-ci, un peu plus gros, est un cinq assez pur.

J'ai fait, en désignant le plus gros :

— Le prix de celui-ci, je vous prie.

— Quatre cent mille francs ! répondit le bijoutier, comme ravi de me jeter à la figure le prix de sa marchandise.

Je restai silencieux quelques instants et finis par lui demander de m'accorder un temps de réflexion. Il avait un air triomphant qu'il dissimulait à peine. J'ai dit en me levant :

— Vous permettez que je prenne l'air une seconde ?

L'homme jubilait.

— Je vous en prie, faites donc, ce ne sont pas des chiffres très habituels, ça peut se comprendre, prenez tout votre temps.

Je sortis, descendis le trottoir, le remontai et me pinçai la bouche pour donner plus de sérieux à mon hésitation ; à l'intérieur, l'homme riait presque sans se cacher avec la jeune femme. Elle me parut plus idiote que lui. Après quelques minutes, j'entrai de nouveau dans la boutique d'un pas décidé.

— Monsieur a réfléchi ? dit l'homme.

— Ce sont vraiment de très belles pierres, j'ai répondu.

— Très belles, renchérit le patron, qui semblait avoir toutes les peines du monde à garder son sérieux.

— L'ennui, c'est qu'elles ne me paraissent pas de qualité suffisante pour mon amie. Je voudrais voir ce que vous avez de mieux, de plus cher.

Il resta quelques secondes interdit, la fille avait ravalé son sourire idiot.

— Vous n’avez pas dû bien comprendre, reprit l’homme, il ne s’agit pas de quatre mille francs, mais de quatre cent mille, quatre cent millenouveaux francs, dit-il en appuyant bien sur le « nouveaux ».

— Je vous remercie de me le rappeler, mais j’avais compris, je n’achète pas une pierre pour la première fois.

— Dans ce cas, veuillez m’excuser, mais vous savez, nous avons tellement de gens qui viennent faire les intéressants qu’il est difficile parfois de faire le tri, enfin je veux dire que..., ce n’est pas toujours l’apparence qui... Il s’empatouillait et ne semblait pas pouvoir s’en sortir.

La fille avança vers moi, les mains toujours dans le dos :

— Monsieur veut dire que l’habit ne fait pas le moine, dit-elle en regardant son patron.

J’ai pris un air désolé :

— Je comprends, c’est ma faute, si je n’étais pas sorti avec ces vieux vêtements...

— Ils ne sont pas si vieux que ça, enchaîna l’homme d’un ton plus courtois.

— J’ai aidé toute la matinée cinq de nos serviteurs à débarrasser la cave de notre immeuble particulier, avenue Foch.

— Il n’y a pas de mal à ça, dit la fille d’un air de compassion.

— Il est bon parfois de mettre la main à la pâte si nous voulons que le travail soit bien fait, ajouta l’homme, de plus en plus embarrassé.

— C’est exactement mon sentiment.

Pendant quelques secondes, le silence envahit la petite boutique, à mon tour je jubilais. L’homme s’apprêtait à casser ce silence, je le devançai :

— Alors, avez-vous oui ou non des choses plus intéressantes à me montrer ?

Il se racla la gorge et dit :

— Bien sûr, j'aurais des pièces de toute première qualité à vous proposer, l'ennui est que je ne pourrai vous les montrer que demain.

— Vraiment ? j'ai fait d'un air désolé.

— En fin de matinée, si vous le désirez.

— Quel dommage !

Je réfléchis un instant avant d'ajouter :

— Vous ne pourriez vraiment pas faire un effort cet après-midi même ? J'ai promis à mon amie de lui offrir ce cadeau dès ce soir.

L'homme paraissait effondré, il alla jusqu'au bureau et s'apprêta à décrocher le téléphone :

— Malheureusement, mes plus belles pièces sont dans mon magasin de Lyon.

— Il vous suffit d'aller les chercher, à moins que quelqu'un ne vous les ramène avant ce soir, j'ai fait en souriant.

— Je suis le seul à avoir la clef, dit l'homme, très contrarié, il vous les faudrait au plus tard pour quelle heure ?

— Disons dix-neuf heures.

— Dix-neuf heures ? Il est presque dix-sept heures, comment voulez-vous que je sois de retour pour dix-neuf heures ? reprit-il d'un air affolé.

— Evidemment, ça ne vous laisse pas beaucoup de temps.

La pendule de la boutique indiquait cinq heures moins vingt.

— Il vous la faut absolument ce soir ?

J'ai pris un air embêté :

— C'est l'anniversaire de mon amie et, comme nous sommes attendus dès ce soir chez ses parents à Hombourg, un petit village au nord de l'Autriche, je n'ai pas le choix.

L'homme était livide, la fille avait également un visage de circonstance. Je me suis gratté la joue quelques secondes, histoire de jouer au type désolé, et j'ai dit :

— Ecoutez, je vous rappelle ce soir vers dix-neuf heures trente au cas où, sinon ce sera pour une prochaine fois.

— Vous pourriez mettre jusqu'à combien ? demanda l'homme, dépité de me voir tourner les talons.

— Disons : pas moins de cinq cent mille francs et pas plus d'un million, à moins que vous n'ayez quelque chose d'exceptionnel.

— Et... vous payez par chèque, je présume ?

— Evidemment, à moins que ça ne pose un problème ?

— Pas du tout.

Puis il m'a emboîté le pas en disant :

— Très bien, je vais téléphoner à l'aéroport, peut-être me sera-t-il possible d'attraper un avion. Essayez plutôt de me rappeler vers vingt et une heures, ajouta-t-il sur le pas de la porte en me donnant sa carte.

— D'accord, j'ai fait en lui tendant la main, je vous rappelle vers vingt et une heures.

Je saluai la fille d'un signe de tête et m'éloignai sans me retourner.

Après avoir passé le premier coin de rue, je me suis mis à rire, les gens me regardaient sans comprendre. Je n'étais pas mécontent d'avoir mené ce connard en bateau. Je lui avais mis le nez dans sa merde et, même si le monde

n'allait pas changer pour autant, ça me faisait du bien, car il resterait écrit que les qualités d'un individu, que je le veuille ou non, se mesuraient toujours à l'épaisseur de son portefeuille. C'était ça la grandeur d'âme de l'humanité.

En rentrant chez Michèle, mes doigts ont effleuré les boutiques. J'ai imaginé que tous ces fonds de commerce, ces murs, ces immeubles, cette ville, tout ce bordel m'appartenait, que moi aussi j'étais riche, respecté, entouré, adulé, tout était à moi, et d'un seul coup ça me donnait le droit de pisser sur le monde, sur tous ces cons, vu que j'en devenais le roi.

Je suis resté un moment à frapper à la porte de Michèle, elle n'était pas rentrée et je n'avais pas pensé à prendre son deuxième jeu de clefs. J'ai attendu sur le palier un bon quart d'heure avant de redescendre. Une heure plus tard, ne la voyant pas arriver et fatigué de faire des allées et venues de sa porte au bistro, je suis parti me balader. J'ai traîné dans le quartier et je suis même repassé au Bouquet, l'endroit était désert ou presque, et toujours pas de Gillou en vue, je me suis bu une bière en salle pour tuer le temps. Vers huit heures moins le quart, je suis allé téléphoner avant de retourner chez Michèle.

— Allô !

Une voix de femme m'a répondu.

— Je suis le jeune homme qui est venu cet après-midi.

— Ah oui ! dit-elle, M. Blunsphal a pris son avion, il m'a appelée de Lyon tout à l'heure mais il ne pense pas être à Paris avant vingt et une heures trente.

— Oh ! quel malheur, je suis navré mais je suis obligé de partir d'ici une demi-heure au plus tard.

— Quel dommage !

— Oui, croyez bien que j'en suis navré.

— Mais si vous expliquiez le cas à votre amie, peut-être consentira-t-elle à retarder son départ ?

— Je lui en ai parlé, malheureusement elle m'a vivement prié de l'emmener à Amsterdam à notre retour d'Autriche et de lui acheter la pierre là-bas. Ce sera pour une prochaine fois, faites bien mes amitiés à M. Blunsphal et soyez gentille de le prier de m'excuser pour le voyage que je lui ai fait faire.

— Ne vous tracassez pas pour ça, il devait de toute manière aller à Lyon, il y aura été un peu plus vite, c'est tout.

— C'est très gentil à vous de me déculpabiliser.

— Pas du tout, à bientôt, monsieur, monsieur... ?

J'ai fait celui qui n'avait pas entendu, j'ai enchaîné :

— A très bientôt, mademoiselle.

Après avoir raccroché, je suis allé finir ma bière et je suis sorti du Bouquet pour rentrer chez Michèle. Dans l'entrée de l'immeuble, la concierge m'arrêta :

— Faut pas aller plus loin, mon garçon.

Surpris, j'ai fait :

— Pardon ?

— Oui, c'est plus la peine.

— Qu'est-ce que vous racontez ? j'ai dit, prêt à m'élancer dans l'escalier.

Elle me prit le bras :

— Puisque je vous dis que c'est plus la peine, ça ne vous servirait à rien de monter puisqu'elle est plus là.

Je n'y comprenais rien :

— Plus là ? Qui n'est plus là ?

— Mlle Michèle, dit-elle d'un ton triste, elle n'est plus

là.

— Et où est-elle ? fis-je d'un air agacé.

— Chez le bon Dieu, mon garçon, peut-être chez le bon Dieu.

Je restai planté sans réaction, les bras ballants, hébété, puis je répétai :

— Chez le bon Dieu ? Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Ça veut dire quoi pour vous, « peut-être chez le bon Dieu » ?

— Ça veut dire « peut-être chez le bon Dieu », je peux pas le dire autrement, je vous répète ce que le policier m'a dit.

— Expliquez-vous.

— Mlle Michèle a été agressée dans le parking et d'après le médecin, c'est ce que m'a dit le policier, elle serait dans le coma, dans le coma ou plus, voilà, c'est tout ce que je sais. L'ambulance vient juste de partir et les policiers sont chez elle. Voilà pourquoi je vous déconseillais de monter, et je vous dis ça parce que je vous aime bien. Je regardais la dame, c'était une vieille grosse femme que je n'avais jamais vraiment remarquée.

— Il faut absolument que je monte.

— Faut pas monter, elle a répété en me ceinturant avec une force étonnante, ça va vous attirer des ennuis.

— Et qu'est-ce que ça pourrait me faire ?

— Ça pourrait vous faire que Mlle Michèle a peut-être été tuée dans le parking et qu'on n'a pas retrouvé son assassin, voilà ce que ça pourrait vous faire !

La vieille grosse femme me regardait de ses yeux pétillants au fond desquels on pouvait lire la tristesse et la solitude.

— Pourquoi est-ce que vous me dites tout ça ?
— Parce que je vous le dis, voilà !
— Je veux savoir !
— Parce que je ne sais pas qui a fait le coup et que votre position n'est pas si bonne.
— Vous connaissez quoi de ma position ? j'ai dit, agacé.
— Je parlais beaucoup avec Mlle Michèle, surtout ces derniers temps, et puis vous êtes un gentil garçon, vous m'avez toujours dit bonjour, même si vous ne le pensiez pas, ça fait plaisir et ça compte, ça, pour une femme comme moi, qu'on me dise bonjour. Voilà pourquoi.
Elle s'est tue et, sans vraiment nous en rendre compte, nous nous sommes blottis l'un contre l'autre comme deux vieux amis qui venaient de perdre un être cher. Je tremblais. La vieille grosse dame le sentait, elle me tapotait doucement l'épaule, elle partageait ma douleur.
— Pauvre Mlle Michèle, y a trois ans de ça elle avait perdu son petit frère de quatorze ans dans un accident de voiture, et comme si c'était pas suffisant, c'est elle aujourd'hui qui s'en va. Des fois on se demande bien ce qui fabrique le bon Dieu. C'est pas joli tout ça, pas drôle la vie, l'a jamais été faite pour être drôle, la vie, tu sais mon petit, si un jour t'es vraiment embêté, n'hésite pas, retrouve ma porte et cogne dessus, je t'ouvrirai.
Elle a eu une hésitation avant d'ajouter :
— Comme ça, je pense tellement à mon fils !
Je me suis arraché de ses bras et je suis parti en courant. J'ai couru de rue en rue, de trottoir en trottoir, à l'aveuglette, il fallait que je coure, il fallait que le désespoir et la colère quittent mon corps. Je me sentais tour à tour la faiblesse de tomber et la force de détruire un mur à coups

de poing, ce jour-là j'ai haï la lumière du soleil et les ombres de la nuit. J'ai traîné de bar en bar, de verre en verre jusqu'au dernier centime, vers dix heures du soir, ivre, je suis allé au Bouquet, il fallait que je voie Gillou. Je me suis mis dans la salle et j'ai commandé une bière que quelqu'un finirait bien par m'offrir.

Le bar était plein de monde, bruyant, dans un nuage de fumée bleue. J'ai demandé à Fernando s'il avait vu Gillou, il me jeta un regard las qui répondit à ma question, à cette heure-ci Fernando commençait à ne plus voir grand-chose, il en avait visiblement plein les bottes. J'ai attendu Gillou. J'ai bu. Il ne venait pas. Je suis descendu aux chiottes et j'ai déboutonné ma braguette. J'avais une envie de pisser à exploser. Là, j'ai perdu légèrement l'équilibre, suffisamment pour me cogner la tête contre le mur. J'enrageais, je m'étais pissé dessus. Je suis allé à la cabine téléphonique, il me restait quelques pièces pour appeler chez Michèle. Je ne sais pas pourquoi mais dans les moments les plus désespérés j'avais toujours eu le coup pour trouver un truc qui me remontait le moral. J'avais presque toujours connu ça, je ne l'expliquais pas, une fois de plus mon ange gardien me tendait une perche : dans la cabine téléphonique, un portefeuille traînait, quelqu'un l'avait oublié, je l'ouvris et tombai sur une carte d'identité, Jean-Bernard Potier, habitant Bobigny. Jean-Bernard avait une sale tronche sur la photo, une tronche à se cacher dans la forêt, genre gros poulet aux hormones. Je fouillai un peu et, entre les papiers, je découvris un beau billet de banque, largement de quoi me payer un bon gueuleton. Après une dernière inspection, je remis le portefeuille à sa place et, alors que je décrochais le com-

biné, un type passa la tête dans la cabine. C'était Jean-Bernard, je l'avais reconnu tout de suite avec sa moustache et sa tronche de gardien de prison, tout ce qu'il y avait de plus ressemblant. Je fis une mine étonnée mais gracieuse, genre « que puis-je faire pour vous cher ami de toujours ? »

— T'aurais pas vu un portefeuille ? dit-il d'un air rustre et accusateur.

— Non, j'ai fait en regardant par terre, pas vu de portefeuille.

Je sentis sa grosse main me frôler la tête pour saisir l'objet qu'il avait aperçu.

— Te casse pas, dit-il, je tiens la bête, et si on te demande après moi, tu fais celui qui est au courant de rien.

Il riait grassement de son humour de chiotte sans chasse d'eau. Je l'entendis derrière la porte parler quelques secondes à quelqu'un avant de remonter les marches qui menaient à la salle. Je n'étais pas mécontent d'avoir piqué du fric à ce gros con débile. N'ayant toutefois pas très envie de le voir rappliquer, je décidai de ne pas téléphoner tout de suite. Après avoir mis le billet dans ma chaussette, je regagnai la salle et, ne voulant pas donner l'impression de me sauver comme un voleur, je me rassis devant mon verre vide. Gillou n'était toujours pas là. Au bar, Gros Poulet bavardait avec un type dans son genre. Il n'avait visiblement pas découvert l'embrouille, il faisait de grands gestes et riait bruyamment. Je profitai que Fernando était occupé à une table pour sortir du Bouquet. J'allai dans le premier restaurant venu faire de la monnaie. La chose faite, je revins au Bouquet tout décontracté. Je n'avais plus le gros billet, il avait fait cinq petits.

Gros Poulet avait vraiment une tête de nœud, il bavardait toujours, très sûr de lui, j'avais envie de le remercier, de lui dire combien j'étais touché par sa générosité, combien je l'avais trouvé délicat et amusant avec son humour babouinesque. Je me suis abstenu et je suis retourné m'asseoir. J'allais commander une bière à Fernando quand il me dit :

— Non, je n'ai pas vu Gillou.

— Ce n'est pas ce que je voulais te demander.

— Et qu'est-ce que tu voulais me dire ? Que tu ne partiras plus sans avoir réglé tes consommations, c'est ça ?

— C'est pas ça non plus.

— Je m'en doute ! Alors, qu'est-ce que tu veux ? dit-il impatientement.

— Une bière.

— Très bien, fit-il en disparaissant entre les tables, qui commençaient à se garnir de monde.

Je repensai à Michèle et à ce que m'avait dit la vieille grosse dame, à ce frère qu'elle avait perdu et dont elle ne m'avait jamais parlé, c'était sans doute lui que j'avais vu un jour sur cette photo. Après un petit moment, j'ai décidé d'aller aux nouvelles. Je suis redescendu pour téléphoner, j'ai composé le numéro de Michèle et je suis tombé sur une voix de femme fatiguée :

— Allô, j'écoute.

J'ai pris ma respiration et j'ai dit :

— Je voudrais parler à Michèle, c'est possible ?

Silence, puis :

— De la part de qui ?

— Un ami.

— Quel ami ? Ma fille a beaucoup d'amis.

Je suis resté quelques secondes sans répondre, la femme avait parlé de Michèle au présent, ce qui me plongeait un peu plus dans l'incertitude.

— Un ami de longue date, dites-lui que Gérard est au bout du fil.

— Gérard qui ? J'ai besoin de savoir.

— Pourquoi ?

— On a tous besoin de savoir.

— Très bien ! j'ai fait, avec dans la voix une évidente exaspération. Vous ne voulez pas me la passer ?

La femme se mit à sangloter.

— Mais si, dit-elle, j'aimerais tellement pouvoir vous la passer, vraiment vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point, c'est malheureusement impossible, elle...

Ce n'était plus que des gémissements, la femme ne pouvait plus parler, quant à moi, pour dire la vérité, je n'étais guère en meilleur état. J'ai raccroché le combiné du téléphone qui ne m'envoyait plus que ces gémissements et je suis resté planté là un temps indéterminé. Plus tard, je me suis rincé le visage au lavabo et je suis remonté finir ma bière. J'ai payé Fernando et je suis sorti pour marcher dans la nuit, le destin avait parlé.

J'avais froid, mal dormi dans cette cage d'escalier, et ce sale con qui m'avait réveillé, pas des heures pour aller au boulot. Marchant pour ne pas congeler, je guettais l'ouverture des bistros, la pluie était tombée toute la nuit, ça continuait par intermittence. Des visages pâles, des dos voûtés filaient dans le matin noir en rasant les immeubles, des hommes. Les femmes, à cette heure-ci, étaient encore au lit. Je demandai l'heure à l'un de ces fantômes.

— Cinq heures trente, me lança-t-il d'une pauvre voix. Je passai devant l'Old Navy, le tabac du boulevard Saint-Germain ouvert la nuit. Il venait de fermer. Il rouvrirait vers huit heures. J'avais froid dans le dos et vachement envie de me boire un truc chaud. J'ai continué le boulevard Saint-Germain, pris la rue de l'Odéon jusque chez Michèle. Je suis resté devant la porte de l'immeuble un petit moment. Je me suis assis sur une voiture et j'ai revu Michèle. Elle était vêtue d'une chemise en soie blanche, une belle chemise de nuit pour une longue nuit, pour la plus longue de ses nuits. Son visage blanc lui aussi était beau. Je l'ai embrassée, j'ai léché sa bouche, elle ne réagissait pas, ses lèvres étaient froides comme la nuit. Je n'ai pas pleuré, j'ai gobé l'air autour de moi pour lui voler un baiser, pour voler quelque chose d'elle que j'aurais désormais toujours en moi, parce qu'elle était là, autour de moi.

Je la sentais, je la sentais partout, ce paquet de cigarettes

qui avançait par à-coups dans le caniveau c'était elle, j'en étais sûr, cette pluie triste et froide comme un chagrin qui s'était remise à tomber, c'était elle. Cette gouttière qui fuyait, cet oiseau qui volait, cette fenêtre qui s'ouvrait, cette voiture qui roulait, c'était un peu Michèle, partout elle me témoignait sa présence, elle était aussi ces pierres dans cette petite boîte en nacre derrière les livres. J'aurais voulu les prendre ces pierres, pas pour les vendre, rien que pour les caresser, les sentir, les embrasser, même les manger, pour les coller contre mon cœur. Je suis sûr que Michèle aurait voulu que je les prenne.

Sur son passage, le camion des éboueurs invitait la ville à s'éveiller, des lumières s'allumaient. Quand la benne eut dépassé l'immeuble, le porche s'ouvrit, la vieille grosse concierge de la veille me jeta un regard, elle rentra ses poubelles sans se soucier de ma présence. La lourde porte en chêne se referma sur elle, elle ne m'avait pas reconnu, je me redressai, je commençai à m'éloigner quand une voix m'interpella :

— Eho ! mon garçon !

Je me retournai, c'était la grosse femme.

— Sur le coup je ne t'avais pas reconnu, viens un peu là. Je suis revenu sur mes pas pour m'arrêter à sa hauteur.

— Qu'est-ce que tu fais là à cette heure-ci ? me demanda-t-elle, emmitouflée dans un gros chandail en laine.

— Rien.

— Mais tu es trempé ! fit-elle en me palpant la veste.

C'est des coups à attraper la mort, mon petit, entre te réchauffer une minute, faut pas rester comme ça.

— C'est pas la peine, je passais, c'est tout.

— Viens, je vais te faire un café bien chaud et nous al-

lons parler.

Elle m'entraîna jusque dans sa loge en me tirant par le bras, je n'opposai aucune résistance.

— Là, assieds-toi là, tout près du poêle.

Je m'assis dans un fauteuil couvert de laine, à côté d'un gros appareil à mazout.

— Je fais toujours marcher ce vieux truc, c'est plus efficace que ces radiateurs idiots, dit-elle, et puis ça me rappelle mon mari et mon fils. Donne-moi ta veste, je vais la faire sécher.

J'ôtai ma veste qu'elle plaça sur le dossier d'une chaise devant le poêle, elle alluma la radio.

— Voilà, pendant ce temps je vais te faire un bon café.

Elle passa dans une autre pièce. La chaleur envahissait mes joues et ne tarda pas à pénétrer mes vêtements humides, je me sentais mieux.

La loge était vieillotte, d'un autre temps, des portraits du début du siècle pendaient sur les murs fissurés et jaunis.

Au plafond, les poutres avaient perdu leur vernis depuis longtemps. Les meubles aussi étaient anciens, anciens mais en bon état, couverts de napperons en laine.

La grosse vieille dame revint dans la pièce.

— Voilà, c'est presque prêt.

Elle paraissait heureuse de s'occuper de quelqu'un. Elle posa un grand bol sur une table à roulettes qu'elle poussa devant moi.

— Est-ce qu'un bon casse-croûte te ferait plaisir ?

J'acquiesçai. Elle repartit dans l'autre pièce en souriant.

Les ancêtres dans les cadres me regardaient. Je les trouvais beaux, leurs yeux étaient durs, celui-ci était peut-être le père ou le grand-père de la grosse vieille dame, celle-là

la grand-mère, j'imaginai leurs noms, ce qu'avait pu être leur vie, cet autre en habit militaire était mort au champ d'honneur, à tous les coups, et cette belle fiancée avec cet autre militaire n'était-elle pas la vieille femme qui s'activait dans la cuisine à me faire un petit déjeuner ? C'était probable, il me semblait bien avoir reconnu ses traits, et puis cette photo paraissait plus récente. Alors que je me retournais, je fus frappé par une autre photo. Ce que je voyais était tout bonnement surprenant, stupéfiant, j'étais en photo sur le mur, ce type me ressemblait comme deux gouttes d'eau, exactement ma tête, et si son visage n'avait pas trahi une bonne vingtaine d'années, j'aurais juré que c'était moi.

La concierge revint avec dans une main une casserole fumante et dans l'autre une assiette, elle remplit le bol de café et posa l'assiette dans laquelle se mêlaient charcuterie, pain grillé et gros morceau de beurre.

— Voilà, j'espère que tu vas aimer, si tu veux du lait, tu me demandes.

— Merci, j'ai fait, un poil gêné.

— Tu veux du lait ?

— Non, ce sera très bien comme ça, merci beaucoup.

— T'as pas à me remercier, ça me fait plaisir.

La radio donna les informations de six heures trente, je commençai à manger pendant que la grosse vieille dame allait s'asseoir sur son divan ancien. Les informations terminées, elle demanda :

— C'est quoi ton nom, mon bonhomme ?

— Gérard.

— Moi c'est Madeleine.

— Ah ?

— Quel âge as-tu ?

Je plongeai le nez dans mon bol de café. Elle continua :

— Tu n'es pas obligé de me le dire, j'ai jamais obligé personne dans ma vie, excepté les gens de l'immeuble à mettre leurs cochonneries dans la poubelle. Sinon j'ai jamais obligé personne, c'est pas ma nature.

Après un silence :

— Moi, j'ai soixante-quinze ans, je les ai eus le mois dernier, le même jour que mon mari, lui aurait eu quatre-vingts, sauf qu'il est mort v'là quinze ans.

En montrant mon sosie derrière moi, j'ai demandé :

— Et lui, c'est qui ?

— Ça c'était mon fils, dit-elle avec une sensible émotion dans la voix, il avait vingt-cinq ans, cheminot, un jour on l'a retrouvé écrasé entre deux wagons.

Elle se tut quelques instants avant d'ajouter doucement :

— Y a déjà longtemps de ça, y a déjà très longtemps, c'était un sacré bon petit gars... Ça c'était mon frère aîné, dit-elle en me montrant le jeune militaire, il est mort en 18 dans la Somme, à quelques jours de la fin de la guerre, et ça c'est mes parents.

C'était un vrai cimetière. La terre avait depuis longtemps digéré tout ce petit monde. Elle restait seule, la dernière de la famille. La fatigue, le petit déjeuner et la chaleur aidant, j'avais du mal à garder les yeux ouverts, elle le remarqua.

— Si tu as sommeil, dors, je peux même, si tu veux, te préparer le lit de la petite chambre, tu préfères ?

— Non, Madeleine, je préfère le fauteuil.

Pas une fois nous n'avons parlé de Michèle, et c'était bien comme ça. Mes yeux se fermèrent totalement jus-

qu'à onze heures. Je restai chez Madeleine durant trois jours sans sortir. Je demandai plusieurs fois Gillou au Bouquet par téléphone, sans résultat. Le troisième jour, Madeleine eut la confirmation du décès de Michèle.

Le matin du quatrième jour, je suis parti de chez Madeleine vers onze heures quinze. Elle n'était pas là, j'ai claqué la porte de la loge et je suis allé directement au Bouquet. Toujours pas de Gillou et, à la mimique de Fernando, je pouvais deviner qu'il ne l'avait pas vu. J'ai commandé un demi, le bar était vide, seul Raymond vociférait au comptoir. Fernando m'apporta une bière et me parla d'un type qui me cherchait pour une histoire de portefeuille, c'était sans doute Gros Poulet.

— Il avait l'air d'en avoir après toi.

J'ai bu mon verre sans me soucier de ce mange-merde déguisé en baba cool, c'était pas un pauvre cafard boiteux qui allait me gâcher ma journée. Vers midi et demi le bistro a commencé à se remplir. J'ai payé Fernando et je me suis tiré. J'ai pris le boulevard Saint-Germain et je suis allé jusqu'à la Bastille, il ne pleuvait plus mais le ciel était toujours menaçant. Rue de la Roquette je suis entré dans le premier resto venu, j'ai commandé un steak tartare et une demi-bouteille de beaujolais à un jeune type déguisé en disc-jockey.

— C'est tout ce que vous prendrez ? dit-il, légèrement méprisant.

— Je peux me forcer aussi, si vous voulez !

Il est reparti sans faire de commentaire, avec dans son allure quelque chose de dédaigneux. Sa tête en forme de punching-ball n'inspirait pas l'affection. J'aimais rien dans ce type, j'étais rentré dans ce resto pour casser la

croûte bien tranquillement et voilà que ce trouduc arrogant me gâchait mon plaisir. Toujours détesté ce genre de mecs au trousseau de clefs pendant qui jouent les follas-ses précieuses sans en être et qui sont tout juste bons à fleurtouiller avec des petites pucelles idiotes, plus connes et plus sordides qu'un été sans soleil. Celui-là me sortait particulièrement par les yeux. Après une demi-heure au moins, il m'apporta enfin mon plat. L'envie de lui retourner l'assiette sur la tête m'effleura, j'avais trop faim, sauvé par le gong qu'il était. Je le pris sur son terrain en lui balançant tout de même en loucedé un petit coup de pompe dans les tibias. C'était un sournois.

— Vous avez été élevé chez les porcs ou quoi ? fit-il, agressif.

Pauvre con, j'ai pensé en lui jetant un sourire machiavélique, j'avais même pas été élevé du tout, je m'étais élevé tout seul, moi, comme un grand, et je devais rien à personne. C'était pas son cas à ce tordu, les gens comme lui qui pensaient que j'avais pas de bonnes manières, je leur pissais à la raie, et tout ça ne m'empêchait pas d'aimer le monde entier, et c'était ça qui comptait.

Le tartare fini, je commandai au type une mousse au chocolat et des fraises au sucre, le tout mélangé. Il me regarda un bon moment avec mépris. Sans blague, un instant j'ai eu envie de lui faire comme un flic m'avait fait un jour, à savoir lui prendre la tête, la lui baisser et lui péter dans le nez, il l'aurait pas volé, je me suis abstenu pour les beaux yeux d'une jolie blonde qui venait tout juste de s'installer à une table voisine. Elle était belle, et du premier coup d'œil je lui trouvai un air intelligent ; merveilleuse, étrange comme une galaxie à elle toute seule, su-

perbe comme un matin d'hiver sur la butte Montmartre, les gens se retournaient vers elle. Le disc-jockey s'est précipité sur elle comme une pervenche sur une voiture en stationnement interdit, l'avait l'air con le pauvre ! Il exerça son humour à quinze balles en lui présentant la carte, elle lui jeta un regard étonné. Le type la dérangeait, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, mais lui ne s'en rendait pas compte.

Elle lui prit la carte des mains et l'étudia. A ce moment, la rumeur environnante baissa d'intensité, à tel point qu'on aurait cru que les gens consultaient la carte avec elle, les hommes surtout. Elle commanda une boisson, et la rumeur remonta de plus belle. Un type à une table devant moi se prit une tarte de compétition. J'en entendis comme l'écho quelques secondes plus tard, à deux tables sur ma droite, elle faisait un malheur et semblait ne pas s'en apercevoir.

Elle commanda un steak tartare comme moi. Au bout d'un moment, la chose m'apporta ma mousse au chocolat avec une fraise dessus. L'était trop con ce mec, trop préoccupé par la nouvelle venue. Je n'insistai pas, il me foutait les nerfs à vif. La fille aussi, mais pas pour les mêmes raisons. Oui, j'étais à vif, l'ennui c'est que ça ne s'abor-dait pas comme ça, ce genre de perle. Fallait ruser. Je fis appel à mes pouvoirs surnaturels, j'allais la séduire par la pensée, par voie télépathique, fallait me concentrer, pas facile avec cette chose tourbillonnante dans tous les coins.

Après avoir mangé ma mousse pour prendre des force, je fermai les yeux et essayai d'accrocher son esprit en ces termes : « Salut à toi ô divine beauté embourbée dans les

griffes du temps qui passe et ne s'arrête jamais ! Ouvre les antres de ta mémoire pour m'accueillir à jamais dans le fond de ton âme, ouvre-toi entière au gardien de ta future immensité, j'ai deux mots à te dire. »

J'avais soif, j'ai bu un coup de beaujolais. « Par un doux regard, montre-moi que j'ai pénétré en toi. » Je la regardai, sans voir de résultat, elle lisait une sorte de revue ridicule alors que je me tuais à lui faire la sérénade. « Je t'en prie, soleil de tous les étés, regarde-moi juste une fois pour éclairer de ta lumière le désespoir de mon âme soûle, je t'en conjure. » Elle me lança un regard. « Un autre s'il te plaît, de préférence un peu moins indifférent, merci beaucoup. » Après quelques secondes, elle me regarda de nouveau et me fit un sourire. « Miraculeuse vision, merci de ta bonté, voici le moment venu pour moi de te raconter ma vie ! »

Le disc-jockey était planté devant moi avec son air méprisant :

— Ce sera tout pour monsieur ? dit-il en appuyant sur le « monsieur ».

Ce type foutait la merde dans ma tentative de séduction télépathique, ses ondes étaient mauvaises, je le sentais, je commandai un café que je ne désirais pas, rien que pour l'expédier. Il débarrassa ma table et le plancher. Je regardai de nouveau ma déesse, elle lisait toujours, c'était bien la peine que je me torture l'esprit. Néanmoins je continuai : « Excuse-moi, ma crème, de t'avoir délaissée quelques secondes, mais la chose use de tous les artifices pour semer le trouble et la discorde entre nous. Ce n'est qu'un minable coléoptère gluant sans âme et sans saveur. Voilà son problème. » Elle leva les yeux d'un air intri-

gué. « Toi qui es grande devant ce monde de culs-de-jatte, je dois te parler, je vais te parler, écoute-moi attentivement, s'il te plaît, regarde-moi, regarde-moi encore une fois, montre à ton serviteur aveugle que tu daignes l'écouter, vas-y ma belle, regarde-le. »

Le disc-jockey lui apporta son steak tartare, elle ne le vit même pas, ne le remercia pas. Le type semblait vexée, il me jeta un regard haineux avant de disparaître dans les cuisines. Je regardai à nouveau la fille. Horreur, elle me fixait en mâchonnant sa viande, je détournai la tête, ne pouvant soutenir son regard de braise.

« Ne me regarde pas comme ça, tu me gênes mon cœur, ça me fait que je me sens devenir une pauvre petite feuille morte tourbillonnante dans le vent de l'automne. » Je risquai un autre regard, elle ne me fixait plus. « Voilà, je vais enfin pouvoir te dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, je suis un brave garçon, beau et intelligent, ça je sais que tu l'avais déjà remarqué, je suis doux et tendre comme le printemps, je suis le vent, la poussière et l'amour, tout ça c'est moi, un vrai roman qui fera ce que tu voudras, je te jure, je serai ton titre de transport, ta valise en carton, tes contredanses, ton loyer, tes impôts, ton souffre-douleur, si tu le veux je ferai même un stage de boucher-charcutier, de peintre en bâtiment, trouve-moi un emplacement et je ferai le trottoir, je me vendrai avec délectation, tu vois je ferais tout pour toi. »

La chose m'apporta mon café avec l'addition. « Je n'en peux plus, je vais venir te voir, je vais payer ce pauvre coléoptère et je vais venir à ta table, je te toucherai, m'assurerai que tu n'es pas une vision, je vais venir à toi et tu me prendras dans tes bras, tu m'embrasseras, tu diras que

tu m'aimes, tu voudras même me faire l'amour, tu me traîneras par la main et tu m'emmèneras aux toilettes, tu me déshabilleras et tu me demanderas de te faire l'amour sur le lavabo, après quoi nous irons chez toi continuer cette apothéose charnelle et tu ne voudras plus jamais me quitter, plus tard nous nous marierons et tu me feras des enfants à la pelle, des enfants que toutes les productions de cinéma, les agences de mannequins, toutes les institutions, la Comédie française, l'Académie française se disputeront. Ils seront prix de beauté, prix Interallié, prix Médicis, prix Renaudot, prix Goncourt, prix Pulitzer, prix Nobel, chevaliers de la Légion d'honneur, du Mérite, ils ne l'auront pas volé, vu qu'ils le mériteront, ils finiront riches, adulés, au Panthéon. Tu seras fière et tu te rappelleras ce jour toute ta vie, j'arrive, voilà, je paie la chose et me voilà. »

Après avoir réglé ma note et bu mon café d'un trait, je me levai et allai directement à sa table.

— Me voilà, dis-je en souriant.

Elle me jeta un regard surpris :

— Pardon ?

— Je dis que me voilà, ne me dites pas que vous ne m'attendiez pas ?

— Si, je vous attendais justement.

Je la dévisageai abasourdi, elle m'attendait, elle venait de me dire là, dans les yeux, qu'elle m'attendait. Je n'en croyais pas mes oreilles, j'étais pétrifié, j'avais peur, d'un seul coup je me faisais peur, j'avais donc vraiment des dons télépathiques, des pouvoirs surnaturels, ce n'était pas croyable. Je répétais, pour être sûr que je n'avais pas rêvé :

— Vraiment, vous m’attendiez ?

— Oui, elle a fait le plus simplement du monde, j’étais sûre que quelqu’un allait me casser les pieds, ça n’arrête pas depuis ce matin.

A ces mots, je suis redescendu sur terre aussi vite qu’une enclume tombant d’un établi. Je n’étais pas plus télépathe que la chose :

— Ne me dites pas ça, vous me faites mal.

Je me sentais humilié.

— Pourquoi ? Pourquoi je ne vous dirais pas la vérité ?

— Parce que vous m’opérez à cœur ouvert et que vous me faites souffrir, voilà pourquoi.

Je me ressaisis quelques secondes et continuai :

— Dites-moi au moins votre nom, votre petit nom, s’il vous plaît.

Je m’assis à sa table.

— Pourquoi je vous donnerais mon nom ?

— Parce que !

— Ça vous servirait à quoi ?

— A le mettre quelque part dans mon cœur, voilà pourquoi.

— Vous êtes sûr que tout va bien ?

— Tout va très bien, surtout depuis que je suis là, assis à vos côtés. Donnez-moi votre nom.

— J’en vois pas l’utilité.

— Moi si, ça m’est indispensable.

— Et pourquoi mon nom vous serait indispensable ?

— Parce que.

— Parce que quoi ?

— Parce que je vous aime.

— Vous m’aimez ?

— Oui, je vous aime, je vous regarde depuis une demi-heure, je vous parle, je vous ai séduite par télépathie, essayez de vous souvenir, dites-moi que vous m'avez entendu.

— Non.

— Essayez de vous rappeler, cherchez dans votre mémoire.

— Vraiment je ne vois pas.

— Dites-moi votre nom ?

— Non !

— Ça me ferait du bien.

— Si je devais céder à tous les gens qui veulent que je leur fasse du bien, je n'arrêtera pas

Sur ce, la chose rappliqua :

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, mademoiselle ?

— Oui, j'aimerais que vous me donniez la carte, je n'arrive pas à finir cette viande, vous êtes sûr qu'elle est fraîche ?

— Tout ce qu'il y a de plus frais, mademoiselle.

La chose paraissait troublée, elle se mit à rougir inconsidérément, elle débarrassa la table.

— On jurerait le contraire, dit la fille.

Le disc-jockey venait de se faire traîner dans la boue, il partit à reculons sans demander son reste.

— Dites-moi trois noms et je vous dirai lequel est le bon.

— Vraiment ? dit-elle.

— Vraiment.

— Très bien ! Julie, Lola, Bernadette.

— J'y suis, j'ai trouvé, c'est pas Bernadette.

— C'est vrai.

— C'est... c'est Lola, vous vous appelez Lola, est-ce que je me trompe ? Votre nom est Lola, c'est ça ?

— C'est ça.

— Je m'en doutais, je m'en doutais.

— Ça vous avance à quoi ?

— Je vous aime ! Je vous aime !

— Vous vous répétez.

— Je sais, mais c'est plus fort que moi.

Le disc-jockey réapparut avec la carte. Les gens regardaient toujours.

— Est-ce que vos desserts sont bons, au moins ?

— Excellents, mademoiselle, vous n'avez qu'à demander au monsieur, dit-il en me toisant, la mousse au chocolat est parfaite.

J'ai fait :

— Pour tout vous dire, je ne l'ai pas trouvée parfaite.

Il me jeta un regard de haine.

— Vous ne l'avez pas trouvée bonne ? me demanda Lola.

— Pour vous dire la vérité, je lui ai trouvé un goût de coléoptère gluant.

— Oh ! c'est répugnant !

— Je n'y suis pour rien, voyez avec le jeune homme.

Elle tendit la carte au disc-jockey et lui dit :

— Tenez ! Vous m'apporterez l'addition et ce sera très bien comme ça.

La chose battit en retraite, elle dégoulinait de rage, elle se tordait, se contorsionnait d'humiliation. Elle faisait peine à voir, elle disparut dans la cuisine et, à sa tête, je sus qu'elle ne reviendrait pas de sitôt.

Je suis resté avec Lola une bonne demi-heure, nous avons

parlé de choses et d'autres, comme de la fidélité dans le couple, Lola estimait que les hommes étaient tous des salauds, que c'était plus fort qu'eux, qu'il fallait qu'ils trompent, ça se vérifiait tous les jours autour d'elle. Moi, Lola, je ne l'aurais jamais trompée, vu que j'étais hypnotisé, vu que j'étais son esclave qui lui obéissait au doigt et à l'œil. D'ailleurs je lui ai dit, à Lola :

— Lola, je t'en prie, d'une façon ou d'une autre, je veux être avec toi, à ton service si tu veux, si j'avais les moyens, je te paierais pour vivre à tes côtés, mais je n'ai pas d'argent, je suis un fils du peuple, un chômeur-né, un homme du voyage.

Lola ne voulait rien entendre, elle ne voulait même pas me donner son numéro de téléphone, pas de nom de famille, pas d'adresse, rien, mais par déduction, comme je suis quelqu'un de très intelligent, médium et surtout télépathe, j'ai découvert le quartier où elle habitait et, constatant qu'elle cherchait gentiment à se débarrasser de moi, je lui ai fait la promesse de lui remettre la main dessus quand je voudrais, ce qui n'a pas manqué de l'amuser. Je lui ai proposé de parier avec moi ce qu'elle voulait que je la retrouvais dans les deux jours. Là, Lola a dit que si je la retrouvais dans les deux jours, ou même dans les huit jours qui venaient, elle m'invitait pour un week-end à la campagne, rien qu'elle et moi, je ne savais pas si elle plaisantait, je crois que non.

— Maintenant, si tu m'aimes comme tu dis, prouve-le !

— Tout de suite, j'ai fait, en m'apprêtant à l'embrasser.

— Pas comme ça.

— Comment alors ? j'ai dit, décontenancé.

— En partant.

— En partant ? Drôle de façon de prouver son amour.
— Peut-être, mais j'ai besoin d'être seule.
Sentant sa décision irrémédiable, je capitulai.
— Très bien, je vais partir, comme tu voudras.
Elle me regarda amusée.
— Je vais te faire une autre proposition.
J'ouvris mes esgourdes comme une porte.
— Voilà, si tu me retrouves entre demain et la fin février,
je jure que je serai à toi, et cela jusqu'à la fin de mes
jours, est-ce que ça te convient ?
— Si ça me convient ?
Je n'avais pas rêvé, elle me demandait si ça me convenait,
autant demander à un aveugle s'il veut voir ou encore à un cheval de bois s'il ne veut pas vous donner un coup de sabot.
J'étais aux anges, elle se retenait de rire.
— Maintenant, pars !
Je ne me fis pas prier car je la croyais, cette beauté venait d'ailleurs d'une autre galaxie et, si je lui remettais la main dessus, la plus belle fille du monde serait à moi pour toujours.
Je la quittai en embrassant ses joues de soie, des frissons inconnus me grimpèrent aux vertèbres.
Je sortis sans avoir eu le plaisir de revoir la chose. Dehors, je marchai jusqu'au coin d'une rue. Je me cachai dans l'entrée d'un porche, de là, sans risquer d'être vu, j'apercevais la porte du restaurant.
Je n'avais plus qu'à attendre qu'elle sorte, ensuite je la suivrais jusqu'à chez elle ou ailleurs, et demain je lui tomberais dans les bras comme une fleur, la messe serait dite, et je serais le plus heureux des hommes parce que Lola serait à moi pour la vie, j'aurais enfin trouvé mon paradis sur terre. Je suis resté comme ça deux heures, terré dans

ma niche comme un chien à l'affût.

J'ai vu tout le monde sortir, même la chose, mais pas de Lola. Je n'avais pourtant pas quitté plus d'une seconde la porte des yeux. Je suis sorti de ma cachette, je suis passé devant le restaurant, il était vide, fermé. Lola avait disparu comme par magie, comme elle était apparue, et si la chose me restait comme l'image sordide de la médiocrité, Lola, elle, dormirait dans mon esprit pour toujours comme la plus belle des hallucinations.

A deux pas de moi, un énorme type dégoulinant de sueur, à l'accent berrichon, s'encanaillait avec deux jeunes types et une blonde que je connaissais de vue. Il pelotait la blonde et semblait franchement éméché, un des deux types lui faisait les poches pendant que la fille et l'autre gars détournaient son attention. En voilà un qui n'allait pas tarder à finir en slip.

Vers dix heures et demie du soir, Raymond le Peintre est arrivé, le Bouquet était plein de viande soûle, Raymond ne dépareillait pas, il était ivre comme un bouchon de vin, il a jeté un regard haché sur le bar avant de s'approcher de moi. Il me voyait, mais ne me reconnaissait pas. Après s'être casé entre la blonde et moi, il se mit à pleurer. Mme Ivette lui demanda ce qu'il avait, alors Raymond répondit que c'était parce qu'il avait enfin fini son tableau sur les phoques du Groenland, tableau qu'il avait commencé deux ans auparavant. Alors Mme Ivette lui a servi son petit blanc en lui disant :

— Je savais pas que tu faisais aussi du figuratif, je croyais que tu peignais exclusivement de l'abstrait ?

— J'ai jamais fait de figuratif.

— Alors c'est quoi les phoques du Groenland, c'est de l'abstrait ?

— Oui, c'est de l'abstrait, le figuratif j'ai jamais pu blairer ça, excepté celui d'un copain à moi, un type du nom de Debeurme, tu connais ?

Mme Ivette s'est creusée la tête quelques secondes.

— Tu connais pas Debeurme ? Y fait aussi de l'abstrait, c'est un type comme ça, un sacré peintre !

— J' connais pas trop les noms des peintres, à part Picasso, Dali et toi, je connais pas grand monde.

— Debeurme, c'est mon pote, c'est un grand, plus grand que moi, et Mozzanega, tu connais ?

Mme Ivette se creusa de nouveau la tête, elle n'aimait pas trop être prise en défaut.

— Tu connais pas non plus Mozzanega ? Tu connais rien, Ivette, faut tout refaire ton éducation, et ces pignoufs, qu'est-ce qu'y connaissent, tous ces pignoufs ! dit Raymond en s'adressant aux gens autour de lui. Rien, y connaissent rien, de pauvres âmes, dont la housse n'a pas encore été ôtée, voilà où nous en sommes, nous patageons dans une énorme mare de merde et personne veut en bouffer, toujours les mêmes qu'en bouffent, et les autres continuent à patauger dans leurs conneries sans même se rendre compte que leur merde pue.

— Bois ton petit blanc, Raymond, dit Mme Ivette, cherchant à lui faire parler d'autre chose.

Raymond se remit à pleurer.

— Faut pas pleurer, Raymond, tu devrais plutôt être content.

— C'est justement pour ça que je pleure, je pleure de bonheur, parce que j'ai fini ma toile.

Mme Ivette calma d'un geste deux types qui commençaient à s'énervier puis revint à Raymond :

— Faudra que tu nous la fasses voir cette toile, peut-être que ça pourrait m'intéresser, dit-elle.

— C'est pas possible, je vends plus mes toiles.

— Pourquoi ? demanda Fernando.

- Parce que j'suis pas un commerçant, voilà pourquoi.
- Faut bien gagner sa vie, fit remarquer Ivette.
- Pas besoin de ça pour vivre, j'ai ma pension pour vivre, pas b'soin d'autre chose !
- Au moins tu pourrais nous l'amener pour qu'on l'admire, dit Fernando.
- J'peux pas, j'peux plus...
- Pourquoi qu' tu pourrais plus ? enchaîna Ivette.
- Parce que je l'ai brûlée !
- Brûlée ? s'étonna-t-elle.

Fernando regarda Raymond curieusement avant d'aller au bout du bar satisfaire une commande.

— Ouais, reprit le Peintre, je l'ai brûlée, cramée, complètement partie en fumée.

— Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? dit Mme Ivette.

— Parce que ça regarde personne !

Raymond se mit à rire, de son rire tuberculeux, avant de faire un bras d'honneur à toute la galerie. Je commandai un autre verre, j'étais fatigué et je n'avais pas d'idée où finir la nuit, excepté chez Madeleine. Je l'aimais bien, Madeleine. L'ennui, c'est que chez elle je n'arrêtais pas de penser à Michèle, je voulais l'oublier, elle était morte depuis seulement huit jours, c'était trop tôt, beaucoup trop tôt pour ne plus y penser. Une chose pourtant m'attirait rue de l'Odéon, une chose qu'il fallait que je récupère à tout prix, une chose précieuse à laquelle Michèle était très attachée et qui par filiation me revenait de droit, c'était les diams.

Vers une heure du matin, Raymond était à ramasser à la petite cuillère. Il n'était pas le seul, les trois quarts de

l'assistance étaient dans le même état. Le Berrichon sortit avec la fille, précédé de quelques secondes par les deux petites frappes, il allait passer une sacrée fin de soirée. Quant à Gillou, personne ne savait ce qu'il était devenu. Je suis sorti du Bouquet légèrement éméché, il faisait bon, humide mais bon. J'ai marché jusqu'à l'Old Navy, on était en début de semaine, mardi peut-être bien, les rues étaient assez désertes pour le quartier. Je suis entré dans le bistro acheter un paquet de pipes, y avait au bar quelques soûlots mais y avait pas de Gillou, c'était aussi un bar où il venait souvent. Le barman le connaissait bien. J'ai fait :

— T'aurais pas vu Gillou, ces derniers jours ?

— Pas vu, dit-il, occupé qu'il était à servir un client.

J'insistai :

— Tu vois de qui je veux parler ?

— Mais oui, Gillou, avec qui t'es souvent, Gillou Grand Nez, quoi !

Y avait pas de doute, on parlait bien du même.

— Oui, c'est bien ça, j'ai fait en commandant un demi.

— Pas vu depuis un bon moment, reprit-il.

Ça faisait plus d'une semaine qu'il avait disparu. Les combines de Gillou, c'était toujours tordu, chaque fois la même chose, mais ça ne l'empêchait pas de continuer, quatre fois qu'il était déjà tombé, cinq années de taule en tout, et quand tu lui parlais de ça il répliquait : « Cinq piges peut-être, mais je les ai faites sur le petit doigt de pied. »

Sa mauvaise foi aidant, il prétextait aussi que la taule lui avait jusqu'à présent sauvé la vie, que c'était l'occasion pour lui de faire des cures de désintoxication et de dor-

mir, peut-être qu'en ce moment il y pionçait.

Je suis arrivé chez Madeleine vers deux heures du matin. Elle dormait, j'ai frappé un bon moment à la porte avant qu'elle m'ouvre :

— Faut pas venir à cette heure-ci, mon petit, moi je dors, tu comprends ?

— Je comprends, j'ai répété en prenant un air désolé.

— Je me lève à cinq heures, moi, et j'ai plus vingt ans.

Elle me fit entrer et reposa sur une chaise le châle qu'elle s'était mis sur le dos. J'ai fait sur un ton d'excuse :

— Si j'avais su, je serais pas venu.

— S'agit pas de ça, s'agirait de boire moins et de dormir plus tôt, c'est tout.

Elle se dirigea vers la porte de sa chambre et se retourna :

— Je te montre pas le chemin, mais à l'avenir faudra plus venir dormir, ça me convient pas, pour manger un petit truc ou te réchauffer un peu, je dis pas, mais plus pour dormir. J'ai besoin de sommeil, moi, bonne nuit.

Puis elle ferma la porte derrière elle. Je restai quelques secondes immobile, examinant la pièce, et mon regard s'arrêta sur le tableau à clefs de l'immeuble. Je décrochai quelques clefs que je remis en place jusqu'à ce que je trouve celle qui m'intéressait. Sur l'étiquette était inscrit : Michèle Demantier, 4e droite. Je l'examinai un instant et je la raccrochai. Demain j'irais chercher les pierres et on ne me reverrait plus dans ce quartier. J'ai éteint la lumière de la loge et à tâtons je suis allé directement dans la petite chambre.

Je n'avais pas sommeil, j'ai pris un livre sur une étagère, tout poussiéreux, ils étaient tous dans le même état, c'était Vingt Ans après, d'Alexandre Dumas, j'en ai lu une

cinquantaine de pages, je n'avais pratiquement jamais lu de ma vie, à la différence de Gillou. En tout cas, c'était la première fois que je lisais cinquante pages comme pour rire. Gillou, lui, il lisait en taule, moi je n'avais jamais été en taule. Ce livre me bottait bien mais, la paupière lourde, j'ai éteint la lumière et j'ai plongé comme une masse dans le sommeil.

Je me suis levé vers onze heures. Madeleine était dans le petit salon en train de coudre une robe.

— Bien dormi ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai, je n'étais pas bien réveillé.

— Y a du café dans la cuisine, t'as plus qu'à mettre le feu dessous.

Le bol était déjà sur la table avec sa petite cuillère et le paquet de sucre.

— Y a du pain frais dans le sac à provisions à côté du frigo.

— Merci.

— Pas besoin de me remercier, suffit de ne plus venir me réveiller au beau milieu de la nuit.

J'allai à la cuisine faire chauffer mon café, je coupai un bout de pain que je tartinai de beurre. Madeleine rappliqua et dit :

— Tu m'en veux pas, mon petit, pas vrai ?

— De quoi ?

— Peux pas te garder ici, on a pas le même rythme.

— Je sais.

— Ça n'empêche pas le faible que j'ai pour toi. La journée tu pourras venir quand tu voudras, mais passé dix heures faut plus sonner, d'accord ?

— D'accord, j'ai fait d'un ton entendu.

— La nuit, mon petit, ça finit toujours mal, tu devrais faire attention.

Je revins dans le salon avec ma tartine et la casserole de

café chaud, suivi de Madeleine.

— Faut essayer de trouver une solution, tu peux pas rester comme ça à traîner, dit-elle d'un air embarrassé. Tu devrais aller chez ta mère, c'est elle qui doit s'occuper de toi.

Je n'avais surtout pas envie de parler de ma mère, Madeleine le sentit, elle enchaîna :

— Ou te chercher un petit boulot, comme apprenti, ou quelque chose comme ça ?

Elle plia soigneusement la robe qu'elle mit dans un sac en plastique.

— Je vais voir autour de moi si je peux pas te dénicher quelque chose, dit-elle en prenant son manteau, es-tu d'accord ?

Je la regardai quelques secondes en mâchonnant.

— Une place nourri, logé, voilà ce qu'il te faudrait.

— Ouais, j'ai fait sans enthousiasme, ça serait formidable.

Elle mit son manteau, prit le sac en plastique et ouvrit la porte de la loge.

— Je serai là dans une demi-heure au plus tard, dit-elle, quand tu auras fini de déjeuner tu iras te débarbouiller, à tout à l'heure.

J'ai fait un signe de tête et Madeleine a tiré la porte derrière elle.

J'ai fini tranquillement mon petit déjeuner, je me suis passé un coup d'eau sur la figure après m'être habillé et je suis allé décrocher la clef de Michèle au tableau, j'ai fermé la loge et je suis monté au quatrième. C'était curieux de me retrouver là, je suis resté un bon moment devant la porte sans bouger, avec une petite boule qui me

venait progressivement à l'estomac. La mort, comme un cafard boiteux, gambadait jusque sur le palier, jusque dans l'escalier, dans toute la maison.

Alors que je m'apprêtais à entrer, je me rendis compte qu'on avait posé des scellés, je reculai d'un pas, hésitant, je m'appuyai quelques secondes contre le mur. Fallait pourtant entrer. Je n'avais pas le choix et ce n'était pas ce petit obstacle de rien du tout qui allait m'en empêcher. Je mis la clef dans la serrure, déverrouillai, puis d'un coup d'épaule je fis sauter les scellés et refermai la porte derrière moi.

Les meubles, comme des fantômes étaient couverts de draps blancs. Les stores étaient descendus. L'appartement semblait dormir d'un sommeil profond, un silence infini, comme une grosse araignée, avait tissé sa toile, l'atmosphère était lourde. Je ne me suis pas éternisé, je suis allé à la bibliothèque, j'ai sorti les livres, pris la boîte et remplacé les ouvrages. Les trois petites pierres étaient bien là, j'ai mis le tout dans ma poche et je suis ressorti sans demander mon reste. Sur le palier, j'ai refermé la porte et remis les scellés approximativement, j'ai dévalé l'escalier jusque devant la loge. Dans ma précipitation, j'avais oublié de laisser la porte de Madeleine ouverte pour raccrocher la clef de Michèle au tableau, j'étais piégé. Je ne pouvais pas prendre le risque de la glisser sous la porte, fallait ruser, attendre que Madeleine revienne pour remettre discrètement la clef dérobée à sa place. Je suis sorti de l'immeuble, pas le moment de se faire remarquer, Madeleine est revenue environ quinze minutes plus tard. Je suis allé à sa rencontre.

— Tu t'es débarbouillé, au moins ? demanda-t-elle.

— Plutôt deux fois qu'une.
— Et tu vas où comme ça ?
Le plus naturellement du monde, j'ai dit :
— Faire un petit tour.
— Bon, alors amuse-toi bien, et n'oublie pas ce que je t'ai dit, essaie de te trouver un gentil petit travail.
Pas contrariant, j'ai promis :
— C'est ce que je vais faire.
— Alors adieu, mon petit, et prends bien soin de toi, conclut-elle en me plantant sur le trottoir.
— Attends, j'ai fait, je reviens une minute avec toi, j'ai oublié mon briquet.
— Quel briquet ?
— Mon briquet.
— Tu le prendras une autre fois, comme ça tu fumeras moins, et puis j'aurai le plaisir de te revoir, dans la journée bien sûr.
Elle me foutait les nerfs en pelote.
— C'est pas possible, j'ai fait, embarrassé.
— Pourquoi ? Pourquoi ça serait pas possible ?
— Parce qu'il n'est pas à moi.
J'étais toujours sur ses talons.
— Tu ne veux pas revenir me voir ?
J'ai pris un ton rassurant :
— Bien sûr si, mais ce briquet je dois le rendre aujourd'hui.
— Très bien, mais pas longtemps, d'accord ? J'ai plein de travail à faire.
— Bien sûr.
J'étais soulagé. Elle ouvrit la porte de la loge et d'un regard circulaire constata qu'elle ne voyait pas de briquet.

— Ton briquet n'est pas là, mon petit.
— Je l'ai peut-être laissé dans la chambre.
Je pris un air perplexe, elle dit :
— Qu'est-ce que tu attends pour y aller voir ?
Elle paraissait impatiente.
— Je ne peux pas.
— Tu ne peux pas ? reprit-elle, étonnée.
— Non, j'ai marché dans une crotte de chien, j'en ai plein les chaussures.
— Tu fais bien de le dire, pas envie que tu empestes la maison.
Elle se dirigea vers la petite chambre, je n'avais pas beaucoup de temps, elle ouvrit la porte et y passa la tête, c'était ma dernière chance, j'entrai dans la loge d'un pas vif mais silencieux, raccrochai la clef à sa place et, dans le même mouvement, revins sur le seuil.
— Pas de briquet non plus dans la chambre, dit-elle en refermant la porte.
Je pris un air embarrassé.
— Tu es sûre ?
— Certaine.
— Bon, si tu me le retrouves, tu me le mets de côté, d'accord ?
— Evidemment que je vais te le mettre de côté, qu'est-ce que je pourrais bien faire d'un briquet, je te demande un peu !
— Evidemment, j'ai fait, l'air d'avoir dit une énormité.
— Maintenant il faut que tu partes, tu vas me retarder.
Je l'embrassai comme un bon fils avant de bondir dans la rue. Je revenais de loin et, cette épreuve passée, je décidai d'aller arroser l'événement au Bouquet. Plus jamais

je ne reverrais Madeleine et plus jamais je ne remettrais les pieds dans cet immeuble. Au Bouquet, une bonne nouvelle : Gillou était de retour, il avait passé la matinée à m'attendre, je l'avais loupé d'une demi-heure à peine, mais ce n'était que partie remise, il réapparaîtrait à un moment ou à un autre de la journée. Je commandai à Fernando un demi et un sandwich au jambon. Les événements m'avaient creusé, je mangeai de bon cœur.

Vers trois heures, Christian le Beau est venu me saluer, nous avons pris un pot et bavardé un bon moment. Il mijotait un coup fumant avec l'autre Christian, Christian l'Embrouille, qui m'en avait déjà touché deux mots quelques jours auparavant. Il souhaitait que Gillou soit aussi de la fête, mais ne m'en dit pas davantage. Tout d'un coup, j'ai mis sur la table les trois petites pierres, le Beau m'a regardé étonné :

— T'as eu ça où ?

— Des bijoux de famille, c'est à ma mère.

— Y sont vrais ?

— Evidemment ! j'ai fait d'un air blessé. Quel intérêt j'aurais à te montrer des fausses pierres ?

— Elles sont superbes, dit-il en les examinant de près.

— Ouais, superbes, et elles valent la peau des fesses.

— Combien ?

— Je sais pas encore, j'ai répondu en les remettant dans la boîte et en fourrant la boîte dans ma poche. Tout ce que je sais, c'est qu'il y en a pour du fric.

— Ma femme peut te les racheter, à condition bien sûr que tu lui fasses un prix. Je peux toujours lui en parler, si tu veux.

— Pourquoi pas ? j'ai dit en commandant une autre tour-

née.

Les pierres lui avaient fait de l'effet, les yeux lui sortaient de la tête.

— Seulement, si tu veux mon avis, il a ajouté, tu devrais pas te promener avec ça sur toi.

— T'en fais pas pour moi.

Le Beau avait raison, ce n'était pas prudent de les trimballer dans ma poche. Je pouvais me faire serrer tôt ou tard par les flics et, n'étant pas en mesure de justifier leur provenance, m'attirer des ennuis. Je pouvais aussi les perdre, et ce n'était pas là une meilleure perspective. Malgré tout, l'idée de m'en débarrasser ne me réjouissait pas. Je les aimais ces pierres, et c'était tout ce qui me restait de Michèle.

Le bistrot n'allait pas tarder à boucler. Christian le Beau était parti depuis longtemps. J'avais attendu Gillou en vain toute la journée et je n'avais plus une tune sur moi. Raymond le Peintre était ivre depuis belle lurette et grâce aux piliers de bar il n'était pas encore tombé, mais ses jambes promettaient de céder à un moment ou à un autre sous la quantité de vinasse ingurgitée. La salle comme à son habitude était bruyante et enfumée. Mme Ivette actionna l'interrupteur de lumière pour annoncer la fermeture, Fernando, plus impatient encore, priait les derniers clients de partir. Raymond, se prenant sans doute pour un vieux fauve contrarié, poussa un grognement si violent et si rauque que toute l'assistance, même la plus endormie, fut saisie d'effroi.

Mme Ivette se plaignait d'être tout le temps obligée de se mettre en colère pour qu'on quitte son bistro, Fernando avait l'œil mauvais. Sorti du Bouquet, je pris la rue du Four jusqu'au carrefour de la Croix-Rouge, je m'en voulais d'avoir loupé Gillou, je m'en mordais la lèvre, une voiture de flics arrivant par la rue du Vieux-Colombier s'arrêta au carrefour. Des gigolos détalèrent comme un vol de perdrix, j'accélérai le pas et pris mon air le plus digne pour passer devant eux. Je sentis leurs regards me poursuivre sur une centaine de mètres. J'espérais que ces connards n'allaient pas me faire chier, pas envie de perdre mon temps au commissariat. Je me retournai, prêt à avaler les pierres et à balancer la boîte en nacre sous une

voiture, ils avaient disparu.

Je suis arrivé comme une fleur devant chez Monique, je n'avais pas prémédité de venir jusqu'ici mais j'y étais. Je me suis assis sur une voiture, histoire de réfléchir à ce que j'allais faire. J'ai allumé une pipe, et je me suis allongé sur le capot. Le vent commençait à se lever. Il allait encore flotter. La nuit, une fois de plus, ne s'annonçait pas des meilleures. J'ai fermé les yeux et le vent froid caressait mon visage avant de s'apprêter à le mordre.

Après un moment j'ai fixé le ciel et je lui ai craché dessus, évidemment j'ai tout pris sur la gueule. Je suis resté quand même à le fixer : « Tu veux que je te dise, espèce d'espace creux et sans consistance, que tu es, espèce de paradis de rien du tout où siège ton créateur de mes deux, tu n'es pas mon ami, ça je le sais, et toi, créateur de l'univers, oui toi, c'est à toi que je parle, grand roi du monde, tu pourrais pas me créer une petite baraque qui me mettrait à l'abri de la pluie, hein ? Tu pourrais pas me créer un chauffage électrique et un gros frigo rempli de bouffe, je t'en serais reconnaissant, tu vois je ne te demande pas l'impossible à toi pour qui tout est possible, je veux seulement un bon lit et du pain, rien que ça, je sais que tu me comprends, je sais que tu sais que ma colère est justifiée, toi qui es bon, presque aussi bon que du bon pain, je sais que ça te fait mal de me voir comme ça, comme un ver nu sous l'eau, je sais tout ça. Regarde tous ces immeubles autour de moi avec tous ces gens qui se foutent bien de moi, regarde comme elles sont grandes ces maisons, plantées comme des croix dans un cimetière immense, avec ces gens qui dorment dedans bien au chaud sous

leurs couettes, regarde comme je suis tout petit, comme je suis nu, un véritable néant dans l'espace-temps, rien qu'un petit point noir dans l'histoire de l'humanité, rien d'autre, alors fais quelque chose pour moi, ô grand créateur de l'injustice. »

La pluie commençait à tomber dru, Dieu avait répondu à ma demande en m'envoyant de la flotte sur la gueule.

J'étais comblé. Je me suis redressé et je suis entré sous le porche de Monique, pas envie que cette flotte glacée me gèle les os, pas mieux qu'une bonne nuit pour remettre un peu d'ordre dans mon esprit. J'allais frapper à la porte de Monique, elle m'ouvrirait ses bras et son lit, et même si ce n'était ni le lit ni les bras de Lola, j'allais être heureux. Elle aussi serait heureuse et c'est ça qui comptait. J'ai monté l'escalier, déterminé, impatient de voir sa trombine ingrate, ingrate mais ravie, m'inviter à pénétrer chez elle et dans son corps, elle déboucherait le champagne pour fêter le retour de l'enfant prodigue, plus qu'un étage.

J'ai sonné à la porte, ça ne répondait pas, j'ai sonné encore, plusieurs fois, jusqu'à ce que j'entende un bruit, le bruit du parquet qui craque et qui annonce quelqu'un de prudent de l'autre côté, quelqu'un regardait à travers le judas, j'ai montré mon plus beau sourire, je n'en pouvais plus de sourire, ça s'éternisait. La porte ne s'ouvrait pas, j'ai arrêté de sourire, je devais avoir l'air con. L'œil derrière le judas a disparu, j'ai sonné de nouveau.

— C'est moi, Monique, c'est ton Gérard qui est là, c'est ton petit Gérard qui est de retour, ne le laisse pas trop attendre derrière la porte avec le froid qu'il fait, à moins que tu ne manques de glaçons.

J'ai recommencé à sonner, je ne souriais plus, cette conne me faisait languir, je ne trouvais pas ça drôle. J'ai appuyé mon doigt sur le bouton de la sonnette sans relâcher la pression, ça faisait du boucan jusque dans l'escalier. Quelques longues secondes plus tard, la porte était toujours dressée devant moi, obstacle impassible et froid comme la mort. J'ai eu envie de la défoncer à coups de pompe, cette porte, très envie de dire à Monique ma façon de penser. Est-ce que ça se faisait de planter les gens comme ça sur le palier à deux heures et demie du matin ? Non ! ça ne se faisait pas, et à plus forte raison quand ces gens venaient vous voir en débordant de bonnes intentions. J'étais plein de bonnes intentions.

« Ouvre-toi, porte, laisse entrer l'amour en ton ventre, ô Monique, douce Monique, accueille en ton cœur l'être cher qui vient répandre en toi la sérénité et la magnificence, pardonne-moi, pardonne à celui qui t'a offensé, pure créature du désir, je suis un goujat, je suis jeune, pardonne au tourtereau aveugle que je suis, pardonne au jeune goujat son impétuosité juvénile ! Laisse-moi m'abreuver à ton sein, ouvre-toi, oh ! s'il te plaît, ouvre-toi devant cette jeunesse ardente qui gratte à ta porte comme un chat affamé de tendresse ! »

La porte ne bronchait pas, je balançai un coup de pompe dedans avant de rappuyer sur le bouton de la sonnette.

Alors que j'allais abandonner et me tirer en insultant l'univers, la porte s'ouvrit. Une tête endormie sortit de l'ombre de la pièce par l'entrebâillement de la porte pour entrer dans la lumière du couloir :

— C'est pour quoi ? dit un type avec un fort accent allemand.

En fait c'était un Suisse, l'accent suisse-allemand, je l'aurais reconnu entre mille.

— Monique, c'est pour Monique.

— Vous lui voulez quoi à Monique ?

— Lui parler !

— Lui parler ?

— Oui.

— Pour lui dire quoi ?

— Des choses !

— Quelles choses ?

J'avais envie de lui balancer un coup de pied dans les tibias à ce tordu. C'était qui ce mec pour me parler comme ça ? Qu'est-ce qu'y pouvait bien foutre là à des heures pareilles ?

— Des choses qui vous regardent pas, voilà ce que j'ai à lui dire, à Monique !

Le type me ferma la porte au nez, me plantant sur le palier comme le dernier des sacs poubelle. C'était qui ce type pour oser maltraiter comme ça l'amour et la compréhension faits homme ? Personne ne s'était jamais permis une telle arrogance envers moi, pas même le créateur de mes deux. J'allais lui faire bouffer ses castagnettes à ce type.

— Espèce de mange-cul à la con ! On se reverra, tu peux me croire, on ne parle pas comme ça impunément au grand Gérard Deletoile sans se prendre sa botte au cul ! C'est moi qui te le dis, pauvre cul rampant, va !

Je n'avais jamais vu ce type dans l'atmosphère de Monique et il se comportait déjà en propriétaire.

— T'es le propriétaire de rien, c'est moi qui te le dis ! J'ai connu Monique bien avant toi, pauvre tache que tu

es ! Pour être son propriétaire, il faudrait encore que je te l'aie revendue ! J'ai toujours fait ce que j'ai voulu de cette fille, mets-toi bien ça dans la tête, elle a toujours été folle de moi, folle de mon corps, et si je l'ai délaissée quelque temps c'est parce que je ne voulais pas qu'elle souffre, je ne voulais pas qu'elle soit trop dépendante de moi. C'était pour son bien, et évidemment il a fallu qu'un chien affamé lui saute dessus à la première occasion ! Tu crois que j'ai pas compris ton jeu, hein ? Je suis pas né de la dernière pluie, c'est moi qui te le dis, t'entends ? C'est à toi que je cause ! A toi, pauvre pet de vache !

La lumière de la cage d'escalier s'est éteinte.

— Qu'est-ce que tu en as fait ? Ouvre si tu es un homme ! Tu la séquestres, c'est ça ! Fais quelque chose, Monique, mords-lui le nez, pince-lui les couilles !

La porte restait froide comme une porte de bunker.

— Si tu n'ouvres pas la porte dans dix secondes, je la défonce, t'entends ?

Avant les dix secondes la porte s'est ouverte, c'était Monique, elle était toute décoiffée, elle avait sa belle robe de chambre rouge et sa tête des mauvais jours.

— Tu vas décamper d'ici ou tu attends une permission ? Elle n'était pas de bonne humeur, je l'avais vu tout de suite.

— Pourquoi est-ce que tu me parles comme ça, ma Monique chérie ?

— Je parle comme j'en ai envie et je ne suis pas ta Monique chérie !

Elle avait l'air sérieuse.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Peut-être que monsieur regrette son comportement de

l'autre jour, peut-être aussi que monsieur ne sait plus où dormir ? C'est ça ?

— Pas du tout.

— Alors pourquoi le petit monsieur vient regratter à ma porte ? Ah ! peut-être que le petit monsieur m'aime ?

C'est ça qu'il a ?

— Parfaitement, c'est pour ça que je suis là.

Je n'ai pas aimé son sourire.

— Monsieur ne devrait pas prendre les gens pour ce qu'ils ne sont pas, c'est pas bien, ça, monsieur me lâche comme un vulgaire mouchoir en papier et monsieur vient faire un scandale parce qu'on ne le reçoit pas comme un Roméo. Certainement que monsieur a de l'humour, mais je voudrais préciser à monsieur que je ne suis pas dans les mêmes dispositions que lui.

— Je t'aime, c'est tout, tu n'es pas obligée de me croire.

— Tu es très émouvant, mon petit Gérard, mais je n'ai pas envie de finir comme cette pauvre Michèle, surtout ne m'en veux pas.

J'ai mis mon pied dans l'entrebâillement de la porte, je n'étais pas très content de ce que je venais d'entendre.

— Tu veux insinuer quoi ? Que je suis responsable de ce qui lui est arrivé ?

— Je dis pas ça, je dis seulement que j'ai plus confiance. Je dis seulement que même si je n'étais pas avec quelqu'un, je ne prendrais pas le risque, c'est tout ce que je dis, et maintenant je voudrais bien que tu me fiches le camp !

Je l'ai regardée bien en face, j'avais les yeux bordés de larmes, j'ai dit de nouveau que je l'aimais et que je m'étais rendu compte de ça la dernière fois qu'elle était ve-

nue me voir et que la mort de Michèle n'avait rien à voir là-dedans. Pendant quelques instants son visage ingrat s'est mis à douter sérieusement, j'ai commencé à descendre les marches d'un pas lent et j'ai senti son regard sur moi, elle ne se précipitait pas pour fermer la porte. Je l'avais mouchée, et j'ai bien senti à ce moment tout au fond de moi qu'elle m'aimait encore. Quant à moi, je ne l'avais jamais autant détestée. En sortant dans la rue, j'ai crié :

— Je sais bien que c'est toi qui as fait tuer Michèle ! Salope !

Bien sûr, je n'en savais rien du tout et c'était même parfaitement improbable, mais j'avais appris dans la vie à ne m'étonner de rien. Toujours est-il que maintenant j'allais la haïr pour l'éternité.

J'ai marché au hasard des rues, des trombes d'eau s'abattaient sur la ville et sur mes épaules. Je baignais dans mon jus et à chacun de mes pas le chlaf de mon pied gauche répondait invariablement au chlof de mon pied droit. C'était réglé comme du papier à musique. Vers la rue de Vaugirard, je me suis arrêté devant la façade d'un restaurant, de chaque côté de la porte d'entrée il y avait deux fenêtres à un battant, sans rideaux, qui s'ouvraient sur une grande pièce qu'une petite veilleuse éclairait légèrement. Pas un chat dans la rue, seulement la pluie qui martelait la ville.

J'ai poussé en vain l'une des fenêtres, puis une autre, une troisième et enfin la dernière, aucune ne s'est ouverte. La pluie collait mes cheveux sur mes joues, j'avais pas chaud, pas faim pourtant, mais quelque chose m'attirait dans cet endroit. J'ai fouillé dans les poubelles sur le trottoir et j'ai trouvé un pot de fleurs en terre cuite sans fleurs dedans. Je me suis approché d'une des fenêtres et j'ai donné un grand coup de pot de fleurs dans la vitre. Il est passé à travers, la pluie avait couvert le bruit. J'ai regardé d'un côté et de l'autre, la rue était toujours déserte. J'ai retiré les morceaux de verre restés accrochés à la boiserie de la fenêtre avant de l'ouvrir, pas envie de me trancher la main. Je ne me suis pas tranché la main, mais en sautant à l'intérieur je suis tombé sur un casier de bouteilles vides et je me suis tordu le pied. Le seul casier de bouteilles avait été pour moi. J'avais même déchiré une

des poches arrière de mon froc, ça commençait très fort. J'ai pris un verre sur une étagère et je me suis servi un bon demi avant de refermer la fenêtre.

J'ai inspecté tous les recoins, tous les placards, en me servant régulièrement un verre de quelque chose. Je n'avais plus à me priver, j'avais tout sous la main. Après avoir fait le tour du propriétaire, j'ai regardé dans la caisse, malheureusement rien ne traînait dans le petit tiroir métallique, pas un franc. Je me suis sorti d'un casier une très bonne bouteille de bordeaux. J'ai trouvé de la charcuterie dans le frigo de la cuisine et j'ai mis le tout sur une des tables qui était déjà dressée. Là, j'ai débouché doucement la bouteille et j'ai commencé à manger sans faim et à boire sans soif. C'était bon, surtout le vin, une bouteille de quinze ans d'âge. Y en avait qui s'emmerdaient pas. J'ai vidé la bouteille sans me forcer et c'est à ce moment-là que j'ai compris que je ne tarderais pas à devenir ivrogne.

Pendant un instant j'ai repensé à Monique et à Caroline, en un dixième de seconde j'ai barré leur nom dans ma tête à l'encre rouge, plus jamais envie de revoir ces infidèles, ensuite j'ai pensé à Gillou et surtout à Lola et je suis allé au bar me faire un petit digestif que j'ai bu allongé sur l'une des banquettes. « Quand je te mettrai la main dessus ma petite Lola, je jure bien de t'offrir du bon temps, et si ça ne t'ennuie pas, je m'en offrirai par la même occasion ! » J'ai imaginé Lola dans son lit, toute seule, avec sa petite chemise de nuit en dentelle ouverte jusqu'au-dessous de ses seins doux et laiteux. « Un jour je les lécherai tes petits seins, je t'en fais la promesse, un jour je me coucherai à tes côtés, je serai nu, toi aussi tu

seras nue et je me collerai contre toi et je sentirai ta douce odeur de femme, je serai tellement excité que je te lécherai comme une glace aux fruits de la passion. Je te prendrai dans mes bras comme un cadeau et on ira tous les deux dans un monde rare où on ne reste pas longtemps, mais je te jure mon amour que ce moment-là restera pour moi comme une éternité de bonheur. Je sais que tu le sais ma chérie, je te vois te retourner dans ton lit, ne pense pas trop à moi, ne te fais pas du mal mon tendre amour, tu es le sang de mes veines, je sais ça aujourd'hui, tu es le miracle qui fait que ma vie est devenue un bonheur absolu, ne l'oublie pas, un bonheur que je vais consommer jusqu'à la dernière goutte, comme la meilleure des bouteilles de vin, et grâce à toi je serai éternel mon amour, tu entends, éternel, ivre de bonheur ! »

Il était plus de trois heures du mat', je marinais toujours dans mes fringues et des frissons parcouraient ma peau moite et glacée. J'avais froid. Dans un placard, j'avais repéré des vestes de cuisinier, je m'en suis mis deux sur le dos avant de faire sécher mes fringues en les suspendant à de la ficelle pour rôti, de la fenêtre des cuisines au tableau des commandes, juste au-dessus des fourneaux. J'ai allumé le gaz et j'ai bouquiné un livre de cuisine en attendant que ça sèche. La fatigue et la chaleur des fourneaux aidant, je tombais de sommeil. J'ai fermé le bouquin et le gaz, j'ai remis mes fringues et les vestes du cuistot par-dessus avant d'aller me rallonger. Là, le sommeil m'a enlevé comme un coup de vent.

La scène se passait sur la Côte d'Azur, à l'intérieur des terres, nous étions dans une grande maison ou plutôt dans une espèce de grand monastère avec un toit pointu com-

me une fusée. Les pièces étaient immenses, remplies de meubles loufoques. Aux murs pendaient des objets aussi impressionnants qu'insolites, et notamment une superbe voiture de collection du début du siècle. Moi, j'étais allongé sur un sofa et près de la porte une femme se tenait debout, elle avait quelque chose au pied, une grosse chaîne en acier au bout de laquelle était accroché un boulet plus gros encore. Le boulet avait une tête de cul rampant. C'était comme ça. La femme c'était Monique. « Monique, apporte à boire à ton super-coco. » Et Monique apportait une coupe en argent à son super-coco. La seule chose véritablement bancale du tableau, c'était la jambe de Monique, avec ce qu'elle se trimbalait au pied, rien d'étonnant à ce que sa jambe soit de traviole. Elle chialait des larmes de sang, elle était l'image même du regret et de la pénitence. A la hauteur de ma ceinture se tenait Lola, elle était belle comme l'amour, une couronne d'or coiffait sa chevelure et un collier de perles blanches lui tombait sur le ventre. A part ça, elle était nue, nue et brillante, brillante comme un diamant. Elle me souriait, et chacun de ses sourires était autant de clarté dont mes yeux s'abreuvaient. Soudain elle se mit à me pétrir le corps, ses mains douces comme des vagues laiteuses caressaient mon épiderme hérissé. Je forniquais avec la lune et répandais en elle la vie. Plus loin, à mes pieds, une troisième femme, bizarrement vêtue, une étoffe couverte d'écailles couleur vert-gris, sur la tête elle avait une espèce de couronne d'épines, elle me massait les pieds avec quelque chose, ça coupait ma peau, je saignais légèrement et curieusement ça me faisait du bien. C'est à ce moment-là que quelqu'un m'a attrapé par les cheveux. Je

ne rêvais plus. J'ouvris les yeux, encore tout vaseux, et l'angoisse m'envahit. Un gros type, tenant un couteau dans la main, me parlait :

— Qu'est-ce que tu fous là, hein ! Tu vas répondre ?

— Quoi ? j'ai fait, ne comprenant pas encore ce que ce monstre me voulait.

— Je te demande ce que tu fous ici, allongé sur la banquette avec mes fringues sur le cul !

— Je sais pas.

C'était la vérité. Si on savait toujours ce qu'on fait, on ne le ferait peut-être pas.

— Tu sais pas ! Et tu sais pas non plus qui a cassé le carreau !

— Le carreau ?

— Oui ! le carreau ! Tu vas pas me dire qu'il s'est cassé tout seul, le carreau, hein ? Tu l'as un petit peu aidé, non, ou je me trompe ?

— Je me rappelle plus.

— Tu te rappelles plus ! Tu veux que je te rafraîchisse la mémoire ?

Il me mit son couteau sous la gorge.

— Peut-être que ça va te revenir, comme ça ?

J'étais mort de trouille, il avait une tête de gros bourricot.

— Je crois qu'il me faudrait plutôt un bon café.

Il partit à rire.

— Un café ? Monsieur voudrait un café, rien que ça !

Des croissants aussi ?

— Si vous y tenez.

Ça m'avait échappé, j'avais peur, mais le dégoût qu'il m'inspirait me donnait de l'audace. Il m'assit sur la banquette avec une seule traction du bras.

— Qu'est-ce que tu préfères, mon mignon, que je t'ouvre en deux comme une langouste ou que j'appelle la police ?

Je pris un air pensif.

— Vous n'auriez pas une troisième solution ?

J'avais trop parlé, il me leva et me plaqua contre le mur.

— Ah ! tu veux jouer au malin !

Le couteau me chatouillait tellement la glotte que ma peur se transforma soudainement en bravoure. Je lui balançai un coup de genou de titan dans les couilles. Sous la douleur, sa bouche s'ouvrit comme celle d'une grosse carpe. A en croire l'expression de ce qui lui servait de visage, je l'avais bien mouché, il pencha en avant et finit par s'écrouler comme une masse.

Je l'avais à mes pieds, gémissant, se tordant de douleur.

— Faut pas tout prendre de travers, mon gars, moi je voulais seulement manger un petit bout et dormir quelques heures, rien de plus. C'est pas beau de refuser l'hospitalité au genre humain, ça se retourne toujours contre vous, et puis y a quelque chose que je t'ai pas dit. Je suis toujours grognon le matin quand je me réveille, surtout quand je me lève du pied gauche, et là, je me suis levé du pied gauche, c'est même toi qui m'as levé du pied gauche, alors faut pas m'en vouloir. Comment est-ce qu'on met en route la machine à café ?

Il était rouge écarlate, il rampait comme un ver blessé, je ne comprenais pas ce qu'il essayait de me dire.

— Parle plus fort, sois pas timide, on se connaît maintenant. T'es vraiment pas sociable comme mec. Moi mon nom c'est Firmin Grosdugenou, et toi, c'est quoi ton petit nom ?

— Attends un peu, je vais te faire la peau mon fumier !
dit-il péniblement.

— Toujours aimable, hein ? Faut pas être grincheux comme ça, allons, toujours à vouloir faire la guerre, on est pas bien, là, tous les deux ? On se ferait deux bons cafés, avec des belles tartines de beurre et de confiture, et on bavarderait de l'air du temps, ou si tu veux de choses plus consistantes. Je sais pas, moi, des problèmes de l'humanité, par exemple, à moins que tu ne préfères parler cuisine, caille aux raisins, coq au vin, ou même karaté, pistolet, chien dressé, je connais pas très bien cette partie, je suis plutôt du genre non violent, mais je suis ouvert comme mec, je suis large d'esprit, on peut discuter avec moi, je suis assoiffé de culture, oui, de vin aussi, de bon bordeaux par exemple.

Bourricot avait l'air de reprendre du poil de la bête. Il tentait de se relever.

— Va doucement, voilà, assieds-toi, tu veux que j'aille te chercher une compresse ou quelque chose ?

— Je vais te tuer, attends une seconde et je vais te tuer !
il répétait.

Il avait réussi à se hisser sur une chaise.

— Ecoute-moi bien, tu es sûrement un grand cuisinier, ça se voit à ta figure, mais pour ce qui est de la diplomatie, permets-moi de te dire que tu n'as pas la bonne recette.

Alors s'il te plaît, fais-moi confiance, je suis prêt à t'aider, à te montrer la voie, je suis prêt à refaire toute ton éducation, mais faut que tu y mettes du tien, tu comprends ? Je ne suis pas ton ennemi, j'ai seulement besoin de ton soutien.

Il me regardait comme un chat affamé regarde une souris

bourrée de cholestérol.

— Comme tu as l'air de souffrir ! Pas besoin de t'examiner à la lumière pour voir que t'es pas bien dans ta peau. Il avait envie de me ressauter sur le paletot.

— Bon, je vais te laisser, mon coco, je vois bien que tu es contrarié et que tu veux rester seul. Avec moi pas besoin de répéter cinquante fois la même chose.

Je partis en marche arrière jusqu'à la porte que j'ouvris.

— Bon, décide-toi, on va pas coucher ici, j'ai fait en me retenant de rire devant sa bobine. Alors qu'est-ce qu'on fait, on se le prend ce petit déjeuner ? Hein ? Café ou chocolat chaud ? Pour tout te dire, je serais plutôt chocolat chaud.

Bourricot, la couille retapée, fit un saut de crapaud dans la pièce, y avait pas de doute, il avait dans l'idée de faire du boudin de ma maigre carcasse ; d'un bond je m'élançai dans la rue déguisé en apprenti cuisinier, je décampai sans demander mon reste, je courus tellement vite dans la fraîcheur du petit matin que Bourricot ne put me suivre que quelques instant du regard.

Je me suis arrêté cinq minutes plus tard. J'ai posé mes fesses sur l'aile d'une voiture en stationnement sous un lampadaire, mon expiration faisait comme un brouillard dans l'air froid. Un type qui passait, sans doute étonné de voir un cuistot essoufflé de si bonne heure, s'est retourné plusieurs fois, j'ai repris mon souffle, puis j'ai fouillé dans mes poches machinalement comme pour m'assurer que je n'avais rien perdu. J'ai continué de plus en plus nerveusement, jusqu'à ce que l'horreur m'envahisse tout entier. Malheur, j'avais perdu les pierres ! J'ai recommencé à fouiller plus minutieusement poche par poche,

en palpant toute la surface de mes fringues, j'ai répété l'opération, en vain, j'étais maudit, j'avais envie de hurler. Affolé, je suis retourné sur mes pas en ouvrant grand les yeux, c'était très dur ce qui m'arrivait, je me suis mis plusieurs fois à quatre pattes pour regarder sous les voitures et j'ai refait comme ça le chemin dans l'autre sens jusqu'au restaurant. Peu de gens étaient de sortie et Bourricot n'était pas en vue.

Après un moment, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai risqué un œil à l'intérieur du restaurant. Bourricot était là, assis sur une banquette, en train de manger. Il n'avait pas l'air à prendre avec des pincettes. La mauvaise humeur se lisait sur son visage, ça m'a rassuré, j'ai pensé : « Si Bourricot avait trouvé les pierres, il ne ferait pas cette tête de mort, c'est sûr, il serait plutôt en train de se marrer en levant son café pour trinquer à la santé du crétin qui les avait perdues. » C'était déjà une bonne chose, restait maintenant à savoir si la boîte était tombée à l'intérieur ou à l'extérieur du restaurant. Je me suis concentré et j'ai reconstitué toute la scène depuis que Bourricot m'avait réveillé. La discussion, la bagarre et la sortie. A ce moment-là, je me suis souvenu de quelque chose, c'était sûr maintenant, plus de doute, j'avais senti la boîte dans ma poche en partant. Je l'avais palpée pour m'assurer qu'elle était bien là. J'en étais sûr. C'était dehors que je l'avais perdue, pas à l'intérieur.

J'ai refait le parcours en sens inverse, pratiquement à quatre pattes, les gens s'arrêtaient pour me regarder, à leurs visages je voyais qu'ils me prenaient pour un fou. J'ai visité tous les coins et recoins de la rue, cherché sous toutes les voitures, derrière toutes les poubelles, j'ai fait

des pieds et des mains pour des prunes, j'ai même demandé aux gens que je rencontrais : « Vous auriez pas trouvé une petite boîte avec des pierres dedans, des fois ? » C'était toujours la même réponse, ces salauds s'en foutaient pas mal de mes problèmes, ils m'envoyaient balader. « C'est une question de vie ou de mort », je disais, mais tous s'en balançaient. On pouvait bien crever, personne ne levait le petit doigt, c'était ça l'humanité, j'étais dégoûté. Des voleurs ces salauds, voilà ce qu'ils étaient, mais le type qui avait mis la main dessus n'irait pas au paradis, ça c'était sûr, c'était écrit.

Un peu plus tard, quand je me suis calmé, j'ai juré d'oublier ça et de ne jamais en parler à personne, pas envie d'être pris pour un demeuré.

Encore tout déprimé par ce qui m'était arrivé, et en attendant que le Bouquet ouvre, je suis allé traîner sur les quais de la Seine, faisait pas chaud. A un moment, sous un pont, après avoir marché sur un tas de cartons, j'ai entendu hurler, j'ai eu une frousse terrible, j'avais piétiné des clodos. Partout y en avait, mais surtout sous ce pont, collés les uns contre les autres comme des grappes avec leurs cartons par-dessus. Les types sur qui j'avais marché m'ont balancé des bouteilles vides en plastique et des tas de saloperies, même une chaussure.

— Ça va pas, tas de mal rasés ! Où est-ce que vous avez appris la politesse ? Allez debout là-dedans, c'est l'heure de se lever, finie la rigolade, c'est le moment de repartir du bon pied. Garde-à-vous ! Je suis votre nouvel instructeur, votre sauveur, délégué par l'Armée du Salut pour foutre un peu d'ordre sous les ponts, et surtout mes enfants pour vous remettre dans le droit chemin, allez debout, je ne le répéterai pas éternellement !

Les « va chier connard, barre-toi ! » et autres « qui c'est ce cuistot à la manque ? » volaient bas.

— J'ai pas que ça à faire, on a une feuille de route à respecter, d'abord on prend le bus gris pour aller se faire un brin de toilette, ensuite on se boit un café et en avant, direction l'agence pour l'emploi.

Les « barre-toi ou tu vas dérrouiller ! » et les « pauvre chiotte ! » reprenaient de plus belle. Les mal rasés ne voulaient rien entendre. La voix de la sagesse que j'incar-

nais ne les intéressait pas. L'hostilité se faisait plus précise. Je reculai.

— Comme vous voudrez, vous l'aurez voulu, vous serez privés de dessert, ça vous fera les pieds.

— Tu vas te barrer fouille-merde ! dit un gros qui émergea plus franchement que les autres de dessous les cartons.

— N'aggravez pas votre cas ou je me verrai dans l'obligation de vous sucrer quinze jours de congés payés, allez debout tout le monde ! En file indienne derrière moi et en avant !

Les types émergeaient maintenant en masse de dessous leurs cartons, comme des morts-vivants sortant de terre, ils marchaient sur moi.

— Tu vas te barrer ? dit le gros, à moins que tu préfères finir au bout d'une corde comme appât à poisson !

J'ai fait en reculant :

— C'est pour votre bien les gars, vous laissez le monde vous bouffer sur le dos, faut vous remuer !

— J'en connais d'autres qui vont te bouffer sur le dos, mon gars, dit le gros.

Les femmes restaient sur place, invitaient les types à me bousiller et à me balancer à la flotte.

— Tue-le Marcel !

— Allez Raymond, chope-le ! On pourra toujours se le violer, on le tuera après !

La grappe de types courbés aux yeux noirs ou bleus avançait toujours.

— Stop ! j'ai fait avec autorité.

La grappe s'arrêta net.

— Avant d'aller plus loin, vous allez m'écouter. Après

quoi, si je vous ai pas convaincus, vous ferez de mon corps ce que bon vous semblera.

Les femmes braillaient toujours mais les types écoutaient, je les fascinai.

— Moi qui vous parle, moi votre fils...

Des rires gras se firent entendre.

— Parfaitement ! Je suis votre fils, votre sauveur, j'ai eu le temps mes braves de penser à la question. Regardez-moi bien, n'oubliez jamais que j'ai fait des milliards de kilomètres pour venir remettre ici-bas un peu d'ordre dans ce misérable monde. Oui, moi qui lis dans vos yeux tant d'espoir déçu et tant de souffrance, je suis venu vous sauver, eh oui !

— Vaudrait mieux qu'il aille se faire soigner, dit une des femmes.

— Je t'en prie, femme, ne te mêle pas de la conversation des hommes, couche-toi et attends patiemment les assauts gaillards de ton homme.

Je l'avais mouchée, elle se tut.

— Je vous en prie mes braves, écoutez-moi, écoutez la voix de votre fils venu de l'immensité, écoutez le taureau des brumes de l'aube que je suis et qui est venu vous redonner la force pour combattre l'usurpateur.

Les types, devenus moins farouches, se regardaient, ne sachant pas très bien si c'était du lard ou du cochon.

— Ecoutez-moi braves brebis débinées de l'enclos, superbes gangrenés sortis tout droit de la gueule de l'univers entier, superbes monstres, grandeurs d'âmes qui dérangent, reclus de cette société mesquine, avare et hypocrite, je vous soutiens et je vous aime parce que vous êtes grands, et comme vous je suis grand, grand parce que je

ne suis qu'un petit rat perdu dans la grande ville, un déchet que l'on jette, dont on se débarrasse sans fioritures parce que mon monde, notre monde est fondé sur d'autres valeurs, les valeurs de l'amour et de la fraternité qui se perpétueront à travers les temps et les univers, et ça malgré l'acharnement qu'ils peuvent mettre à vouloir nous assassiner. Oui, mes frères, nous dérangeons, voilà le problème, mais nous vaincrons, nous vaincrons parce que nous sommes Dieu, ne l'oublions jamais, des dieux maîtres de notre destinée, pour ça nous devons lutter, lutter pour des lendemains d'apothéose, lutter pour que le monde ne devienne pas une immense mouche à merde puant l'avarice et la médiocrité. Voilà pourquoi nous devons nous battre, mes frères, et ne pas avoir peur de répandre notre sang, sauvons nos têtes, sauvons l'amour et la fraternité, sauvons ce qui peut encore être sauvé, sauvons la dignité humaine, remuons cette merde qui, sous son enveloppe estimable, s'endort comme un enfant bien sage en répandant à notre insu son odeur de charogne dans nos cœurs, car leur Dieu, mes frères, ce Dieu qu'on nous oblige à aimer dès notre plus jeune âge, ce Dieu-là fait des cœurs, des univers clos et mesquins où règnent l'irresponsabilité, l'égoïsme et la bassesse.

Je me tournai vers les lumières de la ville, les types ne me quittaient pas des yeux, je les tenais.

— Allez, bourgeois et pauvres esclaves, allez dans vos églises vous confesser, allez expier vos crimes, donnez-vous bonne conscience, demain vous pourrez mieux recommencer !

Je me retournai vers mes sujets sidérés et leur dis :

— Allons mes frères, je reviendrai demain et chaque

jour, je vous donnerai la force de combattre et ensemble nous vaincrons, adieu, adieu mes beaux, à demain, même heure.

Je m'éloignai d'un pas lent et serein, devant l'assemblée subjuguée. Après une centaine de mètres, j'entendis une voix crier :

— Eh ! Dieu ! Demain passe plutôt vers onze heures, O.K. ?

J'ai remonté les quais jusqu'au Châtelet, c'était déjà huit heures, les gens sortaient du métro comme des fourmis de terre puis se répandaient comme un liquide grisâtre sur la place et dans les rues adjacentes. La ville s'éveillait tout à fait, le bruit montait et résonnait dans ma tête. Je pensais à mes pierres et n'étais pas près de ne plus y penser.

Je me suis arrêté, fatigué, ne sachant plus très bien quoi faire. Les gens me frôlaient dans tous les sens, je me faisais l'effet d'une mouche prise dans une toile d'araignée géante. Moi aussi j'étais en tenue de travail, en cuisinier, mais c'était la seule chose qu'on avait en commun. J'ai traversé la Seine jusqu'à Saint-Michel en donnant des coups de pied dans un paquet de cigarettes vide et, chaque fois que je l'envoyais valdinguer à plus de dix mètres, je comptais une nuit de plus à passer dans les bras de Lola. Je tapais dans le paquet de pipes à toute volée, à chaque coups de pied je voulais l'envoyer au bout du monde. A un moment, un type a dit :

— Y t'a fait quelque chose, ce paquet ?

J'ai répondu :

— De quoi j'me mêle ? Vous feriez mieux de vous occuper de votre vieille dinde, voleur !

Il n'a pas compris ce que je voulais dire, il me regardait comme si je m'étais sauvé d'une maison de dingues. J'ai continué :

— Je travaille, moi, monsieur, je travaille à mon bonheur, alors occupez-vous de votre vieille dinde édentée et foutez la paix au monde ! Et quand vous trouverez une boîte, vous serez bien aimable de la rendre à son propriétaire !

Je l'avais mouché, il est reparti sans rien dire.

J'ai tapé dans mon paquet jusqu'au Bouquet. J'avais cessé de compter mais ça me faisait un sacré nombre de nuits à passer dans les bras de Lola. Gillou était au Bouquet, quand je suis entré il s'est mis à rire aussitôt en me demandant si j'avais du boulot. J'ai ri aussi et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. J'ai commandé un café bien serré et Gillou une bière. Il était déjà soûl et n'arrêtait pas de rire. J'ai retiré mes vestes de cuistot et je les ai refilées à Fernando qui les a prises sans me poser de questions.

— T'étais où ? j'ai fait à Gillou, légèrement agacé.

Il a continué à rire, il ne pouvait plus s'arrêter, chaque fois que j'ouvrais la bouche il se pliait en deux, tout ça a duré plusieurs minutes. « Cuisinier ! » il disait, et puis il repartait à rire. Il avait décidément beaucoup de mal à m'imaginer cuisinier, même Fernando riait, plus discrètement, mais ça le faisait marrer aussi, Mme Ivette n'était pas là.

Après un moment, Gillou m'a raconté ce qu'il était devenu, comment et pourquoi il avait disparu depuis son dernier coup de fil. Une ancienne fille au pair lui avait indiqué un appartement truffé de tableaux de maîtres, à ce

qu'elle disait, et Gillou s'était retrouvé devant la porte de l'appartement côté escalier de service. Il sonna, valait mieux toujours sonner avant de casser une porte. Là, une fille lui ouvrit, ça commençait mal, et puis de fil en aiguille la fille, une Allemande, est restée sur le palier à parler avec lui. Elle était si belle et si parfaite que Gillou comprit qu'il ne ferait pas le coup prévu, ce n'était plus les tableaux qu'il voulait. Plus il parlait avec elle et plus il oubliait pourquoi il était venu. Elle le pria d'entrer, ses patrons étaient partis quinze jours en vacances, elle lui offrit le thé, après quoi, irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, ils firent l'amour toute la fin de l'après-midi et toute la nuit.

Le lendemain, Ruth, c'était le nom de la fille, se mit à pleurer. Gillou lui demanda ce qu'elle avait, elle dit qu'elle l'aimait, Gillou répondit que ce n'était pas une raison pour pleurer vu qu'il l'aimait aussi, elle lui apprit que son train était à quatorze heures, qu'elle devait rentrer en Allemagne, du côté de Francfort, reprendre ses petites habitudes pour ne plus revenir, son séjour en France étant terminé. Elle pleura longtemps et finalement, n'y tenant plus, proposa à Gillou de venir avec elle, ses parents et ses frères étaient gentils et seraient très heureux de le recevoir, alors Gillou avait marché. Lui aussi était croc, il parlait d'un coup de foudre. Il était parti avec Ruth en Allemagne pour une dizaine de jours. Il était rentré seulement la veille et parlait d'y retourner à la première occasion.

On était amoureux tous les deux. Je lui ai parlé de Lola, il écoutait à peine, il était avec Ruth. Nous sommes restés toute la matinée à évoquer nos femmes. Elles dansaient

dans nos têtes comme un feu dans une cheminée. Je n'ai pas révélé mon histoire de pierres. C'était la première fois que je voyais Gillou amoureux. A me parler sans arrêt de Ruth, il me donna envie de voir Lola. Finalement, prétextant une combine, j'ai traîné Gillou du côté de la Bastille, moi aussi j'avais envie de revoir ma femme, d'accord je n'avais pas couché avec elle, mais c'était pareil, je l'avais adoptée pour la vie. On est allés là-bas à pied. Je savais que j'avais peu de chances de la trouver, mais c'était plus fort que moi, j'étais impatient, comme attiré par son fantôme. Elle était quelque part dans la ville, peut-être du côté de la Bastille, peut-être pas, mais fallait que j'y aille.

Une fois rue de la Roquette, j'ai traîné Gillou jusqu'au petit restaurant où je l'avais rencontrée. Excepté le disc-jockey, le restaurant était vide ; il faisait des heures supplémentaires en passant l'aspirateur. J'ai regardé la table de Lola, la chaise où elle s'était assise et j'ai essayé de l'imaginer dessus. Je n'y suis pas arrivé. La chose virevoltait dans tous les coins avec son aspirateur bruyant et stupide, décidément ce type avait des mauvaises ondes, il me mettait les nerfs à vif.

— C'est quoi ta combine ? a dit Gillou en contemplant la veste en laine que Ruth lui avait offerte.

— Faut que je me rappelle où c'est, j'ai répondu.

On n'avait plus de fric, Gillou avait bouffé durant la nuit le reste du billet que Ruth lui avait donné. En fouillant bien nos poches, nous avons juste de quoi boire une bonne bière et laisser un petit pourboire sur le zinc. Gillou me parla d'un fourgue qui vous payait comptant n'importe quelle saloperie à dix pour cent de sa valeur à toute

heure du jour et de la nuit. L'ennui, c'est qu'il n'était pas du quartier et que nous n'avions rien à lui fourguer. Les pierres auraient fait l'affaire, mais ce n'était plus la peine d'y penser.

On a continué à marcher dans la rue de la Roquette.

J'examinais tout ce qui passait, de loin je voyais Lola partout. A un moment, devant une agence de vente et location d'appartements, mon attention a été attirée par une pile de dossiers posée sur un bureau. Je ne rêvais pas, c'était des contrats auxquels étaient trombonnés des acomptes, soit en chèque, soit en liquide. J'ai remarqué que l'espèce de Rambo assis à son bureau me dévisageait.

— Qu'est-ce que tu fous ? a demandé Gillou qui me rejoignait en traînant la jambe.

— Rien, je compare les prix, je lui ai dit en faisant semblant de m'intéresser aux petites annonces.

— T'as l'intention de t'acheter un appartement ou quoi ?

— Attends un peu !

Le type venait de recevoir un appel téléphonique qui visiblement retenait toute son attention.

— Regarde un peu si tu vois ce que je vois !

— Où ça ? a fait Gillou.

— Sur le bureau.

— Sur le bureau ?

— Ouais, tu vois quoi sur le bureau ?

— Des papiers, des espèces de dossiers.

— Regarde mieux.

Gillou colla son nez contre la vitre, l'expression de son visage trahissait un réel effort.

— Va falloir te taxer des lunettes, mon pote, t'as une tête

à être sur un trône.

Ça ne lui a pas plu, il m'a fait une grimace de gamin.

— Alors est-ce que tu vois ce que je vois ? j'ai insisté.

Enfin il s'est tourné vers moi :

— J'en ai bien l'impression, je propose qu'on marche jusqu'au bistro du coin pour réfléchir à la question.

On est allés au troquet boire un verre avec nos derniers sous et mettre au point une tactique pour la réalisation de l'opération. Fallait bien étudier le problème, ne pas faire ça n'importe comment. On a bu nos bières et je suis sorti le premier. Gillou était censé me suivre à une dizaine de mètres. Arrivé à la hauteur de l'agence, je devais m'y précipiter à toute vitesse pour faire jouer l'effet de surprise, prendre la pile de dossiers, ressortir à la même allure et filer jusqu'à la planque prévue. Gillou, lui, devait faire la muraille au cas où le type de l'agence voudrait me courser, il devait entrer juste après que je serais sorti de manière à contrer, tel un footballeur américain, l'éventuel poursuivant. La seule ombre au tableau était les soixante-cinq kilos de Gillou, car si le coureur en question était le type assis derrière le bureau, le stoppeur, lui, avait toutes les chances d'y laisser des plumes.

Après un dernier regard en direction de Gillou, et profitant que le mec était toujours occupé au téléphone, je m'élançai comme un fauve dans l'agence. Des étoiles passèrent devant mes yeux, je me rendis compte que j'étais étalé par terre au beau milieu de la pièce. Rambo sur-sauta et resta ahuri derrière son bureau. J'avais loupé une marche.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'y vous arrive ? dit-il, encore tout éberlué.

— Heu..., rien, j'ai répliqué d'un ton normal, je sais pas ce qui s'est passé.

Il s'approcha de moi, m'aida à me relever et prit une mine affolée.

— Vous saignez sacrément du nez !

Encore plus ou moins dans les vapes, je ne m'en étais même pas aperçu. Je regardai par terre et vis que ça pissait. Les gouttes de sang rougissaient le sol, j'avais l'impression de me vider comme un sablier. A cet instant, Gillou, légèrement à la bourre, se présenta sur le pas de la porte, offrant sa poitrine gonflée comme un bouclier à une épée.

— C'est à quel sujet ? demanda l'homme.

La poitrine de Gillou se dégonfla comme un ballon crevé, il fit mine de s'être trompé de boutique, me considéra d'un air inquiet.

— Ce n'est rien, dit Rambo, monsieur est tombé mais ce n'est pas grave, je m'occupe de tout.

Gillou, prêt à pouffer de rire, s'excusa et sortit aussitôt.

— Venez dans l'arrière-boutique, ajouta l'homme en fermant la porte de l'agence et en me prenant sous l'aisselle droite comme un grand malade. Nous allons arrêter l'hémorragie et ensuite vous vous nettoierez.

J'étais fou de rage à l'idée d'avoir laissé passer une si belle occasion et maintenant, comble de malchance, je me faisais soigner par le type que j'avais voulu posséder. En plus, je le trouvais très sympathique, ça aussi c'était dur à avaler. Décidément, ce n'était pas ma journée.

Rambo avait une voix douce et pointue comme une écolière, pour le reste il avait tout du lanceur de poids.

— Je peux vous demander ce qui vous amène chez moi ?

dit-il.

— J'étais venu pour un petit renseignement de rien du tout.

— C'est vraiment pas de chance !

— Pour sûr !

Il m'essuyait le nez en me tenant la tête en arrière.

— Quelle idée aussi vous avez eue d'entrer si vite !

J'ai levé les yeux au ciel, l'air de me blâmer.

— Oui, je sais pas ce qui m'a pris.

Il m'a enfoncé, de ses gros doigts délicats, un morceau de coton dans le nez.

— Vous vouliez un renseignement à quel propos ?

J'ai dit au hasard :

— Pour un ami qui cherche un appartement.

— Bon, restez un peu comme ça sans bouger, je vous donne de quoi vous nettoyer.

— Merci, monsieur, j'ai répondu.

— Appelez-moi Bernard, vous me ferez plaisir.

Je me sentais ridicule devant ce type. Ce qui me faisait le plus mal, c'est que je le trouvais d'une douceur et d'une gentillesse malades, il me traitait comme un ami, comme un frère, et moi j'avais voulu lui piquer ses dossiers, je culpabilisais, je me faisais honte.

Il rapporta une serviette mouillée et une glace. Je me regardai avec stupeur, j'avais le visage en sang, avec une patate en plein milieu. « Voilà, tu es puni mon gars, voilà ce qui arrive quand on est plein de mauvaises intentions aux dépens des braves gens, tu as l'air stupide mon pauvre Gérard, plus je te vois, plus je me dis que tu ne tarderas pas à tourner mal si tu continues comme ça, tu me fais honte, et si c'est ça le résultat de tes belles paroles

humanitaires, alors je préfère ne plus jamais te regarder en face. Si Lola te voyait, elle non plus ne serait pas fière de toi, elle te roulerait dans la boue à coups de hauts talons et elle aurait raison parce que ça, au moins, tu ne l'aurais pas volé. »

Je me nettoyai le visage sous les yeux attentifs du bon Rambo, je le voyais souffrir pour moi et ça me faisait mal.

— En tout cas, dit-il, pour ce qui est de vos renseignements, je suis à votre entière disposition.

— Je viendrai vous voir une autre fois, pour le moment je me sens un peu patraque.

— Bien sûr, reprit-il vivement, venez quand vous voudrez, vous serez toujours le bienvenu.

— Merci !

— Ne me remerciez pas, c'est la moindre des choses.

Je finissais de me nettoyer, il me regardait toujours avec beaucoup de douceur.

— Vous ne voulez pas que je vous accompagne à la pharmacie ? Vous êtes sûr que ça va aller ?

— Vous embêtez pas, ça va déjà beaucoup mieux.

Je me levai, posai la serviette et la glace sur la chaise et le remerciai encore chaleureusement pour son aide.

— Pensez-vous, dit-il en m'ouvrant le chemin de la boutique, quand les gens ne seront plus capables de donner un coup de main à leurs prochains, ce sera la fin du monde.

— Vous avez bien raison, monsieur Bernard, l'ennui c'est que nous y venons, mais heureusement, grâce à des gens comme vous, le monde gardera toujours un petit sourire sur sa figure et c'est ça qui compte.

Il ouvrit la porte de la rue et, après nous être salués aimablement, je sortis comme un homme neuf. En quelques minutes, je venais de prendre les meilleures résolutions de la terre. Je vivais un tournant de mon existence.

Gillou m'attendait au coin de la rue, il était hilare ; en me voyant arriver avec mon gros tarin, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Je n'étais pas vexé, je peux même dire qu'à un moment je l'ai plaint, il devait en avoir de la douleur pour rire comme ça !

J'ai pensé à Lola, ma belle fée, et je me suis dit qu'elle n'aurait plus jamais à se plaindre de moi. J'allais devenir un autre homme, un exemple, plein de courage, d'abnégation et de pitié, désormais j'irais à l'église, je serais méconnaissable.

Gillou fixa mon nez en se retenant de rire.

— Tu parles d'une malchance !

— Je verrais plutôt ça comme de la chance, j'ai répondu.

— Comment ça ? il a demandé, étonné.

— C'est l'occasion ou jamais de repartir du bon pied.

Voilà ce que je pense.

Il m'a dévisagé sans comprendre.

— Pourquoi tu dis ça, t'as une idée ?

Des idées, j'en avais des centaines, et les meilleures du monde, les plus belles de l'humanité. D'abord j'allais chercher du travail. Je l'ai dit à Gillou, ça l'a replongé dans une hilarité telle qu'il a failli s'étrangler.

— Qu'est-ce qu'y te prend ? il a fait après avoir récupéré.

— Y me prend que j'arrive plus à me regarder dans une glace, je veux devenir prêtre.

Gillou a ri de plus belle. En attendant de devenir prêtre, je me suis mis à la recherche d'un job. Quand je croisais

une vieille dame, je lui portais son sac, j'ai même fait la manche une demi-heure pour permettre à un clodo d'aller se manger un sandwich.

Gillou marchait derrière moi, il n'en croyait ni ses oreilles ni ses yeux. J'ai fait des tas de restaurants, je voulais bosser, n'importe quoi, serveur, plongeur, tout était bon à prendre. Je suis même retourné au restaurant où j'avais rencontré Lola, j'ai dit au serveur, anciennement le disc-jockey :

— Ecoutez, patron, je suis à votre entière disposition si vous le désirez, je peux faire la vaisselle, vider les poubelles, laver la cuisine, tout ce que vous voudrez contre un peu de nourriture, je ne demande rien d'autre.

Le type a ricané. Gillou me suivait toujours, il ne se marrait plus, paraissait même inquiet, je le rassurai :

— T'en fais pas mon ami, je suis heureux, je me sens bien, je marche au vent la tête haute, personne ne pourra plus jamais rien me reprocher. Je veux me racheter de toutes les fautes que j'ai commises.

J'ai fait toutes les boutiques possibles et imaginables, personne ne voulait de moi, tout le monde avait soi-disant son compte d'employés, j'étais la bonne volonté même et tout le monde s'en fichait.

Vers les sept heures du soir, bredouille, je suis retourné au Bouquet avec Gillou, il avait sa main sur mon épaule, moi je me sentais triste, j'étais vidé, à un moment j'ai pleuré, c'est sorti tout seul, sans prévenir, Gillou m'a serré contre lui et m'a tapé dans le dos en disant :

— Ça va passer, dans la vie on fait pas toujours comme on veut.

Quand nous sommes arrivés au Bouquet, il y avait déjà beaucoup de monde. Raymond bien sûr était là. Une connaissance de Gillou nous a invités à boire un verre, une fille sans beauté mais pas laide, un peu grande peut-être, une sorte d'intellectuelle, à ce qu'il me semblait, qui riait pour un oui pour un non, elle paraissait déjà soûle, elle s'appelait Lolita. Elle commença à nous parler de la sexualité dans le couple, et aussi de Freud. Gillou écoutait, moi je faisais semblant. Je me sentais si fatigué. Fernando apporta les boissons à notre table, le bar était plein et déjà enfumé.

Nous sommes restés comme ça un petit moment à bavarder, surtout eux. moi je faisais de temps en temps un signe de tête et, quand ils riaient, je souriais par politesse et pour me donner une contenance. A un moment, une main s'est posée sur mon jean, à l'endroit le plus sensible de mon individu. C'était Lolita. Gillou riait et me fit un petit clin d'oeil entendu. Lolita, elle, baignait dans le bonheur. Nous avons bu toute la soirée, des scotches qu'elle nous offrait, vers dix heures du soir j'étais ivre et mes bonnes résolutions de l'après-midi s'envolaient déjà comme un nuage de fumée.

Lolita nous proposa de nous offrir le restaurant, ça tombait bien, l'alcool m'avait creusé et je commençais à avoir une faim de loup. Gillou fit la fine bouche, par politesse je l'imitai, tout en priant secrètement qu'elle insiste. — Je suis pas très riche ces derniers temps, mais ça me

ferait plaisir de vous inviter, dit-elle.

— Garde ton fric, répliqua Gillou, on a besoin de rien.

En pâlisant, j'ai confirmé :

— Non, de rien, garde ton argent, Lolita.

— On a besoin de ta présence, a dit Gillou, de ta présence, c'est tout, pas vrai Gégé qu'y faut pas qu'elle se mette dans les frais ?

— C'est vrai, faut pas.

— Vous êtes sûrs ?

— Puisqu'on te dit qu'on a pas faim ! a fait Gillou.

Gillou en rajoutait. J'avais une dalle à bouffer la table et les chaises. Si ça lui plaisait de nous inviter, il n'y avait pas de mal à ça. J'ai indiqué d'un signe à Gillou que j'aurais bien mangé un petit morceau sur le compte de Lolita. Il a fait celui qui ne comprenait pas, en vérité il avait envie de boire. Je lui balançai un coup de pied sous la table, histoire de me rappeler à son bon souvenir, Lolita poussa un petit cri.

— Mais il est dingue ton pote ! dit-elle en se tournant vers Gillou. Qu'est-ce qui lui prend à en vouloir à mes outils de travail ? Ça lui arrive souvent de chercher à casser les jambes des gens ?

Je ne savais plus où me foutre, je m'étais gourré de jambe.

— Je suis désolé, c'est mon genou, des fois il se barre tout seul, c'est contre ma volonté, Lolita, je m'excuse, je sais pas ce qui s'est passé.

Elle se frottait énergiquement la jambe en ronchonnant.

Gillou, lui, se planquait dans son verre. Lolita posa sa jambe sur la table :

— Regarde ce qu'il m'a fait, dit-elle à Gillou.

Une petite rougeur décorait son superbe tibia.

— Avec ça je vais pas pouvoir travailler pendant deux jours.

— C'est pas grave, fit Gillou qui venait enfin à mon secours, ça t'empêchera pas de plaire à tes clients.

En deux secondes, je venais d'apprendre que Lolita était une pute.

— A son âge, a repris Gillou, on arrive pas toujours à contrôler ses nerfs, on est plein d'énergie.

— On peut la mettre ailleurs, son énergie, si tu vois ce que je veux dire.

— Faut pas être cruelle, Lolita, chacun fait comme il peut.

Gillou était en train de se payer ma tête, lui et Lolita s'étaient mis à rire, pas chouette de me faire ça, affamé comme j'étais, et pas très gentil de jouer avec ma virilité ; de toute façon ça me passait au-dessus du crâne, vu que ma seule préoccupation était de me taper un bon gueuleton. Alors j'ai ri avec eux et Lolita n'arrêta plus de m'embrasser. Dehors le temps ne s'arrangeait pas. L'averse frappait les trottoirs avec une force inouïe, à l'intérieur mon estomac broyait du noir. Je le calmais provisoirement en m'envoyant un autre scotch dans le cornet. J'ai pensé à Lola un bon bout de temps. Je me demandais ce qu'elle pouvait bien faire à près de onze heures du soir, peut-être qu'elle était dans son lit, toute tremblante de joie à l'idée de me revoir un jour, j'étais l'homme de sa vie.

« Je le sais chérie que je suis l'homme de ta vie, ne te fais pas de souci, je suis là, tout près de toi, t'en fais pas, je te promets que nous allons bientôt nous revoir. Pour que tu

sois fière de moi, aujourd'hui j'ai cherché du travail toute la journée, tu vois j'ai fait ça pour toi, et même si je n'ai rien trouvé je sais que ça te fait plaisir, toi aussi tu me manques, je peux pas te le cacher. Ce matin j'ai shooté dans un paquet de cigarettes, et à chaque fois je l'ai envoyé à plus de dix mètres, t'entends ça ? On n'a pas fini de passer du bon temps ensemble, tu peux me croire, ma petite hirondelle. Surtout reste bien au chaud, ne prends pas froid à me guetter à ta fenêtre, va te coucher sous ta grosse couette et pense que je suis à côté de toi, pense que je caresse tes cheveux et que je te dis des petits mots d'amour au creux de l'oreille. Tu le sens ma Lola, je caresse tes douces cuisses avec mes pieds, ça te chatouille ma petite hirondelle, mais je sais que t'aime ça, moi aussi je sens ton corps tout chaud, bon et sucré comme un petit pain au lait. Je suis si bien et je te serre si fort que plus rien d'autre ne compte, peut bien tomber des cordes ou des billets de banque, les chiens pourraient bien s'accoupler avec des oies, cette chambre devenir une prison pour la nuit des temps que tout ça dans tes bras n'aurait pas la moindre importance. Ne t'impatiente pas mon amour, j'arrive, le temps travaille pour nous, j'arrive. »

Gillou m'a secoué, ils étaient déjà debout :

— T'arrive ou quoi ?

Je me suis levé, j'étais tout engourdi, Lolita a payé la note à Fernando, on est sortis sous la pluie, ça s'était calmé mais ça tombait encore suffisamment pour attraper la crève. On a remonté la rue des Ciseaux jusqu'au boulevard Saint-Germain. Lolita tenait à peine debout, on l'a mise entre nous pour la soutenir, on l'a soutenue comme ça, tant bien que mal, jusqu'au boulevard Saint-Michel. J'ai

demandé où on allait et Lolita a répondu qu'on allait chez elle, qu'elle avait une surprise pour nous.

Elle habitait boulevard Saint-Michel, l'ascenseur était en panne, on a monté les marches à pied jusqu'au cinquième en aidant Lolita du mieux qu'on pouvait, vu qu'on ne valait guère mieux. Sur le palier, elle a sorti un gros trousseau de clefs, Gillou et moi, en attendant qu'elle trouve la bonne clef, on s'est assis sur les marches, on était nases. La lumière s'est éteinte deux, trois fois avant que Lolita parvienne à ouvrir. J'ai eu du mal à me lever, j'avais les genoux en compote, démolis, Gillou n'était pas en meilleur état, il se plaignait de sa jambe, de ses pieds et surtout de son cœur, il avait comme des palpitations à ce qu'il disait.

Lolita est entrée, elle a fait les quatre coins du couloir, son sac s'est renversé et des tas de petits tubes genre rouge à lèvres ou autres ont roulé par terre. C'était un grand appartement plutôt bien tenu, il y avait des glaces partout et visiblement elles n'étaient pas là pour rien, ces glaces. Lolita les essayait les unes après les autres, voire toutes en même temps, histoire de se regarder sous tous les angles. Moi j'aimais sa bobine à Lolita et, à la voir faire son cinéma le plus naturellement du monde, j'ai pensé que c'était vraiment une fille bien, un peu paumée et très émouvante.

Gillou s'est allongé sur le divan, il a retiré ses chaussures alors j'ai ouvert la fenêtre, c'était irrespirable, on aurait dit que ses pieds se décomposaient, insoutenable. Lolita, elle, s'était mise à danser devant les glaces, avec ses longs cheveux noirs mouillés qui lui collaient à la figure, un vrai miracle qu'elle tienne encore debout. J'ai refoutu

les chaussures à Gillou tandis qu'il grognait, enfin la gauche seulement, la droite ne rentrait plus. Après quoi Lolita m'a enlacé par derrière pour me forcer à danser, j'avais du mal à marcher et elle voulait me faire danser. Je sentais contre mes fesses ses cuisses qui me donnaient des petits à-coups. J'ai enlevé ses bras de ma taille, l'ai repoussée gentiment pour m'asseoir dans un fauteuil. Elle riait, elle avait l'air heureuse et désespérée à la fois, je crois qu'on se ressemblait, Lolita et moi.

Gillou s'était endormi, il commençait à ronfler quand Lolita est revenue de la cuisine avec une bouteille de pouilly fumé, elle a fait sauter le bouchon et Gillou s'est réveillé d'un seul coup. On a bu, une heure plus tard je suis allé vomir, je n'avais jamais bu autant, j'étais malade à rendre tous les organes de mon corps, j'ai vomi comme une bête.

Lolita, affalée par terre, parlait toute seule, Gillou ronflait de nouveau, moi j'écoutais, par politesse surtout, elle a raconté des tas de trucs plus déprimants les uns que les autres. Après, elle a parlé de ses parents, de la richesse de sa famille, sa mère était morte et son père l'avait déshéritée pour une histoire de coucherie. Après un moment, je ne l'ai plus écoutée, j'étais fatigué et la faim me revenait de plus belle, rien au fond de l'estomac, une dalle à becqueter dans la gamelle d'un chien. J'ai regardé Gillou, il ronflait toujours, lui ne pensait qu'à boire, il n'avait pas de problème de bouffe, son problème à lui c'était la boisson et dormir. Moi j'aurais mangé un bœuf, si on m'avait lâché dans la nature j'aurais fait un malheur, j'aurais pris un couteau et une boîte d'allumettes et j'aurais fait un carnage dans le bétail. Après quoi j'aurais fait cuire une

cuisse entière sur un feu de bois et je me serais rempli la panse sous les étoiles. C'est ça que j'aurais fait, ou peut-être que j'aurais braqué directement un abattoir ou une boucherie, mis de la viande partout dans mes poches et filé avec le vent. J'ai relevé la tête et j'ai eu un coup au cœur, Lolita était toute nue, elle avait jeté ses vêtements autour d'elle et me mangeait avec des yeux de biche.

— Si j'avais voulu, j'aurais pu faire mannequin.

Son corps était très beau, je me suis levé et j'ai fermé la fenêtre de sorte qu'elle n'attrape pas froid, ça commençait à cailler sérieusement. Elle a surveillé tous mes déplacements, quelque chose me disait qu'elle voulait que je vienne à ses côtés, ça se lisait dans ses yeux. Je me suis rassis dans mon fauteuil et j'ai vu à son expression que ça ne lui plaisait pas. En fait, toute belle qu'elle était, je n'avais pas envie d'elle, envie de rien excepté de manger, c'était ça la chose qui me hantait, et puis j'ai pensé : « De toute manière, si tu y vas tu auras l'air ridicule, tu as déjà eu bien du mal à trouver des forces pour aller fermer la fenêtre, alors qu'est-ce que tu pourrais faire d'une femme comme elle, tu risquerais pas de lui faire grand-chose, elle pourrait seulement te prendre pour un petit cochon de lait au ventre vide. Laisse ta timidité prendre les choses en main si tu veux pas être ridicule, d'ailleurs t'aurais même pas la force de bander, et puis tout à l'heure tu as dit que tu l'aimais bien cette fille, que tu la trouvais paumée et émouvante, alors reste à ta place Gérard, fais pas le malin si tu veux pas te métamorphoser en petite ordure, laisse-la, elle ne sait pas ce qu'elle fait. »

A un moment Lolita s'est levée pour venir vers moi, elle m'a passé ses mains dans les cheveux et j'ai senti ses

seins me caresser la nuque, je ne voulais pas. « T'en fais bien des manières mon petit Gérard, si ça lui fait du bien, t'es idiot avec ta morale et ta gêne, est-ce qu'elle se gêne, elle ? T'aurais déjà oublié que c'est une fille de joie, tu sens pas ses petits seins doux qui maintenant te caressent la joue, ça te fait rien ? Dans deux minutes elle va se foutre de toi, elle va te prendre pour un bout de bois et elle aura raison, t'as rien dans la culotte, au diable ta miséricorde, qui a de la miséricorde pour toi, hein ? Personne. Alors pense un peu à ton plaisir, jouis, fais comme ces milliards de gens dans le monde, fais voir que t'es un monstre, un monstre comme les autres. Des faiblesses t'en as comme tout le monde, t'en es bouffé aux mites, d'ailleurs c'est plus des faiblesses, c'est des trous béants de malédiction, alors s'il te plaît arrête de faire le malin, tu n'intéresses personne, arrête de faire semblant et donne-lui ce qu'elle veut, parce que c'est comme ça aussi que ça marche le bonheur. »

Elle s'est assise sur mes genoux et nous nous sommes embrassés. Gillou ronflait toujours. J'ai senti sa main entrer dans mon jean, pas l'envie qui me manquait mais la force. Elle a eu l'air déçu, j'avais la quéquette molle. Tant bien que mal, on a commencé à faire l'amour, elle savait s'y prendre, elle m'a refilé du plaisir en veux-tu en voilà, une sacrée généreuse la Lolita, elle poussait des petits cris stridents, de temps en temps j'avais l'impression de lui faire mal, mais ça ne devait pas être de la douleur, et puis d'un coup j'ai senti un malaise, comme si ma tête allait imploser, et l'image de Lola m'est venue, presque aussi nette qu'à la télévision, elle était fâchée, elle m'a parlé : « Alors, c'est comme ça que tu m'aimes ? »

Elle était en chemise de nuit, mal peignée, elle avait les pieds nus et comme des cornes sur la tête. Elle pleurait : « C'était bien la peine de me raconter toutes ces histoires la dernière fois, quand tu me caressais les cuisses avec tes pieds et que tu me disais tous ces merveilleux mots d'amour dans le creux de l'oreille ! Tu disais que plus rien n'avait d'importance, parce que j'étais ton doux petit amour et qu'il y avait que ça qui comptait. J'avais le sommeil tout troublé, moi aussi je t'ai cherché, moi aussi je suis retournée au restaurant de la rue de la Roquette, moi aussi j'ai regardé la chaise sur laquelle tu t'étais assis, mais aujourd'hui tu me fais mal, aujourd'hui je vais mourir parce que je suis aussi abstraite et inutile qu'une cigarette sans feu. Nous ne ferons pas le voyage ensemble pour l'éternité, adieu Gérard, adieu mon tendre amour. »

— Non ! ne pars pas !

L'image a disparu et j'ai vu le visage de Lolita tirer une drôle de bobine.

— Mais je bouge pas, mon chou, pourquoi voudrais-tu que je parte ?

Lolita était sur moi, je me suis redressé sur les coudes et j'ai dit que je voulais aller me laver.

— T'as déjà joui, chéri ?

Je n'ai pas répondu, je lui ai demandé la salle de bains, elle m'a fait voir d'un geste la direction et je me suis fait couler un bain avant de plonger dedans comme une bête. Jamais je n'avais autant souhaité me laver, j'ai pleuré dans l'eau et j'ai craché sur la tirette du bouchon de vidange, je l'ai insultée, j'ai dit que je voulais qu'on me laisse baigner dans ma flotte, puis j'ai invoqué Lola :

— O mon amour, pardonne au misérable chacal puant que je suis, mais j'avais tellement faim, c'est pas ma faute, moi je voulais manger, je voulais pas venir ici, on m'a forcé, on m'a traîné ici de force, j'ai voulu rendre service, chérie, rien voulu d'autre, juré !

J'ai haï le moment où j'ai actionné la tirette pour vider l'eau. Je lui ai de nouveau craché dessus.

— Sale chienne de tirette ! je lui ai fait. Tu peux me croire, on se retrouvera en enfer !

Séché et rhabillé, je suis retourné dans le salon. Lolita, toujours nue sur le sol, s'était endormie. Gillou, lui, ronflait toujours. J'en avais marre, je voulais me barrer, j'avais du mal à respirer, je voulais marcher dans la rue, chercher après Lola, elle était si fâchée ma petite fée, j'ai réveillé Lolita et je lui ai dit d'aller se coucher, qu'elle serait mieux dans ses draps. Elle m'a donné une claque sur le bras en m'envoyant promener. Je n'ai pas insisté et je me suis tourné vers Gillou qui en écrasait lourd. Je l'ai secoué à son tour sans résultat, par moments il grognait, dans un vrai coma éthylique il était, je l'ai remué dix bonnes minutes avant qu'il consente à ouvrir les yeux.

— On se tire !

— Quoi ? il a dit en s'asseyant avec toutes les peines du monde.

— Je voudrais me tirer, tu viens ou pas ?

Gillou s'est frotté les yeux avant de voir Lolita.

— Qu'est-ce qu'elle a ? il a fait, légèrement ahuri.

— Laisse-la, on s'en va.

Il s'est levé comme un vieillard, tout en continuant de regarder le corps nu de Lolita, il a eu du mal à remettre sa chaussure droite.

— Tu es sûr qu'elle va bien ?
— Oui, j'ai répondu, elle dort.

On rasait les façades des boutiques, la flotte tombait sur la nuit sans débander, en débordant des gouttières, elle mouillait nos épaules, mon estomac broyait toujours du noir, ça irritait Gillou, à un moment il m'a proposé de faire la manche devant un resto de nuit pour me payer un sandwich, je ne voulais pas de sandwich, moi, ce que je voulais, comme une obsession, c'était un gueuleton, un vrai, un gueuleton qui vous laissait assis d'extase, gavé à ne plus pouvoir se lever, voilà ce que je voulais. Gillou avait de plus en plus de mal à me suivre, il traînait la jambe, il ne voulait plus marcher, quand je me retournais je le voyais faire des grands signes, il n'en pouvait plus et m'envoyait au diable.

— Allez, Gillou, t'avance ou je viens te chercher !

— Fais pas chier, je fais ce que je peux, tout le monde n'a pas le feu au cul.

Ce n'était pas au cul que j'avais le feu !

Vers quatre heures du matin, à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue d'Assas, je me suis assis sur le rebord d'une fenêtre pour attendre Traîne-la-patte, j'étais vidé et je sentais les dernières forces de mon corps se tirer à toutes jambes. Gillou au loin semblait faire du sur place en se dandinant comme une grosse mouette engluée dans le goudron cherchant vainement la plage ou le grand large. Je me suis adossé à la vitre et j'ai fermé les yeux en attendant que Traîne-la-patte m'ait rejoint, là j'ai pensé à Lola et à une montagne de nourritures diverses, Lola me

servait, je goûtais à tout, elle me remplissait la bouche comme à un nouveau-né et moi pendant ce temps je caressais ses fesses de soie, je nageais dans la bouffe, le crawl dans les hors-d'œuvre, la brasse dans les plats de résistance et la papillon dans le pinard, de mémoire d'homme jamais on n'avait vu réunies autant de nourriture et de vinasse à la fois, c'était un vrai miracle. Une seconde avant que Gillou m'ait rejoint, j'ai pensé aux diamants et à tout ce que j'aurais pu me payer avec, les yeux toujours fermés j'ai joint les mains et j'ai demandé pardon à Michèle, j'ai pensé à elle très fort et puis j'ai arrêté parce que je l'ai surprise dans sa boîte de bois en pleine conversation avec les vers, ça m'a fait un choc, j'ai repensé à ce qu'elle avait été, à l'époque où elle m'appelait sa petite caille, quand ses seins étaient encore doux comme le printemps, bon sang, je n'ai pas pu m'empêcher de lâcher une larme.

Gillou me tapotait la joue.

— Alors mon gars, on se prend pour un acrobate ?

Je regardai autour de moi sans rien comprendre à ce qui s'était passé, j'étais par terre.

— Qu'est-ce que je fous là ?

— Peut-être que le bon Dieu a eu pitié de toi.

— Qu'est-ce que tu racontes comme connerie ?

— T'es dans un restaurant, mon pote.

Décidément, je n'y comprenais rien, j'étais complètement groggy, assommé comme un porc. Gillou m'a assis sur une chaise avant d'aller se servir un demi, je ne pigais toujours pas.

— J'ai mis cinq bonnes minutes pour te réveiller, mon vieux.

— Pourquoi ? Je dormais ?

Il m'a tendu une bière bien fraîche et m'a raconté l'histoire. J'étais tombé de la fenêtre à la renverse. J'avais appuyé tout mon corps contre la vitre du restaurant, que j'avais d'abord pris pour une boutique de meubles, et je m'étais assommé en heurtant le sol. En reprenant progressivement mes esprits, je me suis dit que c'était plutôt Michèle qui avait eu pitié de moi. J'avais pensé à elle si fort qu'elle m'avait montré de la gratitude en me faisant me ramasser dans cet endroit pour que je puisse reprendre des forces, elle veillait encore sur moi, comme elle l'avait toujours fait.

J'ai demandé à Gillou si les morts avaient des pouvoirs sur les vivants. Il m'a regardé curieusement. J'ai insisté, ça m'intéressait de connaître son point de vue sur la question. Il a fini sa bière et il a dit :

— Tout est possible, mais c'est pas sûr.

Je n'étais pas plus avancé. Je me suis levé avec difficulté et je suis allé directement dans les cuisines. J'ai mis dans ma bouche la première chose qui m'est tombée sous la main, un saucisson pur porc je l'ai avalé d'un seul coup, je me suis presque étouffé ; après ça je me suis fait des tartines de foie gras qui ont suivi le même chemin, je jubilais ; enfin j'ai pris le foie gras à pleines mains pour me gaver comme une oie, je m'en suis foutu plein la figure, exprès, pour baigner dans le bonheur. C'est à ce moment-là que Gillou m'a demandé si j'étais fou.

— Oui, je suis fou, fou de bonheur.

Il m'a prié d'aller m'installer à une table et d'attendre tranquillement qu'il fasse à manger. J'ai acquiescé et je suis retourné dans la salle préparer la table dans une es-

pèce de renforcement pour qu'on ne nous voie pas de la rue. J'ai mis les plus beaux couverts et des grands verres, ce que j'avais trouvé de mieux. Derrière le bar, j'ai découvert une trappe menant à la cave à vin, il n'y avait pas de lumière mais j'y suis quand même descendu, ça sentait la terre chaude légèrement moisie. Encore sur l'échelle, j'ai allumé mon briquet pour voir où j'en étais, et d'un seul coup je me suis fait l'effet d'un type qui venait de trouver un trésor, je n'en croyais pas mes yeux, il y avait des centaines de bouteilles, fallait que Gillou voie ça ; dans un coin plus poussiéreux et plein de toiles d'araignée, j'ai eu le coup de grâce : des bouteilles incroyablement vieilles, des années trente, des années vingt, la plus vieille était de 1912. Je suis resté plusieurs minutes à l'admirer comme une relique, je me suis agenouillé et j'ai prié pour la première fois de ma vie, j'ai fait : « O divine bouteille, chargée de vie et pleine du temps qui passe, comme tu es belle et majestueuse, comme tu es poussiéreuse, et dire que tu m'as vu naître, mon père aussi tu l'as vu naître, il ne jouait pas encore aux billes, ma mère non plus, et mes frères et mes sœurs, n'en parlons pas, tu es vieille comme le plaisir, ô témoin de tant de joie et de souffrance, sang de la terre, je te vénère. »

J'ai crié après Gillou, il fallait qu'il voie ça, c'était un vrai musée, je l'ai appelé de nouveau.

— T'es pas fou de crier comme ça ? Tu veux que tout l'immeuble t'entende ou quoi ?

Je ne m'étais pas rendu compte, je lui ai fait signe de descendre, il a râlé une seconde avant de me rejoindre. Lui non plus n'en revenait pas, ça se voyait à sa figure, pour quelqu'un comme Gillou qui aimait le vin plus que sa

propre vie, c'était un grand moment, on a dansé dans la cave en s'embrassant et en regrettant que Lola et Ruth ne soient pas là avec nous. Ensuite Gillou est remonté à toute vitesse parce qu'il avait quelque chose sur le feu.

— Monte quelques bonnes bouteilles, il a fait en disparaissant par la trappe.

Evidemment, je n'allais pas monter de la piquette, avec tous ces pinards sortis tout droit des caves du paradis qui me tendaient les bras. J'ai pris trois bouteilles, un nuits-saint-georges 1934, le gevreys-chambertin de 1912 et un château-margaux 1926, avec ça il y avait de quoi s'envoyer en l'air. J'ai tout mis sur la table et, en attendant que Gillou finisse la bouffe, j'ai fait le tour du propriétaire, histoire de trouver un peu de monnaie. Rien, pas même un petit billet de bienvenue, rien, excepté un paquet de cigarettes entamé. La caisse enregistreuse était vide comme la coquille d'un œuf gobé, les tiroirs du bar étaient remplis de paperasserie sans aucun intérêt pour moi, il y avait des pochettes d'allumettes, des serviettes en papier, des cure-dents en veux-tu en voilà, mais pas le moindre billet à se mettre dans la poche, c'était décourageant, pas généreux de leur part. J'ai pris un papier et un crayon pour faire un mot.

Monsieur,

Quand on ne sait pas recevoir les gens, on fait en sorte de ne pas les inviter, commencez par bien fermer vos fenêtres et comme ça chacun restera chez soi, je veux quand même vous rappeler que l'avarice est un vilain défaut, à l'avenir tâchez de ne pas être négligent et nous vous en

serons très reconnaissants, vu que mon copain aurait bien besoin d'une paire de chaussures avec tous les kilomètres qu'il avale dans la journée pour trouver sa pitance, il a un pied plus enflé que l'autre et ça le fait vraiment souffrir, peut-être que vous connaissez ça et que vous savez de quoi je parle. Rassurez-vous, on ne va pas faire de bordel, on est en train de se préparer un petit repas sans prétention, on vous emprunte aussi quelques bonnes bouteilles mais je suis sûr que vous ne nous en tiendrez pas rigueur après ce que je viens de vous dire. Dieu a dit d'aimer son prochain et, comme nous nous identifions comme tels, je suis sûr que vous ne manquerez pas d'être flatté de nous avoir aidés, en attendant de vous connaître peut-être un jour, veuillez croire, cher monsieur, à toute notre reconnaissance,
Votre prochain.

PS : J'ai cherché du travail ces derniers jours sans résultat, si un jour vous pouviez m'embaucher j'en serais ravi, j'essaierai de passer un de ces quatre matins, on pourra toujours soustraire ce repas de ma paie. A bientôt et encore merci de votre compréhension.

J'ai ouvert un gros congélateur et je suis tombé sur une centaine de beaux morceaux de viande. Je suis resté un bon moment devant, en extase. Toute cette masse de chair était posée à même une grille, et au-dessous une mare de sang aux trois quarts coagulé. Là j'ai eu des frissons qui me sont venus d'un coup et je me suis un peu pétrifié, j'ai pensé : « Pauvre petite viande dont la chair battait encore à la vie y a pas si longtemps. » J'ai caressé

la viande avec ma main en lui demandant pardon, pauvre petite vache, personne ne lui avait demandé son avis, on l'avait tuée, dépecée, coupée en morceaux sans se préoccuper de ses volontés, peut-être qu'elle avait été jadis, avant de mourir, amoureuse d'un beau taureau et que sa seule préoccupation avait été de vivre avec lui le restant de sa vie en toute sérénité, là-bas dans les champs. Un beau matin, des types l'ont fait grimper dans la cage trop étroite d'un camion, elle ne voulait pas monter, elle se défendait, alors les types l'ont rudoyée avec des bâtons et elle est partie comme ça, malgré elle, en regardant une dernière fois son beau taureau si fier, indifférent à ce qui lui arrivait et qui déjà faisait la cour à une autre. Dans son camion, avec des tas d'autres vaches aussi tristes qu'elle, elle a pleuré sans se faire remarquer, tellement désespérée et abattue qu'elle était déjà. On l'a conduite jusqu'à l'abattoir le plus proche, là on l'a fait descendre, mais cette fois elle n'a pas fait de manières vu qu'elle était tellement déçue par le comportement de son taureau avec l'autre, cette grosse vache qui dandinait toujours des fesses et profitait de la situation pour piquer les taureaux des autres parce qu'elle était la chouchoute de l'éleveur, elle donnait plus de lait que tout le monde. Maintenant, elle, parce qu'elle n'avait pas été lèche-cul, elle allait mourir, et parce qu'elle ne donnait pas suffisamment de lait elle allait donner sa pauvre chair meurtrie, sa vie, et on n'allait pas lui demander son avis. Un type qu'elle ne connaissait pas, un type qu'elle n'avait jamais vu, habillé d'un grand tablier blanc maculé de sang, l'a mise, avec les autres, dans un enclos où elle est restée une bonne partie de la journée. Tous les quarts d'heure, deux espè-

ces de gardes traînaient de force une de ses camarades, pourtant elle se mettait toujours devant pour qu'on l'emmène la première, mais on l'a entraînée la dernière dans un endroit dont les hommes ne devraient pas être fiers, un des deux types lui a mis une sorte de pistolet sur le front tout en rigolant avec l'autre, rien ne se passait, ça a duré plusieurs minutes, excédée, elle en a beuglé d'exaspération et enfin le type a eu la délicatesse d'en finir, elle n'a presque rien senti, elle s'est seulement écroulée en lâchant un soupir de soulagement, comme ça au moins plus personne ne lui ferait de mal, enfin elle allait être heureuse...

Quelqu'un m'a donné une claque dans le dos, c'était Gillou.

— Qu'est-ce que tu fous là à bayer aux corneilles devant le congélateur ?

— Rien, je pensais seulement à un petit truc.

J'ai refermé la porte du frigo et je suis allé m'asseoir à la table sans rien dire.

— Bouge pas, je t'apporte la surprise dans vingt secondes, a dit Gillou avant de disparaître dans les cuisines. J'ai débouché les bouteilles en m'excusant auprès de la petite vache, j'avais honte, mais j'avais tellement faim que je l'ai entendue me dire qu'elle ne m'en voulait pas du tout, vu que je n'allais pas changer le monde en deux coups de cuillère à pot. Alors, pour oublier, je me suis servi un grand verre de vin, je l'ai bu cul sec et l'espace d'une seconde j'ai cru que j'allais mourir, j'ai tout recraché par terre, c'était une sorte de vinaigre avarié, je me suis raclé la gorge avant d'aller me rincer la bouche dans l'évier, c'est à ce moment que Gillou est arrivé avec deux

assiettes de salade au saumon garnie de caviar.

Pendant une demi-heure, on a débouché des bouteilles à la cave, aucune n'était bonne, un vrai génocide, une véritable catastrophe, un drame universel se jouait sous notre nez, surtout pour Gillou, il s'était assis sur le sol, à même la terre humide, consterné devant l'ampleur de la tragédie, il se tapotait la cuisse et ne se souciait plus de Ruth ni de son pied enflé, il se recueillait comme on se recueille sur la tombe d'un ami mort, il était en deuil, je l'étais un peu aussi. Après un moment, nous sommes remontés de la cave, nous avons bu de la bière, Gillou n'a presque rien mangé, il était contrarié, je le regardais entre deux coups de fourchette, son œil était maussade.

— Quel gâchis !

Moi, j'en étais au filet de bœuf à la crème, qui avec tout ça avait eu le temps de refroidir.

— Ouais, mais tu devrais manger un peu.

Il a repoussé son assiette avant de retourner derrière le bar tirer deux nouvelles bières. J'ai mangé mon filet et commencé celui de Gillou, trop bête de gâcher un aussi bon morceau de viande, bien sûr que c'était un drame épouvantable ces bouteilles de vin fichues, mais ce n'était tout de même pas une raison pour se laisser abattre. Le filet fondait dans ma bouche comme une récompense, un vrai cadeau du ciel, j'ai pensé à ma petite vache dont l'âme se morfondait en enfer pendant que moi je me régalaïs de son enveloppe, j'avais honte, mais qu'est-ce que je pouvais faire de mieux que de lui rendre hommage maintenant qu'elle était morte, je ne pouvais que l'aimer, la vénérer en la mangeant. Un jour, si j'étais riche, je lui érigerais une statue : A ma vache martyre. Je mettrais

aussi sur la plaque : A Ginette, c'était sous ce nom désormais que j'allais penser à elle. Gillou, assis derrière le bar, bouquinait un livre de cuisine.

J'ai fini la viande et j'ai attaqué le fromage avec du beurre, après quoi, gavé comme une oie du Sud-Ouest qui se serait inscrite à un concours de poids, je me suis reculé et j'ai mis mes pieds sur la table, sans oublier de déboulonner le haut de mon pantalon. La digestion aidant, je me suis assoupi pour ne me réveiller qu'en tombant de la chaise, Gillou a rappliqué.

— Décidément, ça devient une habitude chez toi.

Je me suis redressé un peu engourdi et Gillou a dit qu'on devait se tirer. J'avais mal au coude, on s'est dirigés vers le bar et c'est à ce moment-là qu'on a entendu des bruits dans l'escalier, derrière le mur, des bruits de pas, on les entendait clairement, accompagnés de sons plus rapides et plus légers à la fois, peut-être un chien. Après quelques secondes, quelqu'un a ouvert une porte, celle du porche, nous nous sommes accroupis et presque aussitôt nous avons vu passer un gros type à l'air endormi, il a toussé deux, trois fois en crachant par terre.

— Va pisser, mon beau, il a fait à son chien.

Dès qu'il a disparu de la façade, nous nous sommes redressés, Gillou s'est approché d'une fenêtre et a collé sa joue dessus.

— Il est tout près, et son chien c'est un beauceron.

— C'est quoi un beauceron ?

— Une espèce de clébard qui aime se tailler des steaks dans le genre humain.

— Comme c'est mignon !

Je suis allé derrière le bar prendre un carton que j'avais

repéré, puis jusqu'au congélateur, j'ai ouvert la porte et commencé à entasser les morceaux de viande.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il pisse avec son chien, contre les arbres. Et toi, qu'est-ce que tu fous ?

— Je remplis un carton de viande.

— Quoi ? Tu vas bien, oui ? Qu'est-ce qu'on va faire de tout ça ?

— On va le refourguer.

Gillou me fixait d'un drôle d'air.

— Tu es sûr que ça va ?

— Parfaitement. Je vais bien, merci.

Je n'avais pas l'intention d'abandonner là ma petite vache, ma pauvre petite Ginette, après les joies qu'elle m'avait données, je ne pouvais pas la laisser, je n'aurais jamais pu me regarder de nouveau dans une glace. Je voulais la garder avec moi le plus longtemps possible avant de la revendre dans le meilleur des restaurants, un resto qui serait digne de sa tendresse et de sa volupté.

— A ton avis, combien de temps le gros va encore pisser sur les arbres ?

— Je sais pas, a dit Gillou. J'ai pas pensé à lui demander.

— Ça m'étonne pas de toi, t'as toujours manqué de culot, t'es pas opportuniste comme mec.

La viande morte de la pauvre Ginette pesait son poids.

— C'est la première fois que je vais refourguer de la bi-doche, a remarqué Gillou.

J'ai refermé le congélo et je lui ai demandé d'aller voir où en était le type.

— Toujours là, il a dit, pas bougé d'un iota.

J'ai posé le carton sur le bar et j'ai lorgné par le carreau.

Le chien revenait vers le restaurant, l'homme aussi, encore une fois nous nous sommes accroupis et j'ai entendu les halètements du chien, ensuite le type est passé à son tour en se raclant la gorge et en crachant. La porte du porche s'est ouverte et s'est refermée en claquant dans le silence de la ville encore endormie, de nouveau les pas dans l'escalier se sont fait entendre avant de s'évanouir à l'étage.

— C'est le moment de se tirer, a fait Gillou en allant derrière le bar se servir une dernière bière à la pression pour la route.

J'ai pris le carton de bidoche dans mes bras et je l'ai posé sur une chaise, tout près d'une des fenêtres, en attendant que Traîne-la-patte se décide.

— Remarque, si on se fait courser par un clébard, on pourra toujours lui balancer la barbaque, a suggéré Gillou.

Il a ouvert doucement la fenêtre et a jeté un œil de gauche à droite.

— Passe d'abord que je te refile le carton, je lui ai dit. Et je suis passé à mon tour par la fenêtre.

Le vent du nord devenait franchement froid, il soufflait fort, le poids de Ginette me donnait un peu d'assise, mais Gillou, lui, déjà à quelques longueurs derrière moi, semblait flotter dans l'air tel un épouvantail dans la plaine par une nuit de tempête. Nous avons longé des tas de rues, histoire de repérer le restaurant susceptible d'accueillir Ginette, c'est que je ne pouvais pas la placer n'importe où, pauvre bête, je lui devais bien ça, pauvre Ginette que les hommes avaient martyrisée, on lui avait fait croire des tas de choses, que la vie était belle, pleine d'herbe bien grasse, de marguerites, de beaux taureaux affectueux et fidèles, on l'avait menée en bateau et maintenant elle naviguait en morceaux au fond d'un carton à légumes.

Les premiers travailleurs descendaient déjà dans les rues, nous avons marché jusqu'au petit jardin de l'église Saint-Germain-des-Prés, Gillou ronchonnait, il ne voulait plus avancer, il n'en pouvait plus, il s'est allongé sur un banc et a tenu à me montrer ses pieds, je n'avais pas très envie, il m'a fait voir quand même.

— Regarde, tu veux me tuer ou quoi ? Regarde ce que je suis obligé de me traîner.

Il ne blaguait pas, ses pieds étaient enflés comme les joues d'un trompettiste.

— T'as raison, dors, pendant ce temps je vais en repérage.

Je l'ai laissé sur le banc après lui avoir mis le carton sous

la tête en guise d'oreiller et en lui ayant fait promettre de bien veiller sur Ginette. Je ne m'étais pas éloigné de dix mètres que Gillou ronflait déjà comme une bête, il me fallut quelques pas encore pour ne plus sentir la puanteur de ses pieds déchaussés.

Je suis sorti du jardin en bâillant et j'ai remonté la rue de Rennes, les égouts comme des bouches chaudes crachaient une vapeur blanchâtre tirant sur le sale. Il faisait froid et le ciel était gris, j'aurais parié tout l'argent du monde que quelque chose du ciel allait nous tomber sur la tête, ça n'a pas manqué, quelques minutes plus tard Dieu le Père nous balançait une espèce de neige plus ou moins fondue. J'ai pris la rue du Vieux-Colombier et je suis remonté jusqu'au boulevard Raspail, j'ai marché encore une bonne centaine de mètres avant de m'arrêter devant un bistro qui me parut correct. Un type à l'intérieur manipulait nonchalamment des caisses de bouteilles, le bar en était envahi et il ne paraissait pas près d'ouvrir. Il m'a regardé un instant puis il s'est remis à son travail sur le même rythme. Je suis resté planté là plusieurs minutes, comme pour lui suggérer de s'activer. C'était un grand type maigre, un vrai balai avec des cheveux en brosse et quelque chose de mesquin dans l'allure. Je le fixais avec une grande intensité, ça le gênait, de temps en temps il me jetait un regard dédaigneux, histoire de m'inviter à déguerpir, je me suis concentré et j'ai pensé : « Vas-y mon beau, remue ton cul, fais voir que tu es un homme et sois gentil de mettre un peu plus d'ardeur à ta besogne, tu me fais l'effet d'un vieux bourricot à la retraite, eh oui, mon gars, c'est pas la peine de me reluquer comme ça, j'ai autre chose à faire que de rester planté sous la neige à

contempler un peigne-cul faire semblant de bosser, j'ai des bouches à nourrir, moi, mon beau, alors active-toi Gédéon, les vacances c'est dans six mois, et puis j'ai quelque chose pour toi, la plus belle bête qu'on ait jamais vue brouter l'herbe grasse de ce putain de pays, Ginette c'est son nom, et je vais te faire un cadeau princier, je vais te la vendre seulement le double du prix au kilo en vigueur sur le marché, tu vois Gédéon, t'as intérêt à te grouiller d'ouvrir. »

Le type maintenant me dévisageait franchement, en fait je le bloquais, putain de merde, j'étais tombé sur un timide, un complexé le Gédéon, à un moment il est parti dans une autre pièce et je l'ai imaginé en train de se concentrer, de se taper sur la poitrine en se disant : « Te laisse pas abattre mon gars, oublie le type sous la neige, retourne à ton boulot et fais-lui voir qu'il ne t'impressionne pas, et entre nous il aurait plutôt l'allure d'une cloche ce type, non ? Pas le style en tout cas à aller au boulot, n'oublie pas que tu es le patron et qu'il n'est pas question d'accepter le moindre bordel dans ton établissement, et qu'est-ce que tes clients pourraient penser, hein, si tu te laissais faire ? Que tu n'es qu'un minable qui joue au dur quand tous tes copains sont au bar, allons donc Gédéon, reprends-toi et fais voir à ce traîne-savates de quel bois tu te chauffes. »

Gédéon est revenu derrière son bar, il a pris une caisse et a regardé dans ma direction, ensuite il l'a posée sèchement pour me faire voir son irritation, et il s'est approché de la porte.

— C'est fermé !

— Je sais.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— Le soleil.

— Le quoi ?

— Je plaisante. Je voudrais seulement boire un café et vous parler de quelque chose.

— Me parler ?

— Oui, j'ai une affaire pour vous, de première importance.

« N'oublie pas que tu as déjà été agressé le matin de bonne heure, Gédéon, qu'est-ce que Bernadette va penser si tu lui reviens comme l'autre fois avec un œil au beurre noir, elle va penser que t'es un faible, que t'es lâche, tout juste bon à lui mettre des roustes à elle, voilà ce qui va se passer ! Un conseil Gédéon, n'ouvre pas cette porte si tu ne veux pas que Bernadette se tire avec les gosses, et puis la clientèle, t'as pensé à la clientèle, à tous ces sucepinard ? Imagine le gros Gustave que tu peux pas pifer avec sa face hilare, de nouveau il dira devant tout le monde que tu t'es encore fait posséder, et si tu refuses de le servir comme la dernière fois les gens diront encore que le Gustave a raison, et comme un péteux tu seras obligé de payer une tournée générale pour qu'on prenne ton parti et ça te fera un trou dans la caisse, voilà ce que t'auras gagné. »

— J'ai besoin de rien, fichez-moi la paix ! Vous voyez pas que je travaille ?

— Je vais vous dire une chose, je suis vraiment content de ne pas vous vendre Ginette, vous n'êtes qu'un bistrotier sinistre, elle m'en aurait voulu la pauvre de la laisser ici, dans ce trou glacial, parce que croyez-moi, des gens comme vous, elle en a soupé la pauvre, elle en avait par-

dessus les cornes la pauvre fille, elle, si généreuse et si naïve, se retrouver dans un bouge pareil, vraiment elle ne me l'aurait jamais pardonné, adieu néant d'émotion, bougre de tiroir-caisse, adieu et nous ferons nos comptes en enfer !

Plus que mouché, il était sidéré, raide comme un pilier de bar, il m'a regardé m'éloigner sans réagir. J'étais crevé, j'étais trempé aussi, en refaisant le chemin inverse j'ai pensé à Lola, à ma douce petite perle, elle comprendrait bien, elle, ce que je pouvais éprouver pour Ginette, elle était si douce, si émotive et si intelligente !

Quand je suis arrivé au jardin, Gillou dormait toujours. La pluie glacée l'avait habillé d'un manteau givré, Ginette était là sous sa tête, bien au chaud, je l'ai secoué.

— Eh ! Gillou, on s'en va !

Il ne bougeait pas et, n'ayant pas de bouteille ni de tire-bouchon sur moi, fallait que je m'y prenne autrement.

— Tu veux finir en pain de glace ?

Fatigué de le secouer, je l'ai fait tomber du banc, il a râlé et, à ma grande surprise, s'est remis à ronfler comme une bête. Ce mec était vraiment démoralisant. J'ai pris Ginette dans mes bras et je me suis assis sur lui, il n'a pas bronché, j'ai fini par lui donner des coups de pied, pas forts mais suffisamment appuyés pour troubler son sommeil de plomb. Il a hurlé :

— T'es pas un peu bargeot, comme mec ?

Ses yeux étaient enflés et son expression me faisait penser à des crocs.

— J'ai pas l'habitude de dormir sous la neige, faudra m'excuser.

— Quelle neige ?

Après avoir pris conscience du fait, il s'est calmé.

— Y a longtemps que ça tombe ?

— Trois quarts d'heure peut-être.

Il a secoué sa veste et son pantalon blanchis puis s'est mis à claquer des dents.

— T'as raison, fait pas chaud.

Il s'est relevé et nous avons commencé à marcher.

— T'as trouvé quelqu'un pour la viande ?

— Tous des cons ! Viens, j'ai ma petite idée.

Nous avons pris le métro et nous sommes montés en première classe. J'ai posé Ginette sur mes genoux et Gillou s'est assis à côté de moi, il n'y avait pas trop de monde dans le wagon mais ça sentait quand même la mauvaise haleine et le parfum bon marché, on avait de la place autour de nous, une femme s'est approchée et a vu Ginette dans le carton, elle a fait trois pas en arrière en me regardant de travers, elle était mal à l'aise.

Tandis que je la fixais, Gillou me racontait son rêve, il avait rêvé de Ruth, c'était très poétique son histoire, il parlait fort, il avait oublié le reste du monde, au bout d'un moment j'ai pensé : « Je te gêne, hein ? Ça ne te plaît pas que je te regarde, je sais bien, c'est pour ça que je le fais, je te regarde parce que tu ne m'aimes pas, d'ailleurs tu aimes qui, pauvre petite bonne femme ? A part ton mari et tes enfants, nourris comme toi au biberon de l'insolence, pauvre femme, pauvre petite bonne femme esclave de la bête qui la dévore, va ! descends ! tu me fais mal. »

Ça n'a pas manqué, elle est descendue aussi sec en me jetant un coup d'œil méprisant, encore une que j'avais mouchée. Gillou continuait son histoire, il parlait de se

ranger, de changer de vie, je n'en croyais pas mes oreilles, c'était l'émotion, ça allait passer.

Nous sommes descendus au métro Pyrénées et nous sommes allés chez ma mère, dans une cour de la rue de Belleville, à deux pas de là où avait vécu Edith Piaf dans son jeune temps, il y avait même une plaque à côté du porche. J'ai frappé à la porte de ma mère, tout le monde dormait, Gillou parlait toujours de Ruth, j'ai frappé plus fort. Depuis deux ans je n'avais plus remis les pieds chez elle, je n'avais même jamais donné de nouvelles. On s'était battus comme des chiffonniers un jour d'orage, je me le rappelais encore, elle m'avait cassé un balai sur la tête, je n'avais pas aimé ça. C'était après son divorce et juste avant que mon père se remarie avec une Hollandaise, on ne pouvait plus se supporter, j'étais l'aîné, peut-être à cause de ça. Après un moment, elle a pointé son museau à la fenêtre et, en frottant le carreau, elle a dit :

— Qui c'est ?

— C'est moi, ton fils, ton grand fils, je suis de retour.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien, m'man, je veux seulement t'embrasser, ainsi que mes frères et sœurs, c'est tout.

— C'est pas des heures pour venir embrasser le monde ! Ma mère était assez forte, elle ressemblait à une gitane andalouse, avec son beau visage, et sans l'espèce de serpillière qu'elle avait sur la tête et qui lui servait de cheveux, elle aurait séduit n'importe qui.

— Y a plus rien à manger, elle a précisé, ton père a pas envoyé la pension.

— Ça, c'est pas chic de sa part, m'man.

— Occupe-toi de tes affaires !

— T'as raison, m'man, j'ai fait, arrangeant. Mais je suis pas venu pour manger votre viande, plutôt pour vous en donner. Regarde, m'man, j'ai continué en montrant Ginette au fond du carton, tu vois, du premier choix, une chouette viande, y en a un morceau pour chacun de vous si tu veux.

Gillou me fixait sans rien comprendre. En fait, plutôt que de fourguer Ginette à des jean-foutre, je préférais en faire profiter ma famille au nom de la réconciliation, et puis par la même occasion j'allais goûter une dernière fois à sa chair tendre comme une caresse, histoire de la sentir un peu plus au fond de moi, un peu plus près de mon cœur. Pour les autres morceaux, j'avais ma petite idée.

— Tu l'as eue où, cette viande ? Tu l'as volée ?

— Volée ? Qu'est-ce que tu vas chercher, m'man ! C'est un cadeau.

— Bon, alors elle peut entrer chez moi.

Elle a ouvert la porte et nous sommes entrés, Gillou, Ginette et moi.

— Il était temps, fait pas chaud ce matin !

— Silence ! les mômes dorment.

— T'en fais pas, j'ai dit en posant Ginette sur la table.

Le vieux poêle à charbon était encore chaud, je l'avais oublié celui-là, peu de maisons en possèdent encore. Gillou s'est assis et ma mère est allée dans la pièce à côté.

— On la vend plus cette viande ou quoi ? a demandé Gillou.

— On la vend plus, j'ai répondu en remettant du charbon sur les braises encore rouges. Je t'expliquerai tout à l'heure.

Ma mère est revenue après avoir passé une autre robe de

chambre, plus propre, et elle a dit :

— Il a l'air gentil ton copain.

Elle souriait à Gillou.

— C'est un très bon ami, m'man, un type épatant et un grand travailleur.

— Ah ? Y fait quoi ?

— Chauffeur de métro à la RATP.

— Oh ! c'est bien !

— Y a pas de sot métier, a dit Gillou en rougissant.

— Fonctionnaires, c'est les meilleurs métiers du monde, a affirmé ma mère, y a jamais de chômage, là-dedans.

— Et pas besoin de sortir de Saint-Cyr.

— N'empêche, faut quand même être intelligent, a repris ma mère.

— N'exagérons rien, a fait Gillou, de plus en plus embarrassé.

— Quand même, a dit ma mère en examinant Ginette au fond du carton.

J'ai sorti une assiette que j'ai remplie d'une dizaine de morceaux.

— Voilà, m'man, ça c'est pour vous, à moins que tu en veuilles plus ?

— Non, ça suffit comme ça, y en a bien assez, elle est fraîche au moins ?

— Fraîche, Ginette ? C'est la meilleure viande que tu mangeras jamais, y a des pays où on se tue pour moins que ça.

Ma mère nous a cuit un filet chacun, le feu ronronnait dans le poêle et dehors la neige tombait toujours. Une heure plus tard, le ventre plein, je quittai ma mère sans avoir vu mes frères et sœurs. Sur le pas de la porte, elle

m'invita sans aucune méchanceté à ne pas revenir de si-tôt.

On a repris la route avec Gillou, il était mort, il se traînait de plus en plus, à un moment il s'est arrêté et m'a demandé de le rejoindre.

— Viens voir, j'ai quelque chose à te dire.

Je suis revenu vers lui.

— Voilà, y a quelque chose qui me chiffonne depuis tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui te chiffonne ?

— Y me chiffonne que tu m'inquiètes ces derniers jours, voilà ce que je voulais te dire, pourquoi tu parles au carton ?

— Quoi ?

— Ouais, tu parles au carton, depuis ce matin t'arrêtes pas de mettre la tête plus ou moins dedans et tu lui dis des choses bizarres, c'est qui, Ginette ?

— Ça serait trop long à t'expliquer. Un jour, je te raconterai.

Nous sommes repartis et deux, trois fois j'ai surpris le regard de Gillou, il se posait des questions sur mon équilibre mental. Je n'étais guère en meilleur état que lui, mes jambes commençaient à me faire mal et, chaque fois que je fermais les yeux, des tas de choses se bousculaient sous mes paupières, des visages s'entremêlaient, des objets aussi, comme les diamants par exemple, je revoyais toutes mes femmes, même Ruth que je n'avais jamais vue, mais Gillou m'avait tellement parlé d'elle que je l'aurais reconnue entre mille, et puis d'un coup je n'ai

plus senti Ginette dans mes bras, j'ai ouvert les yeux et la pauvre bête gisait à mes pieds, le carton s'était ouvert par en dessous, j'ai crié à Gillou :

— Vite ! fais quelque chose, viens m'aider !

Gillou s'est avancé pendant que je remettais les morceaux dans le carton.

— J'en ai marre de cette bidoche !

Je me suis redressé :

— Parle pas comme ça, Gillou, fais-moi plaisir, respectons les morts.

Il m'a regardé comme si je venais de dire la chose la plus extravagante qu'il avait jamais entendue.

— Va plutôt demander à cette femme si elle n'aurait pas un carton.

A deux pas de nous, une femme maigre comme une tringle à rideau nous observait, c'était une concierge qui était en train de rentrer ses poubelles. Gillou s'est approché d'elle. Au moment où il allait s'exprimer, la femme est partie en courant, abandonnant ses poubelles vides au milieu du trottoir. Gillou paraissait abattu.

— Laisse tomber ! Te tracasse pas, tu vois pas que c'est une folle ? Salope ! résidu de bigote ! avorton de femme libre ! j'ai crié.

C'est alors que son type est sorti, un petit gros ventru avec trois poils au-dessus des oreilles.

— C'est qui qui parle à ma femme comme ça ?

— C'est lui, j'ai fait en désignant Gillou, le boiteux !

J'ai regardé Gillou, j'ai eu du mal à garder mon sérieux.

— Allez ! j'ai enchaîné en invitant Gillou à partir, laissez les pauvres gens qui ne vous ont rien fait, allez ouste, non mais !

Comme Gillou s'éloignait, le gros a continué :

— Pourrait être plus poli !

— Vous avez bien raison, faut pas vous laisser marcher sur les pieds.

Gillou était déjà à une cinquantaine de mètres.

— Pas intérêt à revenir rôder par ici, mon gaillard !

— Y a vraiment des drôles de gens, j'ai dit au type.

Il s'est tourné vers moi :

— Et vous, vous faites quoi accroupi devant ma porte ?

— Voilà, je vais tout vous expliquer, je suis boucher, apprenti boucher et j'étais en train de livrer de la viande à une cliente quand mon carton a cédé.

— Reste là-dedans ! a crié le gros à quelqu'un d'invisible derrière la porte du porche, sa femme sans aucun doute.

Et vous allez rester comme ça, longtemps ?

— Pas si vous me trouvez un carton ou autre chose.

— Va me chercher un sac poubelle, il a ordonné à la femme invisible.

Gillou était presque arrivé au bout de la rue.

— Voilà, a dit le type en me donnant un sac bleu, remballez tout ça et allez-vous-en !

J'ai mis Ginette dans le sac plastique et j'ai salué le mal-léché à coups de bras d'honneur. Quand j'ai rejoint Gillou, il avait l'air très fatigué, il voulait se reposer, dormir un peu, il avait mal au cœur.

— Je vais te trouver quelque chose, attends-moi là et garde ça.

Il s'est assis sur l'aile d'une voiture et j'ai déposé Ginette à ses pieds.

— Prends bien soin d'elle !

J'ai cherché pendant une bonne demi-heure un endroit

pénard, j'ai fini par le dénicher. C'était une cave, un endroit formidable avec tout un matériel de camping et un amas de vieilles bouteilles vides. L'ennui, c'est que ça sentait mauvais, ça puait la merde, qu'importe, pour quelques heures de sommeil, c'était le paradis. Dans un coin, j'ai découvert un gros opinel rouillé, je l'ai déplié et replié plusieurs fois, je l'ai mis dans ma poche, puis j'ai fait minutieusement le tour du propriétaire histoire de voir s'il n'y avait rien à refourguer. Au bout d'un moment, j'ai ouvert deux lits de camp et je les ai essayés, il n'y avait pas de couvertures mais la toile de tente allait parfaitement faire l'affaire, pour ce qui était de la température il n'y avait pas de problème, avec tous les conduits d'eau et de chauffage, il faisait presque bon. Je suis allé annoncer la nouvelle à Gillou, il avait toujours mal, j'ai ramassé Ginette et j'ai soutenu mon copain jusqu'à la cave en prenant bien soin que personne ne nous y voie descendre. Là, après l'avoir aidé à s'allonger, je l'ai couvert de la toile.

— Bouge pas, petit père, je vais régler deux ou trois affaires et je suis là tout de suite.

Il a souri et a demandé quand j'allais revenir, il avait l'air d'un gosse.

— Tout de suite.

Alors il s'est mis sur le côté en me tournant le dos et je suis sorti de l'immeuble avec Ginette.

La neige avait pratiquement cessé, j'ai marché quelques minutes et j'ai rebroussé chemin, le jour se levait, les gens partaient par petites grappes au boulot. J'ai arrêté une femme et je lui ai dit que mon frère était malade, qu'il fallait qu'elle m'aide vu que j'avais perdu de l'ar-

gent et qu'il m'en manquait pour ses médicaments. La femme m'a demandé pourquoi je n'allais pas voir mes parents.

— J'ai pas de parents, seulement une vieille tante en Arizona.

— Oh ! pauvre enfant !

— Oui, je sais, y a pas que dans les orphelinats qu'on trouve des orphelins, y en a partout, madame, si c'est pas malheureux !

— Oui, elle a fait d'un air ému, la vie c'est pas commode.

— Ça vous l'avez dit !

— Ça doit être cher tes médicaments, et moi qu'ai pas encore touché ma paie.

Là, j'ai compris qu'elle était peut-être émue mais qu'elle était surtout radine

— Un jour je serai prêtre, j'ai dit.

Elle m'a regardé, surprise :

— Vraiment ?

— Vraiment. Je l'ai juré à ma mère le jour où elle est morte.

— Ça c'est très gentil, mon garçon, pour la peine je vais te donner un billet.

C'était gagné. Elle a ouvert son sac et m'a tendu vingt balles.

— J'espère que t'auras assez avec ça.

— Merci, c'est parfait, et que Dieu vous bénisse, madame.

Alors la femme est partie heureuse et je suis allé acheter pour Gillou une bouteille de bière à l'épicerie arabe du coin. Quand je suis redescendu dans la cave, il ronflait

déjà, j'ai posé la bouteille à côté de lui, après en avoir bu une gorgée, et je suis reparti faire ce que j'avais à faire. Ginette était toute froide, je l'ai serrée dans mes bras, après un moment j'ai pensé : « Eh, Gérard, réponds franchement, est-ce que tu es fou ? Tu ne serais pas un petit peu piqué par hasard ? Ça se fait pas de serrer une vache dans ses bras, et à plus forte raison quand elle est morte et découpée en morceaux, tu sais ça ? Oui, mais c'est plus fort que moi, parce que je la vois encore gambader dans les champs avec son beau taureau et qu'aujourd'hui elle a rejoint les pâturages éternels et je suis inconsolable, je veux honorer sa dépouille. »

J'ai croisé un petit chien, j'ai fait :

— Michèle, viens, tu viens ? C'est toi, Michèle ?

Le bonhomme qui suivait le chien m'a regardé de travers.

— C'est pas la peine de me regarder comme ça, je suis un spécialiste des animaux, ils me comprennent, j'ai un don, alors faites-moi le plaisir d'aller ramasser vos salades et de me foutre la paix.

Le type m'a suivi des yeux jusqu'aux Buttes-Chaumont. Là, je suis entré dans le parc et j'ai respiré très fort pour reprendre des forces, il y avait des types qui couraient comme des fous dans la neige, des sportifs, ils couraient en petite culotte avec des bas par-dessous, histoire d'être en bonne santé. J'ai couru aussi avec Ginette dans les bras, pas longtemps, quinze mètres peut-être, j'étais crevé, à courir comme ça. Peut-être qu'ils espéraient vivre éternellement, les pauvres. J'ai crié :

— Moi, c'est des méninges que je cours, vous entendez ? Des méninges que je suis sportif !

Les types riaient, il y avait peu de femmes, j'ai marché

dans le parc un bon moment pour chercher un endroit pénard où je ne serais pas dérangé. Je l'ai trouvé, c'était avant d'arriver au belvédère, tout en haut, il n'y avait personne, j'ai sorti l'Opinel et, après avoir enlevé la mince couche de glace à moitié fondue, j'ai commencé à creuser. La terre était froide et dure, j'en avais mal aux doigts, j'ai creusé sur une surface d'un petit mètre carré et à une bonne trentaine de centimètres de profondeur, malgré le froid j'étais en sueur, j'avais fini le trou, là, je me suis levé, j'ai regardé le ciel gris et des larmes ont coulé sur mes joues.

— O univers des univers, reçois celle qui jadis fut heureuse dans les prairies terrestres, prends-la en ton sein et veille sur elle comme je l'ai fait, ô univers des univers, ouvre-lui les portes de tes grands pâturages célestes, prends soin de ma petite Ginette, je t'en supplie, c'était une brave fille, tu peux me croire, et si douce avec ça, on me l'a tuée, on me l'a tuée dans ce parking, des salauds me l'ont tuée, merci grand univers, merci !

Je me suis signé et j'ai remarqué en me tournant sur le côté qu'un sportif m'observait, il a fait mine de faire des exercices et il est reparti en courant. Après m'être lavé les mains dans la neige fondue, j'ai déposé Ginette dans le trou sans oublier de l'embrasser une dernière fois, j'ai posé sur elle mon briquet pour qu'elle ne m'oublie pas et j'ai remis la terre par-dessus. Je suis resté accroupi un bon moment, je commençais à avoir froid et je me sentais fatigué, après quelques instants de méditation, je me suis levé et je lui ai confectionné une croix avec deux petites branches et un morceau de fil de fer rouillé, j'ai planté la croix et je suis parti.

Vers le soir, et malgré sa pâleur, Gillou se sentait mieux, moins fatigué, il avait dormi toute la journée comme un loir. Moi je ne m'étais reposé que quelques heures mais ça allait. Son cœur ne le faisait plus souffrir. Je lui ai quand même conseillé d'aller voir un toubib, il m'a répondu que ça faisait déjà trois ans qu'il y pensait. Nous avons pris le métro et nous sommes allés au Bouquet. En arrivant, Fernando nous a appris que les flics venaient d'embarquer les deux Christian, il ne savait pas pourquoi, en tout cas on leur avait passé les menottes avec conviction et à son avis on n'était pas près de les revoir.

On a commandé deux bières et on s'est assis en salle. Raymond, accoudé au bout du comptoir, est venu nous trouver, il avait assisté à l'arrestation et voulait nous donner son avis, il était déjà ivre comme une chaloupe.

— A mon avis, y z'ont pas piqué des poireaux.

— On s'en doute, a dit Fernando en souriant.

Fernando nous a raconté que Raymond avait insulté les flics en leur disant qu'ils feraient mieux de s'intéresser à la peinture plutôt que d'emmerder le monde dans les bistros. Raymond acquiesçait. Il avait demandé aux flics s'ils connaissaient Debeurme et Mozzanega, alors un des poulagas lui avait dit de la boucler et Raymond l'avait traité de néant et de peigne-cul, les flics avaient voulu l'embarquer mais Mme Ivette avait réussi à calmer les ardeurs. Raymond jubilait.

Pendant que le Peintre tenait la grappe à Gillou, j'ai profité que Fernando semblait être dans un bon jour pour lui emprunter deux cents balles. Il a accepté sans trop sourciller et m'a prié de les lui rendre dans les trois jours, ce que je n'ai pas manqué de lui promettre. Il était sept heures, le bar commençait sérieusement à se remplir, j'ai proposé à Gillou d'aller manger un petit morceau, histoire de se reprendre des forces, il ne voulait pas, il n'avait pas faim. J'ai insisté :

— Faut manger un petit morceau, Gillou, la bière ça suffit pas pour se nourrir.

Il ne voulait rien savoir, il était patraque et préférait rester là à siroter dans la fumée et dans le bruit.

— Si tu changes d'avis, je suis dans la pizzeria à côté.

Il a acquiescé. J'ai payé Fernando et j'ai donné à Gillou la monnaie sur cent balles, il était pâle comme un linge.

— Hésite pas si tu changes d'avis.

— T'embête pas pour moi, ça ira très bien comme ça.

Je n'ai plus insisté, je suis sorti et j'ai pris la rue des Ciseaux jusqu'à la première pizzeria, un grand type mal rasé m'a installé dans le fond de la salle avant de me donner une carte. J'avais faim, j'ai consulté la liste des plats avec une grande attention. Comment Gillou pouvait faire pour se passer de manger, je n'arrivais pas à comprendre, jamais je ne l'avais entendu dire « j'ai faim », en voilà un qui ne vivait pas pour manger, pour boire plutôt, manger à peine pour vivre, c'était ça son problème.

Pour que ça ne me coûte pas trop cher, j'ai commandé une pizza, un plat de spaghettis bolognaise et une bière. J'ai mangé beaucoup de pain avec, histoire de bien me caler, à la fin du repas j'ai payé la note en soupirant. Je

regrettais que tout ça soit déjà terminé, j'avais bien mangé mais je restais tout de même sur ma faim, en fait, j'aurais volontiers recommencé. La bonne surprise fut quand le serveur m'apporta ma monnaie, j'avais de quoi me payer encore une tarte, une bonne tarte aux pommes bien consistante, je ne m'en privai pas.

J'ai mangé ma tarte avec le même bonheur, en mâchant bien les morceaux pour faire durer le plaisir, la pâte était superbe. J'ai léché mon assiette et je me suis redressé sur ma chaise, heureux de constater que mon ventre était enfin correctement rempli. Après avoir payé ma tarte, je suis sorti en me palpant le bide.

Quand je suis revenu au Bouquet, Suze-Cassis, que j'avais laissée un soir avec Gillou, était là, toujours aussi grande et myope, elle m'a salué et je me suis assis à côté de Gillou. Il n'avait pas l'air d'aller mieux, il se plaignait à nouveau de son cœur et aussi de son ventre, il avait mal partout. Suze-Cassis lui a proposé de l'emmener chez elle pour le soigner, il a refusé, il voulait rester là et boire. — Ça va passer tout seul, il a dit.

Il était livide et avait l'air de souffrir, j'ai œuvré dans le sens de Suze-Cassis :

— Franchement, Gillou, tu devrais aller te reposer, elle va bien s'occuper de toi et demain tu seras retapé.

Au bout d'un moment, il a fini par se décider, il a payé l'addition, m'a donné l'accolade avant de sortir, plus ou moins soutenu par Suze-Cassis ; je les ai regardés à travers la vitre s'éloigner dans la nuit, il était presque neuf heures.

Je suis resté encore un peu au Bouquet. Un type d'une quarantaine d'années est venu me payer un verre, je le

connaissais de vue, un grand type corpulent avec une tête de rugbyman, il s'est présenté à moi sous le nom de Bastien et m'a demandé ce que je foutais là.

— J'attends la mort, j'ai dit.

Ça l'a fait rire, après quoi on a bu des bières en bavardant business, c'était un fourgue, ça, je l'avais compris tout de suite, il rachetait n'importe quoi. A un moment, je lui ai parlé de mes pierres, de leur grosseur, de leur pureté. J'en avais rajouté un peu, il était preneur, il voulait les voir tout de suite et, quand je lui ai avoué que je les avais perdues, il m'a presque insulté. On a bu encore un verre et il m'a dit que je pouvais le trouver dans cet endroit tous les mardis et tous les vendredis soir au cas où j'aurais quelque chose pour lui, qu'il payait cash et en liquide, peu importait la somme.

— T'embête pas, si j'ai quelque chose, je te fais signe.

Après avoir fini ma bière, je l'ai salué et je suis sorti du Bouquet. J'étais seul, j'allais en profiter pour faire un tour du côté de la Bastille, voir si par bonheur je pouvais mettre la main sur Lola. J'ai pris le boulevard Saint-Germain tout du long, traversé le pont de Sully et emboîté le boulevard Henri-IV. Arrivé à la Bastille, direction rue de la Roquette, je me suis arrêté devant le petit restaurant. La chose était là, fidèle au poste, mais pas de Lola en vue, je suis resté un petit moment à regarder les gens entrer et sortir et j'ai abandonné.

Je suis passé devant l'agence du bon Rambo, une petite lumière éclairait la façade mais l'agence était vide, le froid commençait à retomber sérieusement, je grelottais. J'ai traîné dans les rues adjacentes, guettant les ombres dans la nuit, dévisageant les femmes comme un malade,

me souvenant de ce que Lola m'avait promis, j'aurais voulu voler au-dessus des toits et avoir l'œil de l'aigle. « Où es-tu ma petite Lola ? Tous les mots du monde sont trop faibles pour qualifier ta splendeur, plus belle que l'absence, plus belle que la mort, où es-tu ? Bordel de merde, que fais-tu ? Ne vois-tu pas que je souffre, montre-moi le bout de ton nez, peut-être veux-tu que je déchire mon pull, que je déchire ma chemise, ici même, en pleine rue, c'est ça que tu veux ? Montre-toi vite avant que j'aille m'imaginer des choses, laisse-moi écouter battre ton cœur, as-tu un cœur ma belle Lola, ton enveloppe est sublime, mais ton cœur ? Dis-moi que je me trompe, dis-moi que j'ai tort de douter, montre-toi belle enveloppe, enveloppe à faire bander un timbre, ô chérie, pardonne-moi, je ne sais plus ce que je dis, la douleur m'égare ! » J'ai marché longtemps. Vers onze heures, un couple d'Italiens s'est arrêté à ma hauteur pour me demander un renseignement :

— Nous voudrions le chemin pour aller au métro Odéon, a dit l'homme dans un français presque sans accent.

J'étais crevé de marcher dans le vide, j'ai fait :

— Je rentre par là aussi, je vous emmène.

Ils ont souri, ils avaient l'air sympa, la fille était plutôt jolie. Après un moment, je leur ai demandé s'ils n'avaient pas vu Lola, j'ai donné sa description. Ils ont eu l'air surpris.

— Elle est souvent dans le quartier, j'ai précisé.

Ils ne l'avaient pas vue et me regardaient, amusés. La femme avait une trentaine d'années, elle était psychologue, le type, lui, était un riche aventurier. Sur le boulevard Saint-Michel, Catarina et Giancarlo m'ont invité à

prendre un verre. J'ai accepté, je n'étais pas pressé, j'avais la nuit devant moi. On s'est installés et on a pris de la bière, il faisait bon dans le bistro, ça sentait la saucisse. Après un moment, Catarina m'a posé des tas de questions sur ma vie, ce que je faisais, ma famille, etc. Je n'avais pas très envie de parler de tout ça, alors j'ai dit :

— Et vous, racontez-moi ce que vous faites, ça sera plus intéressant.

— C'est toi qui es intéressant, a répondu Catarina.

— Ah oui ?

C'était bien la première fois que quelqu'un me trouvait un intérêt et, si je n'avais pas su quel job elle faisait, j'aurais juré qu'elle était folle de moi. Mais va savoir avec les femmes, peut-être bien qu'elle l'était. Après avoir insisté, j'ai réussi à les faire parler d'eux.

Catherina m'a raconté que Giancarlo était bien plus qu'un simple aventurier, c'était un homme extraordinaire, à ce qu'elle disait, une sorte de médecin missionnaire à son propre compte, qui se ruinait à écumer depuis quinze ans les contrées les plus pauvres du globe pour aller au secours des pauvres et des opprimés. Elle avait le regard plein de reconnaissance et de gratitude, à ce moment j'ai compris qu'elle l'aimait, plus que ça, elle le vénérât.

Giancarlo, flatté, mais bon comme du bon pain, minimisait les faits.

— Je suis fier de vous connaître, j'ai fait en lui serrant la main.

Ça ne courait pas les rues les gens qui se ruinaient pour les autres. C'était un grand monsieur, ce Giancarlo Tromboni, et moi aussi je me sentais reconnaissant et plein de gratitude : n'étais-je pas moi aussi un pauvre et un oppri-

mé ? Quand Catarina Casini a commencé à me raconter les expériences du bon Giancarlo, je me suis vu dans la peau d'un sale petit-bourgeois sinistre, égoïste et pervers. Ils ont parlé du Guatemala, des Indiens du Mexique, des Incas et des Mayas, des peuples décimés, opprimés, assassinés. Giancarlo avait vécu quelque chose de terrible au Guatemala, le village où il travaillait avait été anéanti tout entier, les femmes et les enfants avaient été violés, assassinés et les hommes torturés par des espèces de soldats fous, Jean Carlo aussi avait été laissé pour mort. Il en parlait avec une telle passion mêlée d'amertume que j'étais bouleversé et, quand il m'a fait voir ses cicatrices sur sa peau tannée, j'ai failli en gerber. Jamais je n'avais vu un homme avec autant de blessures dans sa chair, si les saints existaient, Giancarlo en était un.

— Et que font les gouvernements ? j'ai demandé d'un air d'y connaître quelque chose.

Catarina a dit que ce n'était pas si simple, tout ça, que les gouvernements ne bougeaient pas, ou par indifférence ou par manque de moyens, quand ce n'était pas eux qui commandaient ces crimes pour les besoins de l'économie. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais je reconnaissais bien là la nature humaine. J'étais révolté, honteux d'être de ces choses sans nom qui marchaient debout, honteux de ne pas être au courant de ces monstruosité, d'ignorer pourquoi les gouvernements occidentaux ne bougeaient pas, pourquoi tous ces cons de politiciens restaient leurs culs enfoncés dans les fauteuils de leurs palais, pourquoi le peuple ne grondait pas. La convention de Genève avait bon dos, l'ingérence, tu parles ! le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, mon cul ! de la fou-

taise tout ça, je lui pissais à la raie, moi, à la convention de Genève ! J'ai commandé à boire, fallait qu'on parle d'autre chose, j'étais sorti de mes gonds, l'égoïsme, voilà ce qui était la plus grande maladie des hommes.

J'ai dit à Catarina et à Giancarlo que je voulais être médecin missionnaire, ils ont ri, ça m'a vexé, moi aussi je pouvais aller aider ces gens, je n'étais pas plus maladroit qu'un autre pour donner de l'amour, au Guatemala ou ailleurs. J'ai dit à Giancarlo que je voulais le suivre la prochaine fois qu'il irait en mission, je serais son photographe et son assistant, pour livrer au monde luxurieux dans lequel nous vivons les images de la désolation, faire bouffer aux privilégiés la merde des peuples pauvres, j'allais leur faire avaler à grands coups de pied au cul la triste réalité. Comme Giancarlo, moi aussi j'allais être un saint Catarina a proposé qu'on échange nos adresses, en ce qui me concernait, c'était vite fait :

— Avenue du Pont, Paris-Galère.

Ils n'ont pas insisté et m'ont donné la leur à Rome en m'invitant à les rejoindre dès que j'en aurais envie. Ils m'ont payé un autre coup et m'ont demandé où je dormais ce soir.

— On dort trop, on passe notre vie à dormir. Si les gens dormaient moins, beaucoup d'horreur nous serait épargnée. Voilà où nous en sommes.

Catherina a acquiescé avant de me convier à passer la nuit dans leur chambre d'hôtel, une chambre avec deux lits, largement de quoi s'organiser. J'ai accepté. Nous avons encore bavardé de choses et d'autres jusqu'à une heure du matin avant de regagner l'hôtel, juste à côté de la rue de l'Odéon.

Ils devaient rentrer le lendemain à Rome. Giancarlo était crevé, Catarina lui a proposé de prendre un lit tout seul pour mieux récupérer. Il l'a remerciée d'un sourire reconnaissant. Chacun notre tour, on a pris un bain, j'étais si sale qu'une pellicule grisâtre couvrait toute la surface de l'eau, j'ai vidé le bain et me suis collé sous la douche pour être sûr d'être bien propre, histoire de ne pas incommoder Catarina avec qui j'allais dormir. Quand je suis revenu dans la chambre, elle était couchée, Giancarlo roupillait déjà, il avait une respiration difficile, j'ai demandé à Catarina si c'était normal.

— Les séquelles d'une maladie tropicale, il n'y a rien à faire.

J'ai regardé Giancarlo quelques secondes et une grande gêne s'est emparée de moi.

— J'ai oublié de te dire, Catarina, je suis nu comme un ver.

Elle a tourné sa jolie tête vers moi et a dit en souriant :

— Aucune espèce d'importance, je suis dans la même tenue.

Elle a souri encore et, après une hésitation, je me suis glissé dans le lit déjà chaud, là j'ai senti sa peau douce comme une caresse, j'ai bien essayé de m'en éloigner un peu pour ne pas la gêner mais le lit était trop petit et, en quelques secondes, j'ai compris que je ne la gêrais pas : elle s'est collée franchement à moi et mon corps s'est emballé comme un cheval fou.

Le lendemain matin, après avoir mis Giancarlo et Catarina dans un taxi pour Roissy, je suis allé au Bouquet, j'étais content de les avoir rencontrés, dommage qu'ils n'étaient pas restés plus longtemps. De toute manière, j'allais les revoir plus vite que prévu, je le sentais. J'allais leur présenter Gillou, on débarquerait tous les deux à Rome et on serait les rois, Gillou aussi aimait les voyages, même s'il n'était guère sorti du pays, nous aussi on irait en Amérique avec Giancarlo, en Amérique ou ailleurs, mais loin de ce néant, Gillou allait être emballé par cette idée, je le savais à l'avance.

Au Bouquet, j'ai commandé un autre petit déjeuner, Giancarlo m'avait donné un beau billet avant de monter dans le taxi. Le bar était désert, seul un type que je n'avais jamais vu jouait au flipper. A l'air de Fernando, j'ai compris qu'il n'avait pas vu Gillou. Il paraissait fatigué, Mme Ivette n'était pas là, j'ai pris mon temps pour déguster le pain et le beurre qui fondaient dans ma bouche, un vrai rêve. Vers dix heures, Fernando est venu à ma table, j'avais fini de déjeuner et le type du flipper était parti, il n'avait rien à faire et s'ennuyait, il m'a parlé des Christian.

— Une histoire de drogue et de médicaments, a dit Fernando.

D'après ses sources, les deux Christian avaient commandité un gros casse dans un entrepôt de produits pharmaceutiques. Le type qu'ils avaient payé pour faire la beso-

gne s'était fait arrêter en flagrant délit et les avait balancés.

Ce n'était pas de chance pour eux, mais je savais maintenant pour quel genre de boulot l'Embrouille avait pensé à moi. Ils n'avaient pas eu de bol avec ce type, mais après tout c'était les risques du métier, on n'avait rien sans rien.

Je suis sorti du Bouquet vers onze heures, après avoir remboursé Fernando avec les sous de Giancarlo. Il me restait encore de quoi m'offrir un bon gueuleton dans la soirée. Je me suis baladé un peu, il faisait froid mais beau, ça faisait un petit moment qu'on n'avait pas vu le soleil. Je suis allé à pied jusqu'à Châtelet, j'ai pris le métro et je me suis rendu au squat pour voir si des fois Gillou n'y était pas ; en descendant dans la cave, j'ai senti l'odeur de merde me sauter au nez. Gillou n'était pas là et l'endroit était comme on l'avait laissé. Je ne me suis pas éternisé. Je suis remonté aussi sec et je suis allé aux Buttes-Chaumont rendre une petite visite à Ginette.

Le parc était plein de mômes braillards, sur les bancs des gens cassaient la croûte et d'autres s'embrassaient, des types couraient encore. Les premiers rayons de soleil depuis longtemps les avaient fait sortir. D'un pas tranquille je suis monté jusqu'au belvédère, il y avait moins de monde, seuls quelques couples se pelotaient, une bonne moitié trompaient leurs femmes ou leurs maris, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. A mon passage certains d'entre eux, l'air réprobateur, se redressaient comme s'ils ne s'étaient jamais adressé la parole. On me regardait comme pour s'assurer qu'on ne me connaissait pas, puis les ébats reprenaient de plus belle.

J'ai facilement repéré l'endroit où j'avais enterré Ginette. La croix n'y était plus, je l'ai retrouvée quelques mètres plus loin ; avant de la remettre en place, je suis resté planté devant un petit moment et je me suis contenu pour ne pas verser une larme, pas spécialement à cause de Ginette (encore que je l'imaginais bien en train de gambader dans les verts pâturages avec son beau taureau), mais plutôt en songeant à l'existence en général, à tout ce cinéma, à ces gens sur ces bancs, à Gillou et à son mal de cœur, à Michèle, à Lola et à tous les autres, à notre raison d'être dans ce putain de monde.

J'ai passé la journée à me balader, je suis allé plusieurs fois au Bouquet et à la Bastille, mais pas plus de Gillou que de Lola. J'avais un peu le blues et j'ai pensé que je ne tarderais pas à partir pour Rome. Le soir, je me suis mangé une pizza à la Bastille avant de retourner au Bouquet. En arrivant au bistro, je suis tombé nez à nez avec Gros Poulet, le type qui me cherchait, celui à qui j'avais piqué du fric dans la cabine téléphonique. Il s'est planté devant moi comme un obstacle et m'a fait une grimace agressive.

— Ça fait un moment que j'te cherche, toi !

— Ah oui ?

— Tu me dois du fric, branleur que tu es.

— Depuis quand je vous dois du fric ?

Fernando nous regardait d'un air inquiet.

— Ou tu me rends mon fric tout de suite ou je t'écrase comme une merde, il a dit en agrippant le col de ma chemise.

Il puait la vinasse et le rance.

— Laissez-moi, je sais pas de quoi vous parlez.

— Ah ! tu sais pas ! il a répliqué en me traînant dehors. Il commençait sérieusement à me crisper. Des clients qui avaient vu la scène étaient sortis avec nous, d'autres regardaient depuis les fenêtres. A un moment j'ai senti que Gros Poulet allait me frapper, c'était écrit noir sur blanc dans ses yeux. J'ai pris mon courage à deux mains et, avant qu'il bouge le petit doigt, je lui ai décoché une violente droite dans le pif, c'était parti tout seul, sans vraiment m'en rendre compte, lui non plus ne s'en était pas rendu compte, il gisait à mes pieds, le tarin en compote, sa grosse masse s'était affalée comme un sac de patates éventré, il avait l'air de dormir après s'être gavé de sauce tomate. Il saignait comme avait dû saigner Ginette. J'étais ému. Des types se sont mis autour de nous, d'autres retournaient au bar après le spectacle. Je ne me suis pas éternisé, j'ai vérifié si je ne voyais pas Gillou et j'ai dit à quelqu'un d'appeler une ambulance avant de me tirer sans demander mon reste.

Pendant quatre jours, je suis allé du squat à la Bastille en évitant soigneusement de passer au Bouquet. Je préférerais téléphoner, en attendant que ça se calme. Fernando n'avait pas vu Gillou. Je lui ai demandé des nouvelles de Gros Poulet et il m'a rassuré sur son état de santé, je l'avais seulement assommé, j'aimais mieux ça.

Six jours après ma bagarre, vers midi, Gillou est venu au squat me réveiller. J'étais heureux de le voir. Je me suis levé et nous sommes allés boire un café au bistrot d'à côté. Il était blanc comme un linge et n'avait pas l'air de bien tenir sur ses jambes. Nous nous sommes raconté nos histoires. Je lui ai parlé de Giancarlo et de Catherina, de Rome et de tout ce qui s'en suit, il a souri en soupirant avec l'air d'un type arrivé au bout du rouleau. Gillou venait de se sauver de l'hôpital où Suze-Cassis l'avait fait admettre par l'intermédiaire d'un toubib de SOS Médecins. Il n'avait pas aimé cet endroit et, se sentant beaucoup mieux, il s'était débiné en fin de matinée. C'était du Gillou tout craché.

Après le café, il a pris une bière, ça faisait plusieurs jours qu'il n'avait rien picolé, il tremblait, il a bu son demi à petites gorgées, il éprouvait du plaisir, ça se voyait. On est restés comme ça un petit bout de temps sans parler et, plus je le regardais, plus son plaisir m'apparaissait lourd de conséquences. Il a allumé une brune sans filtre et m'a dit qu'il avait téléphoné à Ruth, qu'il allait certainement aller la voir pendant quelques jours, histoire de se retenir.

— Va falloir qu'on se trouve un peu de fric, il a conclu. J'ai acquiescé.

L'après-midi, nous avons fait la manche aux grilles de Saint-Germain-des-Prés ; avec l'argent, nous sommes allés dans la première quincaillerie venue acheter un pied

-de-biche. Gillou était de plus en plus faible sur ses jambes. Je l'ai forcé à manger un sandwich et, malgré sa lassitude, il a tenu à m'accompagner. On a pris le métro jusqu'à Etoile, j'avais la plume dans ma botte, elle me gênait pour marcher, je boitais légèrement.

Arrivés à l'Etoile, on a descendu l'avenue Foch et on a commencé à chercher quelque chose à se mettre sous la plume. Fallait taper juste, pas envie de casser tout l'après-midi pour des clopinettes. On a fait cinq immeubles avant de repérer le bon, un immeuble chic dont le gardien était absent. On est entrés sans faire de bruit, on a monté l'escalier de marbre en examinant les portes les unes après les autres, on s'est arrêtés au troisième. On s'est regardés avec Gillou, il n'y avait pas de doute, c'était la bonne porte, ça sentait le pognon à plein nez, une belle porte en chêne massif, le contour et le marteau à tête de lion étaient en métal doré, de la belle ouvrage. Elle ne semblait ni blindée ni munie d'un dispositif d'alarme. J'ai rejeté mes cheveux en arrière, j'ai fait descendre Gillou d'un étage et j'ai sonné. J'ai sonné plusieurs fois, personne ne répondait. L'appartement était bien vide de tout occupant. J'ai fait signe à Gillou d'ouvrir l'œil et je me suis mis au boulot. Cinq minutes plus tard, la porte était forcée.

Un vrai boulot de pro. Les deux serrures n'avaient pratiquement pas souffert, la porte pas davantage. J'ai invité Gillou à remonter, nous sommes entrés dans l'appartement en refermant la porte derrière nous. Il y avait vraiment des gens qui ne s'embêtaient pas dans la vie ! C'était un vrai palace avec un nombre de pièces formidables, plus grandes les unes que les autres. J'étais rêveur, Gillou

aussi, inconsciemment j'ai cherché à m'essuyer les pieds, pour ne pas salir. On est restés un moment sans bouger, empruntés comme deux mulâtiers dans les appartements d'un roi. Il y avait des tonnes de toiles, de bibelots, de meubles, d'objets aussi beaux qu'insolites. Timidement, à petits pas, on a commencé à explorer. J'ai découvert une fontaine au milieu d'un salon, une vraie fontaine circulaire avec de l'eau et des poissons rouges dedans ; un ange doré se tenait au bord, j'ai actionné un bouton à l'emplacement de son nombril et l'eau s'est mise à couler de son auréole, j'ai fait un bond et j'ai coupé l'eau aussi sec.

J'ai appelé Gillou et je l'ai entendu me répondre comme s'il avait été à plusieurs centaines de mètres de moi. Il a mis quelques minutes à rappliquer.

— Tu devrais voir ça, il a dit, j'ai déniché un vrai bar, on se croirait dans un pub privé. Il y a aussi une vraie salle de gym avec des appareils ultra-modernes.

Puis il a regardé la fontaine avec intérêt.

— On devrait pas s'éterniser, j'ai fait, prenons le pognon et tirons-nous.

On a cherché un bon quart d'heure sans résultat. On n'avait rien trouvé, excepté un petit coffre d'une dizaine de kilos, sonnant et trébuchant. Gillou voulait l'emmener.

— Tu tiens même pas debout, comment tu vas l'emmener ?

— On le portera chacun son tour, je suis sûr qu'il est bourré de fric.

— O.K., mais pour plus de sûreté je prends un tableau, on pourra toujours le fourguer.

Gillou a cherché un sac de voyage pour y mettre le cof-

fre, pendant ce temps j'ai décroché un tableau qui me paraissait vendable, j'ai enlevé son cadre, je l'ai enroulé dans une double feuille de journal et j'ai appelé Gillou.

— Grouille-toi, on s'en va.

On a descendu les marches sans faire de bruit. A l'entrée de l'immeuble, le gardien était là dans sa loge, la porte ouverte. On a fait marche arrière, impossible de passer sans se faire remarquer. Gillou voulait foncer.

— T'es pas fou ? On ferait pas cent mètres avec tout ce barda dans les mains, sans parler des flics, ça tourne sans arrêt dans ce quartier. J'ai une idée, tu te caches là, dans ce recoin, et pendant que je monte avec le type dans l'escalier tu te débines et on se retrouve au métro.

— Et qu'est-ce que tu iras faire dans l'escalier avec le gardien ?

— T'occupe, planque-toi là.

Gillou s'est planqué avec le coffre et le tableau. J'ai remis ma veste correctement, craché dans mes mains, histoire de me plaquer les cheveux en arrière, et je me suis approché de la loge avec l'air le plus niais possible.

— Bonjour, monsieur.

Le type s'est tourné vers moi avec une expression grave et presque menaçante.

— Qu'est-ce que vous faites là ? il a crié en se levant.

— Je cherche Mme Lortie qui habite au deuxième étage, mais j'ai pas trouvé.

— Y a pas de Mme Lortie dans cet immeuble ! il a fait, agressif. Et d'abord comment êtes-vous entré ?

— Par la porte, y a cinq minutes, j'ai attendu ici et, comme vous n'étiez pas là, je suis monté voir.

— Foutez-moi le camp ! C'est un immeuble privé, vous

n'avez rien à faire ici.

Comme il s'apprêtait à me jeter dehors, j'ai dit tranquillement :

— Vous savez, monsieur, je crois que vous avez le feu au deuxième étage, j'ai senti la fumée.

— Le feu ! il a repris, affolé.

— En tout cas, ça y ressemble bien, ça sent le brûlé.

— Bougez pas d'ici, je reviens tout de suite.

Il a bondi comme une balle vers l'escalier. Dès qu'il a disparu, j'ai appelé Gillou, il avait du mal à porter la camelote, il transpirait, j'ai pris le coffre et nous sommes partis en courant jusqu'au métro sans nous arrêter.

Gillou n'allait pas bien du tout, il avait beau m'envoyer de temps à autre un sourire rassurant, je voyais bien que quelque chose ne collait pas. Son teint tournait au vert pâle et la lassitude se lisait sur son visage. Une fois au squat, je l'ai prié de s'allonger, il ne tenait plus debout. Quelle idée aussi il avait eue de se sauver de l'hosto ! J'ai mis la toile de tente sur lui et je lui ai conseillé de dormir le temps que j'aille fourguer le tableau, pour le coffre on verrait plus tard. L'odeur de merde me parut plus forte que d'habitude, je sus pourquoi en enfonçant mon pied dans une matière molle et glissante, « bordel à cul ! », un salaud s'était laissé aller sur notre territoire pendant notre absence, un fils de pute sans aucun doute. J'ai maudit le ciel, Gillou ronflait déjà, j'ai crié :

— Eh ! Dieu ! sans vous offenser, vous trouvez qu'on est pas déjà assez dans la merde comme ça pour en rajouter ? C'était vraiment déprimant. J'ai essuyé mon pied sur un grand chiffon plein de cambouis, ramassé la merde avec une petite planche et mis le tout dans un journal.

La respiration de Gillou n'était pas régulière, ce qui ne l'empêchait pas de ronfler comme un malade, je l'ai regardé pendant de longues secondes, il avait la bouche ouverte comme pour rechercher l'oxygène. Faut dire que dans ce trou à merde l'air était plutôt pourri, fallait vraiment avoir envie de respirer. Après un moment, j'ai pensé : « Je dois le décider à retourner à l'hôpital. » J'allais lui en parler à mon retour. J'ai pris le tableau dans une main et le paquet de merde dans l'autre et je suis sorti. Dehors, malgré les voitures, l'air semblait pur ; j'ai balancé le paquet de puanteur dans le caniveau, un chien est allé le renifler.

J'ai passé ma fin d'après-midi à faire la tournée des brocanteurs et antiquaires du coin. La signature du peintre était illisible et les types m'en donnaient des prix plus ou moins dérisoires. Le tableau représentait une famille en train de manger, des marchands estimaient qu'il devait s'agir d'un peintre début ou moitié XIXe et probablement hollandais, d'autres le voyaient plutôt picard ou normand, aucun d'entre eux ne connaissait cette signature. A leurs mines, on aurait dit que je leur présentais une vague reproduction sans intérêt, c'était démoralisant. J'ai pensé : « Je suis sûr que tu tiens là un véritable chef-d'œuvre mon petit Gérard, te laisse pas embrouiller par ces marchands de tapis, le commerce marche pas fort à cette période de l'année, ils te font de l'esbroufe, à moins que tu n'aies vraiment une tête de voleur et qu'ils ne veuillent pas se mouiller, et si c'était tout simplement des tocards qui n'y connaissent rien ? Sûrement ça, va plutôt faire un tour vers Saint-Germain-des-Prés, là-bas tu trouveras des pros, allez Gérard, te démoralise pas, pense plutôt aux

voyages qui t'attendent avec Gillou, vas-y mon pote, fais-leur voir que tu es de ceux qui marchent debout. »

Je suis allé à Saint-Germain et je n'ai pas eu à courir longtemps. Le premier antiquaire chez qui je suis rentré m'en a donné deux mille balles, il avait l'air content mais, quand je lui ai demandé le nom du peintre, il a fait celui qui ne connaissait pas, plus malin que les autres, celui-là !

— Je ne sais pas, il a dit, peut-être un Flamand, si je vous l'achète c'est parce que je le trouve marrant, c'est tout. Je ne le trouvais pas marrant ce tableau, bien foutu mais pas marrant. Aucune importance, j'ai empoché l'argent et j'ai salué le type en ouvrant la porte de la rue.

— Dites, si vous en avez d'autres, ne vous gênez pas, je suis preneur.

J'ai acquiescé et je suis sorti. Tu m'étonnes qu'il était preneur, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure que ça lui plaisait, ce genre de marchandise. Je venais de me faire entuber, gros comme une maison, qu'importe, on avait du pognon et encore le coffre à explorer, et c'était ça qui comptait. Gillou pourrait aller voir Ruth dans de bonnes conditions. J'allais même l'accompagner, moi aussi je voulais bouger de ce merdier, et après l'Allemagne on irait à Rome chez Giancarlo et Catherina, avant de faire les autres continents. Mais, dans un premier temps, il fallait que je le décide à se soigner, pouvait pas faire tout ça sur les rotules.

Sur le chemin du retour, j'ai acheté quelques petites choses à manger et à boire, la nuit commençait à tomber et la température s'était sensiblement adoucie par rapport aux derniers jours. Avant de rentrer au squat, j'ai pris à l'épi-

cerie du coin une lampe de poche, la lumière provoquée par une flamme de briquet n'était pas suffisante dans la cave, et puis on se brûlait. Avec ça, on n'allait pas s'emmerder et on y verrait plus clair. J'ai descendu les marches avec la lampe, longé le petit couloir gris jusqu'à la cave avant de m'immobiliser devant la porte. Gillou était à un mètre de moi, étalé face contre terre, un bras sous lui et l'autre tendu avec un de ses doigts pointé dans ma direction. La surprise passée, je me suis baissé pour le retourner, j'ai éclairé son visage et la réalité m'a crevé les yeux. J'aurais pris une planète sur la gueule que ça m'aurait fait moins mal. Affolé, j'ai mis ma tête sur sa poitrine, je n'ai rien entendu, Gillou était mort, sa bouche et ses yeux étaient grands ouverts, je me sentais si mal que je me suis mis à crier. Brusquement je me suis souvenu d'une scène que j'avais vue dans un film, j'ai appuyé sur sa poitrine à la hauteur du thorax, exercé des pressions au rythme des battements du cœur, je transpirais, j'ai fait du bouche à bouche, je soufflais le plus que je pouvais.

— Tu vas pas me faire ça, vieux salaud, tu vas pas me laisser, dis ?

J'ai continué à appuyer sur sa poitrine en chialant comme un môme.

— Je t'en supplie, Dieu, fais quelque chose, prouve-moi que j'ai eu tort de ne pas croire en toi, prouve-le-moi bon Dieu, fais-le revenir et je te jure que je croirai en toi tout le restant de ma vie, entends-moi pour une fois, je suis sûr que t'existes, je l'ai toujours cru, sauve-le et cette fois je ne plaisante pas, je me ferai prêtre jusqu'à mon dernier jour, je volerai plus jamais rien, plus rien, pas même une boîte d'allumettes, rien, je me mettrai tout entier au servi-

ce de l'Eglise, personne ne pourra plus jamais rien me reprocher, je t'en supplie, rends-moi mon pote !

Je suis resté plusieurs minutes à regarder Gillou, des gens sont passés devant le soupirail en riant. Je l'ai embrassé et je me suis endormi contre lui. Quand je me suis réveillé une heure plus tard, je n'avais plus de forces, je me suis reculé pour m'appuyer contre le mur, j'ai encore regardé ce corps immobile que la vie avait fui et j'ai ressenti cette terrible sensation de solitude qui ne m'avait jamais lâchée avant de rencontrer Gillou. J'aimais ce type plus qu'un frère, à ce point je ne m'en étais jamais rendu compte, c'était maintenant que je le comprenais, maintenant qu'il n'était plus là. Quelque chose m'écrasait les tripes, ça me faisait mal et tout me semblait subitement si dérisoire, si moche. Avec beaucoup de peine je me suis levé pour remettre Gillou sur son lit de camp, j'ai fermé ses yeux et j'ai retiré la poussière de sa veste, la belle veste que lui avait offerte Ruth et dont il était si fier. En rabattant son bras tendu, j'ai vu qu'il avait un bout de papier dans la main, je l'ai pris, je l'ai lu, c'était l'adresse de Ruth en Allemagne, j'ai gardé le papier et je suis sorti dans la rue. Il était peut-être neuf ou dix heures du soir. La petite épicerie arabe était encore ouverte, je suis allé acheter des bougies.

Le type m'a demandé si la lampe ne marchait pas, je n'ai pas répondu, j'ai payé, je suis retourné dans la cave. J'ai disposé les bougies tout autour de Gillou et je les ai allumées avant de m'asseoir à son côté. Toute la nuit je l'ai veillé, je ne connaissais pas de vraies prières, alors j'en ai inventé. Vers le matin, la tête chargée de peine et de remords, j'ai mis l'argent du tableau dans sa poche et le

coffre au-dessous de son lit, je l'ai embrassé une dernière fois et je suis parti dans le petit jour qui se foutait pas mal de mon chagrin.

Quand je suis arrivé au Bouquet, je dormais debout, je me suis assis dans la salle et j'ai demandé à Fernando si ça l'embêtait de m'offrir un café, il m'a lorgné de biais et, comme je fixais la table et que je n'ajoutais rien, il s'est senti obligé de me balancer des vannes. A un moment, il a dit qu'il n'avait pas vu Gillou. Là, je l'ai regardé bien en face et je lui ai dit que moi par contre je l'avais vu.

— Ah oui ?

— Oui, et on ne le reverra pas de sitôt.

— Pourquoi tu dis ça ? Il s'est encore fait kidnappé ?

— Il est mort, Gillou, voilà pourquoi plus personne ne le reverra jamais.

J'ai raconté toute l'histoire à Fernando et c'est ce jour-là que j'ai commencé à éprouver beaucoup de sympathie pour lui, parce que j'ai vu que ça le bouleversait et qu'au fond il avait toujours apprécié cette espèce de traîne-savates formidable qu'était Gillou. Toute la journée j'ai pensé à ce frère que j'allais un jour retrouver en enfer, et aussi à tous ces gens qui avaient disparu de ma vie. Fernando m'a offert à boire jusqu'à midi pour étouffer ma peine et, quand Mme Ivette est arrivée, il m'a filé cinq cents balles et m'a dit qu'il me les donnait, que ce n'était pas la peine que je les lui rende. Je l'ai remercié et je suis descendu pour téléphoner. J'ai appelé Ruth, en Allemagne, je n'arrivais pas à me faire comprendre.

— Gillou is dead ! j'ai hurlé.

Alors je l'ai entendue parler avec quelqu'un et un type est venu à l'appareil. C'était son frère.

— C'est pour quoi ? il a dit dans un français rugueux.

— Voilà, je vous appelle à propos de Gillou.

— Gillou ? Ah ! il va bien ?

— Justement non, voilà, il est mort.

— Mort ! fait le type avec horreur.

— Oui, mort, hier soir.

— Comment ça s'est passé ? il a demandé.

— Le cœur, je crois que c'est le cœur.

A ce moment, il s'est remis à parler avec la jeune fille, je ne savais pas un mot d'allemand mais j'avais l'impression de comprendre ce qu'ils se disaient. J'ai entendu Ruth gémir puis pleurer. J'ai donné au type l'adresse où Gillou se trouvait, il l'a notée et m'a remercié avant de raccrocher visiblement pressé de s'occuper de sa sœur. Je suis resté un instant sans bouger et j'ai raccroché à mon tour avant de remonter.

J'ai bu jusqu'au soir, j'ai bu comme je n'avais jamais bu, j'étais malade mais une espèce de rage au fond de moi m'interdisait de m'écrouler. Tout le temps j'ai parlé de Gillou, à n'importe qui, à des gens que je connaissais et à d'autres que je n'avais vus et que je ne reverrais sans doute jamais, je chialais tout ce que je buvais, c'était plus fort que moi.

Vers dix heures du soir, je suis tombé sur Bastien, le fourgue que j'avais rencontré ici même quelques jours plus tôt, il était ivre aussi à ce qu'il me semblait. Je ne sentais plus rien, je ne sentais plus mon corps et les gens m'apparaissaient comme des formes sur un film qu'on aurait projeté au ralenti ; pour bien cerner le visage de

Bastien, il a fallu que je le fixe un bon bout de temps. Je ne pourrai pas dire avec certitude ce qui s'est passé à partir de ce moment-là, tout ce que je peux dire c'est que Bastien m'a montré trois pierres dans le creux de sa main, trois belles pierres précieuses, c'est en tout cas ce qu'il m'a semblé. J'ai regardé les trois pierres et Bastien m'a demandé si celles que j'avais perdues étaient dans ce genre-là.

— Les mêmes, j'ai fait, exactement.

J'ai demandé à Bastien si je pouvais les toucher, il a acquiescé et les a posées sur le bar devant moi. J'ai rapproché mes yeux et j'ai fait un effort d'attention, ça ressemblait bien à mes pierres, je peux même dire qu'à ce moment j'aurais juré que c'était celles de Michèle, c'était bien ces trois petites salopes de pierres qui m'avaient lâché, plus je les regardais et plus j'en étais sûr. J'ai dévisagé Bastien et j'ai dit que c'était bien les miennes, que j'allais les mettre dans ma bouche et les avaler pour qu'elles ne se sauvent plus. Il s'est mis à rire et, alors que j'allais les gober, sa grosse main a attrapé mon bras.

— Lâche-moi, laisse-moi mes pierres.

Il a reposé ma main sur le bar avant de me l'ouvrir, laissant les trois petits cailloux rebondir sur le zing.

— Je veux les manger ! j'ai répété.

Il a repris les pierres en me faisant un grand sourire.

— C'est moi qui vais les manger !

Et un par un les trois diamants ont disparu dans le fond de sa gorge, il m'a regardé encore une fois comme pour s'assurer que j'assistais bien à la scène, puis il a pris sa bière sur le bar avant de l'avalier d'un trait.

— Voilà, maintenant on n'en parlera plus.

On est restés au bar à picoler, je lui ai parlé de Gillou et je lui ai raconté toute ma vie, à un moment, sans trop savoir pourquoi, j'ai affirmé que je savais où trouver d'autres pierres, alors il m'a tapé dans le dos et il a dit qu'on allait reparler de ça tout à l'heure, chez lui, après une dernière tournée ; j'ai acquiescé et je suis descendu aux chiottes dégueuler toutes mes tripes.

En remontant, j'ai eu la sensation que mes yeux tournaient sur eux-mêmes, j'ai atteint le bar avec difficulté, Bastien était toujours là, je ne savais pas combien de temps j'étais resté aux chiottes, mais il m'apparaissait plus soûl que lorsque j'étais descendu ; alors que je venais de gerber comme un canon de 110, je sentais encore tout un bordel remuer au fond de mon estomac déchiré.

On a bu encore un peu et, vers une heure, Bastien m'a amené chez lui. Il habitait à deux pas du Bouquet, rue des Canettes, un studio qui sentait la brocante et la cire. Il m'a assis dans un fauteuil en cuir avant de me demander ce que je voulais boire.

— Comme toi.

Il est allé fouiller péniblement dans un buffet et il est revenu avec une bouteille de cognac et deux verres à bière. On a bu du cognac tout en discutant de pierres et de bijoux, il en connaissait long sur la question, mais j'écoutais d'une oreille distraite et, chaque fois que mes yeux se fermaient, j'entendais sa grosse voix me rappeler à l'ordre ; parfois, en ouvrant les yeux, j'avais le sentiment de m'adresser à Gillou, l'impression que mon esprit avait squaté un corps, n'importe qui, n'importe où, je ne savais plus qui était ce type en face de moi, ce que je faisais là ni surtout qui j'étais. Je planais au-dessus du monde

comme un tapis d'Orient et je sentais la tempête se lever dans ma tête.

Le lendemain matin, je me suis réveillé dans une salle de bains, j'avais un mal de crâne et une envie de vomir à me cogner aux murs, mes yeux me faisaient mal. Je me suis demandé ce que je faisais là, dans cette salle de bains que je ne connaissais pas. J'ai revu Gillou allongé sur son lit de mort et pendant un instant j'ai cru que j'avais cauchemardé. Après avoir ouvert plus franchement les yeux, je me suis redressé pour me regarder dans la glace. Là, j'ai failli m'évanouir, je me suis retenu à la baignoire avant de me regarder de nouveau. Il n'y avait pas de doute, j'avais la figure pleine de sang, mes mains aussi en étaient couvertes, j'en avais sur mon pull, sur mon pantalon et jusque sur mes chaussures. Qu'est-ce qui s'était passé ? Où je m'étais blessé, bordel, pour saigner autant ? Je me suis lavé et, après quelques secondes de réflexion, je suis sorti de la salle de bains, la pièce était suffisamment éclairée mais je ne savais pas où j'étais, à un moment j'ai fait un bond, sur un bout de lit à moitié caché par le dossier du canapé j'ai reconnu la tête de Bastien, il était tourné vers moi.

— Ça va ? Tu m'as fait peur.

Il ne répondait pas. J'ai répété ma question en faisant le tour de la table pour atteindre le pied de son lit. Alors, quand je suis arrivé sur place, j'ai senti une explosion au fond de mon ventre et j'ai vomi comme une cascade.

Devant moi, le spectacle le plus immonde m'était offert : Bastien était nu pratiquement ouvert en deux, et ses tripes répandues sur les couvertures de chaque côté de son ventre. Sa blessure regorgeait de sang plus ou moins coagulé

et sa peau en était maculée jusqu'à la hauteur du thorax. Tout en continuant à vomir, je suis allé ouvrir la fenêtre, les gens dans la rue marchaient sans se douter de rien, j'aurais voulu crier mais je ne pouvais pas, rien ne venait, excepté la mixture gluante et chaude du fond de mes tripes. Que s'était-il passé ? Qui avait pu faire une chose aussi horrible ? Après un moment, je me suis assis dans un fauteuil. J'ai regardé Bastien durant de longues minutes, en essayant de me souvenir de la soirée. Sur la petite table à côté du divan, il y avait un verre cassé et une bouteille de cognac vide. La scène où Bastien était allé chercher le cognac me revenait en tête, je le revoyais remplir les deux grands verres à bière, après c'était le trou, probablement que je m'étais endormi.

J'ai continué à contempler le corps inerte, les frissons et le dégoût qui m'avaient d'abord dévoré ont laissé la place à une sorte de langueur, je me sentais si faible, si fatigué, j'avais du mal à penser, et puis d'un coup tout s'est passé très vite. J'ai d'abord revu le visage de Michèle, la boîte en nacre, les trois petites pierres, et aussitôt je me suis souvenu que Bastien, au bar du Bouquet, avait avalé trois pierres identiques. Une armée de frissons m'a saisi à nouveau, l'angoisse m'a envahi, non, non, je n'avais pas pu faire ça, même dans le pire des cauchemars ça ne tenait pas debout, comment est-ce que j'aurais pu imaginer une seconde d'aller chercher trois petites pierres ridicules au fond de son ventre ? C'était parfaitement impensable, jamais quelqu'un de sensé comme moi n'aurait pu commettre une atrocité pareille. Ce n'était pas moi, totalement impossible, le type qui avait fait ça ne pouvait être que mauvais, fou et stupide, à moins...

Je me suis levé péniblement et j'ai essuyé la sueur sur mon front. Et si le type qui avait fait ça l'avait fait dans un moment de délire, dû à je ne sais quoi, un excès d'alcool par exemple ? J'ai senti mon visage blêmir et mes jambes trembler, je suis allé dans la salle de bains, je me sentais mal et je me faisais peur. J'ai demandé à mon image de me rassurer :

— Je t'en supplie, dis-moi quelque chose, n'importe quoi mais parle ! Tu entends, dis-moi que ce n'est pas toi, c'est un rôdeur, n'est-ce pas ? C'est le crime d'un maniaque, c'est ça ? Une femme jalouse peut-être ? Une femme jalouse ! Bastien trompait sa femme, oui, c'est ça, un crime passionnel, c'était couru d'avance, elle est entrée en pleine nuit et elle l'a tué ! Elle l'a tué ? Pourquoi l'aurait-elle tué ? Il ne la trompait pas, il n'y avait que lui et moi dans cet appartement, pas d'autre femme, pourquoi l'aurait-elle tué cette nuit-là ? Pas eu de dispute, en tout cas je n'avais rien entendu, c'est vrai après tout, j'étais soûl, c'est ça, je n'avais rien entendu, c'était évidemment ça, elle est entrée avec sa clef et, après m'avoir enjambé, elle l'a frappé avant de repartir comme elle était venue. Et si elle n'avait pas eu de clef ? Et puis putain de merde, peut-être qu'elle n'était pas jalouse sa femme, qu'est-ce que j'en savais, qu'est-ce que je connaissais de sa femme, moi, hein ? Rien ! Peut-être même qu'il n'avait pas de femme, quelques maîtresses tout au plus, alors qui ? Qui a pu faire cette saloperie ? Réponds-moi pauvre con, qui ?

Pendant un bon moment je me suis fixé dans la glace, mes yeux me faisaient peur, la sueur coulait de mon front à grosses gouttes, doucement j'ai dit :

— C'est toi, n'est-ce pas ? C'est toi qui as fait ça. Tu as perdu la tête et tu as voulu récupérer ces pierres stupides. Tu es atteint d'un somnambulisme violent et tu n'en savais rien, et tu as tué ce pauvre type pour lui reprendre ces pierres que tu n'avais même aucune chance de trouver, tu es un assassin maintenant, le sais-tu ? Un pauvre criminel idiot et sans avenir. Quand la police te chopera, elle te mettra en prison pour le restant de tes jours, et si tu es reconnu irresponsable ce sera l'asile, plus jamais tu ne pourras être libre comme l'air, tu n'auras plus la moindre chance de mettre la main sur Lola, tu finiras comme une bête au fond d'un trou et tu ne pourras pas porter des fleurs sur la tombe de Gillou.

J'ai craché dans la glace avant de la casser à coups de poing, j'ai mis ma veste et je suis parti en courant. Dans le métro, les gens me regardaient avec inquiétude, j'avais du sang plein mes vêtements, j'étais habité d'une curieuse sensation, déjà l'impression de ne plus appartenir au monde libre. Eux et moi nous n'étions plus du même clan, nous ne l'avions jamais vraiment été, mais cette fois c'était la fin de tout, la vraie cassure, je me faisais l'effet d'un loup dans une bergerie. Je suis arrivé au squat vers onze heures, Gillou était toujours là, allongé sur son lit, les bougies s'étaient consumées et éteintes depuis longtemps. Je me suis penché vers lui et je l'ai embrassé sur le front, il était gelé. Je suis resté à son chevet une bonne demi-heure en lui racontant l'histoire de Bastien, j'avais l'impression qu'il m'écoutait, je crois qu'il écoutait vraiment, à tel point qu'à un moment j'ai eu l'impression de l'entendre. Je me suis bien concentré et je l'ai entendu me dire de ne pas culpabiliser, que ce n'é-

tait pas ma faute, il me remontait le moral, il m'a même demandé si j'avais pensé à appeler Ruth, j'ai fait que oui, que je l'avais entendue pleurer, ça l'a ému, oui, je l'ai bien senti. Il a dit aussi qu'il ne fallait pas que j'oublie de mettre un mot sur sa poitrine pour indiquer son nom et l'adresse de sa mère en Bretagne, histoire de ne pas finir dans la fosse commune. Moi j'ai dit qu'il faisait bien de me le rappeler, vu que sinon je n'aurais jamais su où le retrouver et Ruth non plus. Après je me suis levé et j'ai sorti le petit coffre de dessous son lit. Je l'ai ouvert avec une vieille hache à moitié rouillée que j'avais ramassée dans un coin, que dalle dedans, tout juste des pièces de monnaie et quelques dossiers. J'ai pris la monnaie et je suis allé jeter le coffre dans une autre cave, histoire de ne pas compromettre Gillou. Sur un papier j'ai écrit son nom et celui de la petite ville de Bretagne où habitait sa mère, je ne connaissais pas l'adresse mais les flics n'allaient pas avoir de problème pour trouver. J'ai accroché le papier à un des boutons de sa veste. Je l'ai embrassé une dernière fois sans pouvoir m'empêcher de pleurer et je suis parti en promettant à Dieu de lui faire une grosse tête à la première occasion.

Les semaines ont passé sans que les gens que j'avais aimés me quittent un instant. Je ne suis pas retourné au Bouquet. C'est en avril que j'ai eu mes dix-huit ans et c'est dix jours à peine après mon anniversaire que les flics m'ont serré sur un contrôle d'identité. Ils m'ont traîné au commissariat. Là, ils se sont rendu compte qu'il y avait un mandat d'arrêt contre moi. Ce fut une période très difficile. Ils m'ont traîné de commissariat en commissariat. Ils m'ont interrogé comme des malades sur Bastien et aussi sur Michèle. Les types étaient bien informés, pour Michèle j'ai tout nié en bloc, même si je restais le suspect numéro un ; en ce qui concerne l'affaire Bastien Moldrosky, j'ai dit tout ce que je savais, à savoir pas grand-chose. Ils n'avaient rien de concret contre moi, excepté que je ne niais pas avoir été chez lui la nuit où il était mort. J'ai vu le procureur avant de voir le juge, un juge d'instruction bourré de tics.

— Pas de domicile fixe, il a fait sans me regarder, suspect numéro un dans deux affaires de meurtre, c'est la prison pour vous, mon ami, pas envie que vous me filiez entre les doigts.

Il souriait, il avait quelque chose d'un malade. Moi j'étais vert, l'idée de retourner en taule le temps que ce type instruisse les deux affaires que j'avais sur le dos me donnait la chiasse. Et le jour du procès, qu'est-ce qui allait se passer ? Je tremblais comme une feuille sous un coup de vent, qu'est-ce que j'allais devenir ? Le juge voulait ma

peau, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Je suis arrivé à Fresnes après trois jours de dépôt, je n'en pouvais plus, ce type m'avait gobé, vidé, je ne tenais plus debout, j'étais heureux de me retrouver en cellule. J'allais enfin pouvoir dormir. Le lendemain on m'a emmené dans le bureau du directeur, c'était la règle, tout nouveau prisonnier devait être présenté au directeur avant de passer devant le médecin. Plus tard, j'ai vu un type qui m'a demandé quel boulot je voulais faire dans la prison.

— Combien on gagne ?

— Trois francs par jour.

— Alors allez vous faire pendre !

Deux gardiens m'ont reconduit énergiquement dans ma cellule.

Les semaines et les mois me sont passés dessus comme la mort. Je me faisais l'effet d'une plante sans eau. Je me fanais tout simplement, avec langueur, en suçant ma peine comme un gosse suce son pouce, et j'allais voir régulièrement ce juge carnivore qui n'en finissait pas d'instruire.

Tantôt nous étions trois dans la cellule, tantôt j'étais tout seul, je préférais ça, je n'aimais pas chier devant les autres. La pièce faisait quatre mètres cinquante sur trois, il y avait un petit lavabo avec un robinet d'eau froide, une table, trois chaises, trois lits superposés et un chiotte ouvert, alors pour l'intimité fallait repasser. C'était truffé de punaises et de bestioles du même genre. Ça puait l'humidité et les matons étaient pour la plupart des beaux pourris.

Au mois de septembre, un type d'une quarantaine d'années est arrivé dans la cellule, Pierrot Prévos il s'appelait,

il venait de Clairvaux où il avait déjà purgé une peine préventive de huit ans, il était tombé pour braquage et pour avoir flanqué un coup de mitraillette à un gangster d'une équipe rivale, il n'avait pas encore été jugé. Pierrot avait du fric pour cantiner, il achetait des journaux, des clopes, du café, etc., de quoi améliorer le quotidien, et il m'en faisait profiter. Avant qu'il arrive, les seuls moments où je pouvais taxer des clopes c'était pendant la promenade, mais les types s'étaient vite lassés et je n'avais plus trouvé que des mégots à me mettre entre les dents. Sa venue améliora nettement mon moral. Bien sûr, ce n'était pas encore la joie, mais j'allais mieux.

Durant des semaines nous nous sommes raconté nos vies, surtout moi, je lui ai parlé de Gillou, de Michèle, de Lola, de Ginette et de tous les autres, de tous ceux que je n'allais plus revoir. La journée on lisait ou on faisait des parties de cartes, qui se prolongeaient souvent après l'extinction des feux. Pour s'éclairer c'était facile, il suffisait de prendre un verre, de le remplir d'eau à moitié et d'y ajouter à peu près trois cuillères à soupe d'huile, avec une feuille de papier cul on faisait une espèce de mèche qu'on déposait sur l'huile, quand le papier avait bu l'huile on allumait la mèche et le tour était joué.

Pendant des mois la vie s'est écoulée paisible comme un fleuve. J'allais de mieux en mieux, j'avais raconté mon affaire cent fois à Pierrot et, d'après lui, comme on n'avait pas de preuves contre moi, je ne risquais pas grand-chose, je serais sûrement acquitté au bénéfice du doute. Néanmoins, je pensais souvent à Bastien, à ce type que j'avais à peine connu et à qui j'avais sans doute vraiment ouvert le ventre. Son visage m'obsédait, tapi dans un

coin de l'univers, peut-être qu'il m'observait. Des fois, à travers les barreaux et la plaque grillagée, je regardais le ciel, je cherchais un visage ou je guettais un signe, un jour un nuage avait pris la forme du profil de Michèle, je l'avais bien reconnue, même qu'elle m'avait souri. Je me suis habitué à l'univers carcéral, pas le choix, et quand Pierrot a été transféré à Versailles pour y être jugé je n'ai pas eu de peine, tout juste un petit blues de vingt-quatre heures. Lui non plus je n'allais probablement plus le revoir, mais j'étais devenu fataliste, une sorte de jeune singe maladif dans un zoo de province que personne ne prenait la peine de visiter et dont le destin était tout tracé. Un jour ma mère m'a envoyé un peu d'argent à la prison, deux fois rien, juste de quoi m'acheter des clopes, du café et le journal. L'ennui, quand tu cantinais, c'est que tu avais la marchandise la semaine suivante ; par exemple, si tu cantinais le journal le lundi, comme ce fut le cas pour moi ce jour-là, tu touchais celui du lundi d'après. Dans sa lettre, ma mère disait qu'elle allait bientôt avoir l'autorisation du juge d'instruction de venir me voir, moi, je ne me sentais pas très chaud pour la voir débarquer. Mais peut-être que c'était l'occasion de recréer quelque chose entre nous. J'avais répondu gentiment à sa lettre et j'avais fini en l'embrassant très fort ainsi que mes frères et sœurs.

Durant toute la semaine qui a précédé l'arrivée de ma cantine, j'ai lu *Germinal* de Zola, j'ai trouvé ça terrible, triste, mais très beau. J'en étais presque à la moitié et j'étais tellement absorbé que le lundi est tombé comme une fleur. Ce matin-là, le café est passé comme d'habitude à sept heures, je l'ai trouvé encore plus dégueulasse que

d'ordinaire. Vers huit heures, je suis allé prendre ma douche, c'était le jour de s'astiquer et j'en avais bien besoin, il y avait quatre douches par étage pour une soixantaine de bonshommes, heureusement que tout le monde n'y allait pas ! Vers huit heures et demie j'ai réintégré ma cellule et j'ai bouquiné *Germinal* jusqu'à l'heure de la promenade tout en finissant ma lavasse froide, cette histoire de mineurs de fond me bouleversait.

A dix heures, comme tous les jours, un maton a ouvert la porte pour ma promenade, je suis sorti et nous sommes descendus à une trentaine de types dans la cour. J'ai prié pour que ma cantine soit là quand je remonterais. La cour avait une quinzaine de mètres de long sur dix de large, des détenus faisaient des mouvements d'assouplissement, d'autres jouaient aux cartes et le reste marchait, ou bien, assis par terre, attendait que ça se passe. Je connaissais la plupart des types qui étaient là, mais je n'avais pas trop de relations avec eux. J'étais le plus jeune de la division et même probablement de la prison. Les jeunes, en général, allaient plutôt à Fleury-Mérogis. Ceux qui jouaient aux cartes avaient entre trente et soixante balais, des braqueurs pour la plupart, excepté deux qui étaient là pour meurtre. Un des deux types avait tué accidentellement une connaissance à lui d'un coup de poing pour une histoire d'argent, l'autre était tombé pour crime passionnel. Vers onze heures, nous sommes remontés dans nos cellules respectives et pour une fois j'ai pu constater que Dieu avait exaucé mes vœux : ma cantine était là ; entre nous, il ne s'était pas franchement foulé, vu que c'était l'heure habituelle où, elle arrivait. J'ai allumé une cigarette et j'ai tiré dessus comme un malade en ouvrant tranquille-

ment mon journal sur le lit. J'allais m'informer de ce qui se passait dans le monde en attendant gentiment la bouffe de midi. A une heure, après avoir eu mon eau chaude comme tous les jours, je pourrais cette fois me faire un bon café.

En feuilletant le journal, je suis tombé sur un article accompagné d'une grande photo, c'était le défilé de mode de Christian Dior. Malgré la qualité médiocre du papier, on voyait bien que les filles étaient superbes, et brusquement j'ai reçu un grand coup dans la poitrine, comme un coup du destin, ce qui arrivait n'étais pas croyable, des larmes de joie me caressaient les joues, Lola était en face de moi, noir sur blanc dans le canard, une belle robe sexy faisait apparaître son corps de rêve, j'ai embrassé le journal pendant dix bonnes minutes avant de découper la photo et de la scotcher au mur à côté de moi. J'ai ri tout seul longuement, j'étais heureux, maintenant elle n'allait plus me quitter, nous allions vivre ensemble.

Le midi, j'ai mangé avec un réel appétit, j'ai bu mon café vers une heure comme je me l'étais promis avant de me décider à lui écrire une lettre.

Chère Lola chérie,

C'est avec un bonheur immense que je t'ai retrouvée ce matin en lisant le journal. Je constate avec joie que tu es devenue une personnalité en vue, j'espère que tu ne vas pas en rester là et que tu vas faire voir au monde de quel bois tu te chauffes. Pour en venir à moi, je dois te dire que je t'ai cherchée sans ménagement comme on avait convenu, je n'ai pas eu de chance, mais aujourd'hui nous allons repartir sur d'autres bases, je suis tellement heu-

reux de te retrouver que je vais t'écrire mille poèmes, je suis sûr qu'on va se revoir bientôt. Je t'écris chez Christian Dior, j'espère qu'on te fera suivre la lettre. J'ai collé ta photo du journal tout près de mon lit, comme ça, chaque minute du jour et de la nuit, je serai avec toi, je t'embrasse plusieurs millions de fois,
Gérard qui t'aime.

PS : Je te laisse mon adresse pour que tu me répondes ou que tu essaies de venir me voir.

Gérard Deletoile
N° 72428938, cellule 114
Première division
1, avenue de la Division-Leclerc
94260 FRESNES.

